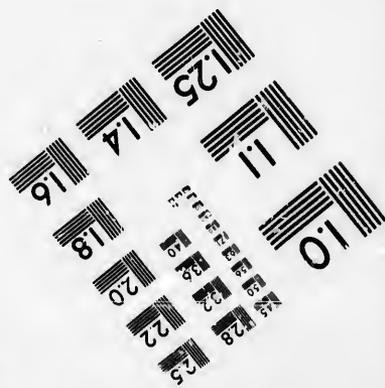
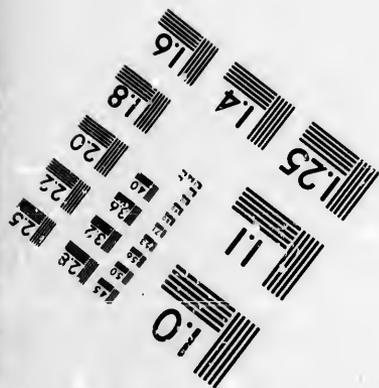
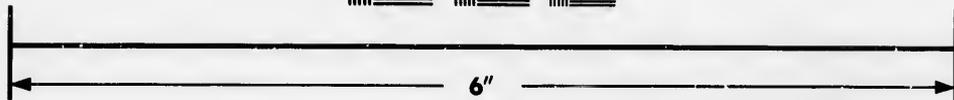
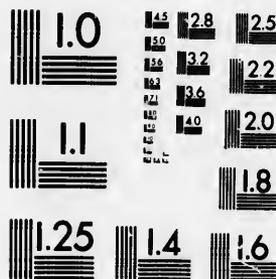


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1985

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|---|---|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Pagination continuée du tome deuxième, première partie. Les pages froissées peuvent causer de la distorsion. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

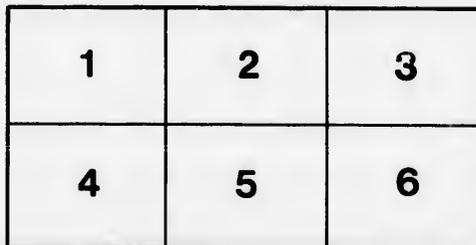
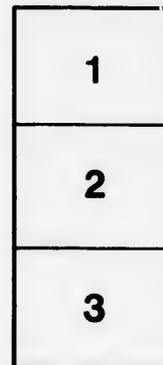
Bibliothèque nationale du Québec

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Québec

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

ire
détails
es du
modifier
er une
filmage

es

errata
to

pelure,
on à

uvent



32X

E

H I

E T

SUR

D

S E

ESSAIS
HISTORIQUES
ET POLITIQUES
SUR LA RÉVOLUTION
DE L'AMÉRIQUE
SEPTENTRIONALE.

E
H I S

E T
S U R

D E
S E P T

Par M.

T O
S E C

A B

chez l'Au

M.

ESSAIS
HISTORIQUES
ET POLITIQUES
SUR LA RÉVOLUTION
DE L'AMÉRIQUE
SEPTENTRIONALE.
Par M. HILLIARD D'AUBERTEUIL.
TOME SECOND.
SECONDE PARTIE.



A BRUXELLES,
Et se trouve
A PARIS,
chez l'AUTEUR, rue des Bons - Enfants -
Saint - Honoré.

M. DCC. LXXXII.

DE L

L I

ARRIVÉ

Il avan

lacs; j

tous le

Les G

Saint-C

Gates

Howe c

remonte

de Bran

Philade

Table des

(Carte de

T A B L E

DE LA SECONDE PARTIE

DU TOME I.

LIVRE DIXIÈME.

*ARRIVÉE du Général Burgoyne au Canada.
Il avance dans les terres par la route des
lacs; son armée reprend Ticonderago &
tous les postes fortifiés jusqu'à Saratoga.
Les Généraux américains Schuyler &
Saint-Clair sont rappelés & remplacés par
Gates & Arnold. L'armée du général
Howe évacue les Jerseys, s'embarque &
remonte la baie de Chesapeak. Bataille
de Brandiwine. Les Anglais entrent dans
Philadelphie.*

Table des Chapitres, ou ordre des matières
du Livre X.

(Carte de la partie méridionale du Canada
& de la route des lacs.)

C H A P. I^{er}.

- Marche du Général Burgoyne vers Ticonderago.* pages 209
- Idée du climat qui regne dans les pays voisins des monts Apalaches, & qui séparent le Canada d'Albany.* 212
- Difficultés de la marche, & retards qu'elles occasionnent.* 214
- Saint - Clair évacue Ticonderago avant l'attaque.* 215
- Saint-Clair est rappelé.* 217
- Puinam coupe le passage aux troupes de Clinton, pour empêcher sa jonction avec l'armée du nord. Gates remplace Schuyler dans le commandement de l'armée américaine en cette partie.* 218
- Arnold rentre au service des Etats - Unis.* 220
- Howe avait ouvert la campagne par l'évacuation de New-Jersey.* 223
- Détails intéressans sur la guerre de l'Amérique septentrionale, qui prouvent la difficulté de subjuguier ce vaste pays.* 225

Howe

le p

le j

La C

juge

Howe

côté

Les Sa

voyer

gard

Débarqu

en Pe

Vash

(Carte

Projets d

Histoire d

(Estampe r

Bataille

Situation

ricains.

	<i>vij</i>
vers Ticon-	
pages 209	
pays voisins	
se séparent le	
212	232
ords qu'elles	
214	235
rago avant	
215	
217	237
troupes de	
nction avec	
ce Schuyler	
armée améri-	
218	240
	(Carte de la Delawarre & de Pensilvanie.)
ats - Unis.	
220	241
par l'éva-	
223	247
	(Estampe représentant la mort de Molly.)
de l'Amé.	
ut la diffi-	
225	250
	Bataille de Brandiwine.
	Situation respective des Anglais & des Amé-
	ricains.
	263

LIVRE ONZIÈME.

BATAILLE de Germantown. Le colonel Stark, à la tête des milices de New Hampshire, combat & défait les Anglais au village de Bennington. Burgoyne attaque l'aîle gauche de l'armée américaine ; il est vaincu par Arnold & Lincoln, qui s'emparent de ses lignes, & le forcent de se retirer au camp de Saratoga. Environné de tous côtés par les troupes américaines, il se rend prisonnier avec toute son armée. pages 265

Chapitres ou ordre des Matières.

CHAP. I.^{er}

- La Cour commence à prendre des inquiétudes sur les intentions de la France.* 26
- Délibération du Congrès sur la perfidie des Ecoffais.* 26
- Bataille de Germantown.* 26
- Arnold tient la campagne à la tête de six mille hommes. Une division de l'armée anglaise, aux ordres du colonel Saint-Léger, est forcée de retourner à Montréal, après avoir été battue.* 27

Burgo
géné

Il est

Victoir
ton

Burgoy

Il ré

l'arm

par

Il est p

torieu

Le géné

secou

Gates e

Ticon

envir

York

Réjouiss

fort a

Le géné

chez

peu d

bitati

Récit de

Burgoyne attaque , le 19 Septembre , le général Arnold ; il est repoussé & battu.

pages 281

Il est abandonné des Sauvages. 282

Victoire remportée sur les Anglais à Benington par le vieux colonel Stark. 286

Burgoyne livre une bataille le 7 Octobre.

Il réunit ses efforts contre l'aîle gauche de l'armée américaine ; & est repoussé & vaincu par Arnold & Lincoln. 287

Il est poursuivi à Saratoga par l'armée victorieuse. 288

Le général Clinton ne peut lui donner de secours ni de conseils. 289

Gates envoie le vieux colonel Stark reprendre Ticonderago , & va lui-même délivrer les environs d'Albany & de la Nouvelle-York des ravages du féroce Vaughan.

292

Réjouissances des Américains ; défense du fort de Redbanck.

299

Le général Burgoyne passe plusieurs jours chez le général Schuyler , dont il avait , peu de temps auparavant , incendié l'habitation principale. 306

Récit de Burgoyne chez le général Schuyler.

308

- Détails qu'il fait lui-même de sa marche par la route des lacs.* pages 315
- Traité pour le tabac de Virginie, entre les Américains & les fermiers - généraux de France.* 322
- Situation respective des armées aux environs de Philadelphie, dans l'hiver de 1777.* 323
- Manque de foi, & perfidie de Burgoyne.* 325
- Burgoyne retourne à Londres sous serment. Le Roi refuse de le voir.* 327
- Dernier effort de William-Pitt en faveur de la patrie; il lui coûte la vie.* Ibid.
- (Portrait de William-Pitt.)
- Grands honneurs qui accompagnent sa pompe funebre.* 328
- L'Etat assigne une pension perpétuelle à sa famille.* 329
- Le peuple veut encore se charger de payer ses dettes, malgré la résistance des courtisans.* 330
- Débats au sujet de la révocation de l'acte de Québec.* 331
- La cour prend la résolution tardive de travailler à une réconciliation.* 332
- Burgoyne ne peut parvenir à faire entendre*

la
lem
lita

L I V

DISPOSI
l'Angle
ciliation
traité - l'
de l'Ar
suites de

Chapitr

Nécessité
de co
sance

Ce qui s
aux li
contra

Les Ang
des ho

Raisons q

a marche par
 pages 315
 ie, entre les
 généraux de
 322
 aux environs
 er de 1777.
 323
 e Burgoyne,
 325
 sous serment,
 327
 en faveur de
 Ibid.
 .)
 ent sa pompe
 328
 étuelle à sa
 329
 er de payer
 ce des cour-
 330
 de l'acte de
 331
 dive de tra-
 332
 ire entendre

la justification de sa conduite dans le par-
 lement ; changement de ses opinions mi-
 litaires.
 pages 332

LIVRE DOUZIEME.

DISPOSITIONS de la France. Etat de
 l'Angleterre. Projets inutiles de récon-
 ciliation. La France reconnaît par un
 traité l'indépendance des Etats - Unis
 de l'Amérique. Considérations sur les
 suites de ce traité. 335,

Chapitres, ou ordre des Matières.

CHAP. I.^{er}.

Nécessité où se trouvaient les Américains,
 de contracter une alliance avec une Puif-
 sance maritime. Ibid.

Ce qui s'était passé jusqu'alors relativement
 aux liaisons que les Américains désiraient
 contracter avec la France. 336

Les Anglais forcent la cour de France par
 des hostilités, de se préparer à la guerre.
 338

Raisons qui pouvaient engager les peuples de

l'Europe à faire des traités avec les Américains. pages 3

Préliminaire du traité avec la France. Ib

Année 1778.

Conclusion du traité d'alliance ; 6 Février 1778.

Principales conventions d'un second traité conditionnel.

Divisions en Amérique, & dispositions des peuples à l'égard de la France.

Départ précipité des commissaires de la France de Londres.

Opinions de quelques Anglais sur l'autorité du Congrès.

Départ d'un Ambassadeur de France aux Etats-Unis.

Raisons qui devaient empêcher le succès des bills conciliatoires.

Moyens de corruption employés inutilement en Amérique.

Evacuation de Philadelphie ; bataille de Montmouth-Court-House.

Succès des Américains. Eloge de Washington.

(Plan de la bataille de Montmouth-Court-House)

Avantage de l'alliance

Ce que l'on craint de la France par rapport à ses propriétés

Erreurs de la France

Idées de la France

Ce que l'on craint de la France par rapport à ses colonies & à sa terre

Réflexions

Etonnantes de la France

Traits de la France

Patriotisme

Grands

Fermeté

La population de la France s'est fortifiée par ses conquêtes.

L'indépendance

politique

Quel parti l'on

septentrional

Si l'on

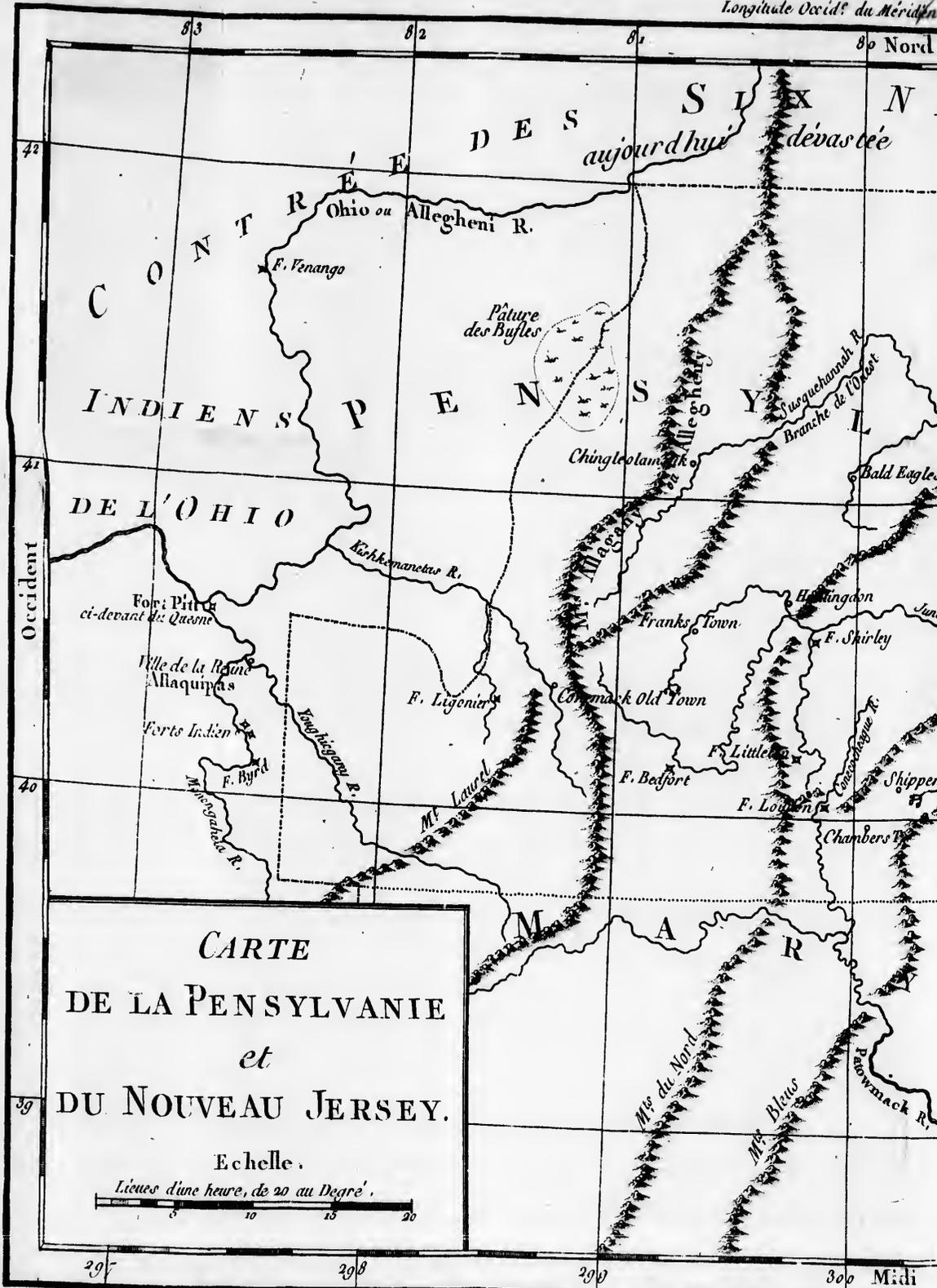
<i>Avantages que la France peut retirer de son alliance avec l'Amérique.</i>	pages 373
<i>Ce que la France aurait pu faire aussi tôt après le traité, & ce que son gouvernement doit se proposer pour la suite.</i>	377.
<i>Erreurs & préjugés des Français.</i>	378
<i>Idées de l'Auteur.</i>	Ibid.
<i>Ce que la déclaration d'indépendance des colonies de l'Amérique fait perdre à l'Angleterre.</i>	382
<i>Réflexions sur tout ce qui précède.</i>	383
<i>Etonnante énergie des sujets britanniques; leur éloquence politique.</i>	385.
<i>Traits de valeur.</i>	387.
<i>Patriotisme américain.</i>	Ibid.
<i>Grands hommes en Amérique.</i>	386
<i>Fermeté patriotique.</i>	Ibid.
<i>La population de l'Amérique septentrionale s'est formée aux dépens de toutes les nations.</i>	389
<i>L'indépendance est assurée. Grande vérité politique.</i>	Ibid.
<i>Quel peut être l'état futur de l'Amérique septentrionale.</i>	390
<i>Si l'on doit compter sur la durée de l'al-</i>	

<i>liance des Américains avec la France & l'Espagne.</i>	392
<i>S'il est à croire que les Anglo-Américains se feront la guerre entr'eux.</i>	397
<i>Campagne du comte d'Estaing. Prise de la Dominique & de la Grenade.</i>	398
<i>Pièces imprimées à la suite de l'Histoire.</i>	
<i>Nomination de Washington au commandement général des armées continentales, & son discours au Congrès en acceptant cette place.</i>	403
<i>Honneurs publics rendus à la mémoire des généraux qui sont morts à la tête des armées, en combattant pour l'indépendance de l'Amérique.</i>	406
<i>Liste des officiers français, qui ont servi dans les armées américaines avec commission du Congrès, avant les traités faits entre la France & les treize Etats-Unis de l'Amérique.</i>	413
<i>Précis historique du premier voyage de M. le Marquis de la Fayette en Amérique.</i>	427

Fin de la Table de la seconde Partie du Tome II.
& dernier.

Longitude Oxid? du Méridien

80 Nord



42

41

40

39

Occident

CARTE
 DE LA PENNSYLVANIE
 et
 DU NOUVEAU JERSEY.

Echelle.
 Lieues d'une heure, de 20 au Degré.

297

298

299

300

Midi

Longitude du Méridien de l'Est

80 Nord

79

78

77



Orient

42

41

40

39

300 Midi

301

302

303



E
H I
E T
SUR
D E
S E P

L I V
 ARRIVÉE
 Il avan
 lacs; s
 tous les
 Les Gé
 Saint-C
 Gates &
 évacue l
 la baie
 Brandiw
 Philadel

L E Gén
 avec le po
 Tome II.

300 Mid
 te du méridien de

ESSAIS
HISTORIQUES
ET POLITIQUES
SUR LA RÉVOLUTION
DE L'AMÉRIQUE
SEPTENTRIONALE.

LIVRE DIXIÈME.

ARRIVÉE du Général Burgoyne au Canada.
Il avance dans les terres par la route des
lacs; son armée reprend Ticonderago &
tous les postes fortifiés jusqu'à Saratoga.
Les Généraux américains Schuyler &
Saint-Clair sont rappelés & remplacés par
Gates & Arnold. L'armée du général Howe
évacue les Jerseys, s'embarque & remonte
la baie de Chesapeack. Bataille de
Brandiwine. Les Anglais entrent dans
Philadelphie.

LE Général Burgoyne arriva de Londres ANNÉE
avec le pouvoir de commander en chef 1777.
Tome II, Sec. Part. Marche
du Général

ANNÉE
1777.

Burgoyne
vers Ticon-
derago.

l'armée du Canada. Les services de Guy Carleton, de ce Général actif & intrépide qui avait sauvé cette grande province lors des invasions de Mongommery & d'Arnold, avaient été oubliés. Burgoyne, guerrier & courtifan, membre du Parlement & Général d'armée, ce même homme qui s'amusa à jouer la comédie dans Québec avec les officiers de la garnison, & qui se flattait de triompher des Américains sur la route des lacs, arrivait avec un grand nombre de chariots, d'ustensiles de guerre & un approvisionnement immense. La Cour de Londres était éblouie de l'avantage de séparer entièrement les Colonies septentrionales d'avec les Etats de l'ouest & du sud, & de communiquer librement au Canada par la rivière d'Hudson; elle sacrifiait tout à cette chimère, & Burgoyne emportait six cens mille guinées, tant pour le paiement des troupes que pour les autres dépenses de son armée. On ne pouvait se faire une juste idée des peines & des fatigues que ce Général avait à surmonter. Il en a fait depuis la peinture dans ses mé-

SUR

moires, d'entrer nécessairement que cette dont il pr de près de de percer haute de mettre les son passage ordaient le Général C avait laissé : estroupes es environ après avo rown-Point Stanwir, Burgoyne s ontrée, Clin mer & la Nouvelle- Howe au s; tandis c ent conqui

moires, mais il ne lui était pas possible d'entrer dans les détails qui auraient été nécessaires pour que l'on pût juger des frais que cette expédition a dû coûter. L'armée dont il prit le commandement était formée de près de dix mille soldats; son plan était de percer rapidement à travers la partie haute de l'Etat de New-York, de soumettre les cantons qui se trouveraient sur son passage, & tous les postes fortifiés qui bordaient les lacs, afin d'aller rejoindre le Général Clinton, que le Chevalier Howe avait laissé à New-York avec 9000 hommes. Les troupes anglaises espéraient trouver dans les environs d'Albany une subsistance aisée. Après avoir réduit les forts Ticonderago, Crown-Point, Skenesborough, Edouard Stanwir, & y avoir laissé des garnisons; Burgoyne s'était rendu maître de cette contrée, Clinton & lui auraient enfermé entre mer & leurs armées toute l'étendue de Nouvelle-Angleterre; la flotte de l'Amiral Howe aurait bordé & enchaîné les rivaux; tandis que les efforts de son frere auroient conquis à la fois Philadelphie & Bos-

ANNÉE
1777.

ton, vaincu les troupes de Washington ; & réduit les peuples à la soumission.

Mais il fallait traverser le lac George & le lac Champlain. Il fallait faire porter en plusieurs endroits, par les soldats, les bagages & les bateaux, & les difficultés devaient augmenter à mesure que l'on avancerait vers Albany. Les terres, encore dans leur premier état, sont couvertes d'arbres, qui s'étendent jusqu'au bord des rivières. Ces rivières, qui sont la seule route que l'on puisse tenir pour arriver de Montréal à Albany, sont couvertes de glaces jusqu'au mois d'Avril ; alors la fonte des neiges leur donne une crue considérable, mais les eaux se retirent en peu de temps.

Idée du climat qui regne dans les pays voisins des monts Apalaches, & qui séparent le Canada de l'Albany.

DÈS le mois de Mai le soleil a beaucoup de force, & dans les mois de Juin, de Juillet & d'Août, les sources qui descendent des montagnes & qui rendaient seules les rivières navigables, se perdent dans les terres, ou restent à sec. Les rivières de l'Amérique sont quelquefois des torrens, & souvent des ruisseaux. Ce sont, comme

SUR

l'a dit u
d'un jou
mats de
plus froi
les mêm
dans l'A
couvrent
n'entrete
de la terre
naient pas
assemblés
Tant que
ces forêts
toute l'éte
nal, les ea
n'en conser
la chaleur d
durable que
noncer au p
romptemen
été, ces f
paraissaient
ils vont for
emplissant l

* M. Raynal.

l'a dit un écrivain renommé *, *des fleuves d'un jour , tarris le lendemain.* Les climats de l'Amérique ne seraient pas plus froids que ceux qui sont situés sous les mêmes degrés dans l'Europe & dans l'Asie, si l'immensité des forêts qui couvrent les montagnes de leur chevelure, n'entretenaient pas l'humidité & la fraîcheur de la terre, & si les vents du nord ne venaient pas transformer en neiges les nuages rassemblés sur le sommet de ces montagnes. Tant que la coignée n'aura point éclairci ces forêts, leurs feuillages répandront sur toute l'étendue du continent septentrional, les eaux & les glaçons; mais le soleil n'en conserve pas moins son empire, & la chaleur de ses rayons, plus forte & plus durable que la température ne semble l'annoncer au premier regard, attire & dissipe promptement, dans les beaux jours de l'été, ces fleuves nourris de frimats, qui paraissent le disputer à l'orgueil des mers. Ils vont former de nouveaux nuages, qui remplissant les vuides de l'atmosphère, se

* M. Raynal.

ANNÉE
1777.

disperſent dans tout l'univers, l'embelliſſent & le fécondent; & ſi la ſèchereſſe n'a point déſolé les cantons méridionaux, ſi tout reverdit en Afrique & dans l'Asie ſans le ſecours de ces nouveaux nuages, d'autres nuages les repouſſent vers les chaînes de montagnes où ils s'étaient amaffés; & pourſuivis par la force des vents, ils viennent retomber aux lieux de leur naiſſance, que la nature paraît avoir choiſis juſqu'à préſent pour en faire le réſervoir du monde.

Difficultés de la marche & retards qu'elles occasionnent.

DANS ces climats une armée qui voyage ſur des bateaux, ne peut avancer que lentement. Il peut arriver que quand l'armée défile vers les rivières, la crue des eaux n'exiſte plus, ſans qu'on puiſſe accuſer juſtement quelqu'officier d'avoir cauſé (par ſa négligence, le retard des opérations. Le Général Burgoyne, qui connoiſſait d'avance une partie de ces obſtacles, avait eu la précaution de faire conſtruire en Angleterre un grand nombre de bateaux plats; mais l'armée manquait de mariniers habiles. Une partie du peuple d'*Albany* & de *Sheneçtadi* gagne ſa vie à conduire les

bateaux dans le canton des peuples la charrette ſavent l'entraîné impoſſible métier de pas étonnant Général traverser de creeks pour retarder trois mois pour le lac Champlain contrait à attendre le temps qu'il conderago SAINT-CRISTOPHE le commandant Les troupes de la campagne le général Schuyler devait com-

LIT:

mbellissent
heresse n'a
lionaux, si
l'Asie sans
âges, d'au-
les chaînes
massés; &
ls viennent
fance, que
qu'à présent
monde.
qui voyage
r que len-
nd l'armée
e des eaux
cuser juste-
usé (par sa
ations. Le
it d'avance
avait eu l
en Angle-
aux plats
iniers ha
bany & de
nduire le

SUR L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE. 215

bateaux, en remontant & en descen-
dant les rivières. Les bateliers de ce
canton gouvernent adroitement, avec
des perches, un bateau plat, dont
la charge est souvent très-pesante, &
savent les moyens d'empêcher qu'il ne soit
entraîné par la rapidité des torrens. Il était
impossible à des hommes novices dans ce
métier de le faire avec diligence. Il n'est
pas étonnant, d'après ces détails, que le
Général Burgoyne, qui avait d'ailleurs à
traverser des marais & un grand nombre
de *creeks*, où l'on avait abatu des arbres
pour retarder sa marche, ait employé trois
mois pour parvenir de Montréal jusqu'au
lac Champlain. Les obstacles qu'il ren-
contrait à chaque pas l'arrêtèrent plus long-
temps qu'il n'avait cru, & il ne parut vers Ti-
conderago qu'au commencement de Juillet.

SAINT-CLAIR, général américain, avait
le commandement de ce poste important.
Les troupes destinées à le couvrir & tenir
la campagne étaient sous les ordres du
général Schuyler, le même qui, en 1775,
devait commander l'armée américaine au

ANNÉE
1777.

Saint-
Clair évacue Ticon-
derago
avant l'atta-
que.

ANNÉE
1777.

Canada, & qui laissa le commandement à Mongommery. Il était riche & si considéré dans l'Amérique, que le Congrès, dès ses premières assemblées, lui avait accordé le grade de major-général. On a fait courir le bruit que la cause de la liberté avait été trahie, & que Saint-Clair s'était engagé de livrer le fort aux troupes de Georges III. Schuyler lui-même n'a pas été à l'abri du soupçon. A l'approche de l'armée de Burgoyne, Saint-Clair se décida à évacuer avant l'attaque, prétendant que cette forteresse & le fort *indépendance* étant investis, la garnison n'était pas suffisante pour défendre les ouvrages. Cependant il avait près de quatre mille hommes sous son commandement. Il tint un conseil de guerre, dont le résultat fut signé de trois autres officiers généraux, entre lesquels était un français devenu brigadier-général en Amérique, appelé Rochefermoi. Après ce conseil de guerre, Saint-Clair partit le 5 Juillet avec toute la garnison, en se repliant par la route de terre sur Skeneborough, où il avait déjà envoyé par des

ST
batar
provi
rago.
encha
& br
l'armé
Skene
régime
nison.
marcha
comm
sept jo
sur for
tuèrent
ON a
s'étayer
pour re
excuser
premier
laissé en
Le Con
perdu fa
tance de
ouvrait
goyne, &

bateaux plats toutes les munitions, & les provisions qu'il avait pu tirer de Ticonderago. Mais les évènements étaient tellement enchaînés, que les bateaux furent détruits & brûlés par un gros détachement de l'armée anglaise qui s'était posté sur Skenesborough, & en avait chassé deux régimens américains, qui formaient la garnison. Saint-Clair changea de route, & marcha vers le fort Edouard, où Schuyler commandait. Pendant sa marche qui dura sept jours entiers, les anglais tombèrent sur son arrière-garde, & lui prirent ou tuèrent près de douze cens hommes.

ON a vu plus d'une fois des généraux s'étayer du suffrage d'un conseil de guerre pour refuser de faire leur devoir, ou pour excuser leur courage. Saint-Clair est le premier parmi les Américains qui se soit laissé entraîner par ce dangereux exemple. Le Congrès apprit avec chagrin qu'il avait perdu sans combat une place, sur la résistance de laquelle il avait compté, qui ouvrait tout le pays à l'armée de Burgoyne, & lui assurait à la fois un entrepôt

Saint-Clair est
rappelé.

ANNÉE
1777.

& une retraite. Il se hâta d'ôter le commandement à Saint-Clair, & donna des ordres pour que l'on s'opposât vigoureusement d'un poste à l'autre aux progrès de Burgoyne & du chevalier Clinton, & à la jonction de leurs armées.

Putnam coupe le passage aux troupes de Clinton pour empêcher sa jonction avec l'armée du nord. Gates remplace Schuyler dans le commandement de l'armée américaine en cette partie.

PUTNAM partit avec quatre brigades, & alla se poster au-delà de Saratoga dans un pays dont la force naturelle était augmentée par de grands travaux. Une nouvelle marine américaine fut formée au-dessus des Highlands sur la rivière d'Hudson; les bois, les agrès, l'artillerie y avaient été conduits par terre de la Nouvelle-Angleterre: trois vaisseaux armés, construits sur le lieu même, attendaient les troupes, que l'on supposait devoir être envoyées par Clinton pour faciliter les progrès de Burgoyne, & étaient disposés de manière à leur couper le passage.

Schuyler fut remplacé par le général Gates; on a publié à Londres que Schuyler avait voulu se rendre, afin de conserver & de garantir du ravage les grands biens qu'il possédait du chef de sa femme entre

Saratoga s'était lâchement citoyen & leur il pu Quand de la médite cemen Londre d'étend chefs : parut quoiqu' membre tions so républic dont il c'est qu soupçon la haine lement à La posit entre la

Saratoga & Albany. Mais non, Schuyler ne s'était point rendu coupable d'une pareille lâcheté. Comment lui seul, entre tant de citoyens qui avaient dévoué leur fortune & leur sang sur l'autel de la patrie, auroit-il pu concevoir des sentimens si bas ? Quand on n'a pas sous les yeux l'exemple de la trahison, il est rare que l'on en médite les desseins. Depuis le commencement de la guerre les ministres de Londres n'avaient négligé aucune occasion d'étendre des nuages sur la fidélité des chefs américains ; le rappel de Schuyler parut favorable à la calomnie ; mais, quoiqu'elle ait versé ses poisons parmi les membres du Congrès, toutes les présomptions sont en faveur de l'innocence de ce républicain, & si j'ai rappelé les soupçons dont il a été chargé trop légèrement, c'est que je demeure persuadé que ces soupçons n'ont eu d'autre fondement que la haine que les envieux portent naturellement à ceux qui ont de grandes richesses. La position où Schuyler se trouvait placé, entre la honte de se rendre & la gloire de

ANNÉE
1777.

défendre ses biens, doit elle-même servir à faire présumer son innocence. Enfin sa conduite & celle de Saint-Clair ont été examinées depuis dans une cour martiale, & tous deux ont été honorablement déchargés de toute accusation. Les évènements ont d'ailleurs justifié ce général d'une manière qui lui fait honneur, puisque l'armée anglaise ayant ravagé depuis ces mêmes biens, auxquels on lui faisait l'injustice de le croire si basement attaché, puisque cette armée ayant renversé ses bâtimens & ruiné ses moissons, il soutint avec générosité ce fâcheux évènement, & donna, dans cette circonstance à son pays, un exemple rare de patriotisme & de désintéressement, en refusant toute espèce de dédommagement & d'indemnité.

Arnold rentre au service des Etats-Unis. DANS cette occasion pressante Arnold reprit le commandement d'une division de l'armée du Nord; une action d'éclat venait d'ajouter encore à sa gloire. Quoique mécontent du Congrès & retiré du service, apprenant que les Anglais faisaient une irruption à Dambury dans le Connec-

SU
cut,
Nouv
secour
en cer
27 Av
tellem
sauvé
tinenta
combar
d'autre
sous lu
n'avait
refuser
de sa c
l'exame
blée, e
donné c
mânes c
de sa p
d'un ch
raçonné
quartier-
lieu des
dernier e
un jour f

cut, il avait rassemblé les milices de la Nouvelle-Angleterre, & avait volé au secours du général Wofter qui commandait en cette partie. L'action avait eu lieu le 27 Avril, & Wofter ayant été blessé mortellement, Arnold par son courage avait sauvé dans cette journée les troupes continentales, & repoussé les ennemis; le combat avait été opiniâtre de part & d'autre; un de ses chevaux avait été tué sous lui, & l'autre blessé. Le Congrès n'avait pu dans une telle circonstance lui refuser des éloges. Quoique le jugement de sa conduite passée fût alors soumis à l'examen d'une cour martiale, cette assemblée, en même-temps qu'elle avait ordonné qu'il serait érigé un tombeau aux mânes de Wofter, mort pour la défense de sa patrie, avait fait présent à Arnold d'un cheval de prix magnifiquement caparaçonné, qui lui avait été délivré par le quartier-maître général de l'armée au milieu des honneurs militaires. Enfin ce dernier exploit avait répandu sans doute un jour favorable sur sa cause, puisque les

ANNÉE
1777.

plaintes excitées par les exactions, & les violences qu'on l'accusait d'avoir commises, avaient été déclarées mal fondées, & le rapport confirmé par acte du Congrès le 23 Mai.

Il avait formé par son exemple des hommes intrépides comme lui. Barton, autrefois chapelier & lieutenant-colonel d'un des régimens de milice, qui l'avaient suivi à Dambury, avait osé entreprendre d'enlever le général Prescott de la même manière que Charles Lée avait été pris par le colonel Harcourt; Prescott, le même qui étant au Canada sous les ordres de Carleton, avait traité si durement Ethan Allen & ce malheureux marchand de Montréal; Thomas Walker, le même qui avait été déjà fait prisonnier avec la garnison du fort Saint-Jean par le général Mongommery. Il commandait à Rhod-Island depuis le départ du lord Percy, & habitait une maison de campagne éloignée de quelques milles de la ville de Newport. Barton, à la tête de quelques miliciens de bonne volonté, s'y était

SU
rendu
lit, ai
de can
d'une
le rang
mentale
Arno
Congrès
& se re
où Gat
dispersé
zèle &
relevaien
guerre 1
Howe &
rein.
LES e
Howe n'
le 24 Ma
mois de
ouvrir la
fut qu'à l
quartiers à
engager W
rale, mais

rendu par eau, & l'avait enlevé de son lit, ainsi que William Barington son aide de camp. Le Congrès avait fait présent d'une épée à Barton, & lui avait donné le rang de Colonel dans l'armée continentale.

Arnold étant rentré au service du Congrès, partit avec cinq mille hommes, & se rendit vers les plaines de Saratoga, où Gates travaillait à rallier les troupes dispersées : tandis que l'un se livrait à son zèle & l'autre aux passions violentes qui relevaient son courage, d'autres faits de guerre se passaient dans les contrées où Howe & Washington occupaient le terrain.

Les équipages de l'armée du chevalier Howe n'étaient arrivés en Amérique que le 24 Mai, & il ne les avait reçus qu'un mois de Juin; par conséquent il ne put ouvrir la campagne que très-tard. Ce ne fut qu'à la fin de Juin qu'il fit quitter les quartiers à son armée; il aurait bien désiré engager Washington dans une affaire générale, mais n'ayant pu y parvenir, il n'osa

Howe avait ouvert la campagne par l'évacuation de New-Jersey.

ANNÉE
1777.

pas le faire charger par ses troupes , dans une position aussi avantageuse que celle qu'il occupait : il aurait risqué de perdre un grand nombre de soldats , & aurait été exposé à des défaites , en quelqu'endroit qu'il eût voulu pénétrer & passer la Delawarre. Il aima mieux évacuer le Jersey & entrer par un autre côté dans la Pensilvanie ; par ce mouvement il divisait les armées des Américains , & il croyoit déconcerter tous leurs plans.

L'évacuation du New-Jersey s'effectua à la fin de Juin , & les derniers bataillons des gardes anglaises s'embarquèrent le 30. Les corps que commandait le lord Cornwallis avaient été harcelés depuis le 22 par des pelotons de l'armée de Washington , & il y eut le 24 une action très-vive , pendant laquelle l'artillerie des Américains leur ayant été prise , ils parvinrent à la reprendre. Finch , colonel aux gardes & frere du comte de Suffolck , alors ministre , fut tué ; le général Grant eut un cheval tué sous lui. Howe se rembarqua pour l'isle des Etats , où le rendez - vous

général

SUR

général

& sur

mille H

Clinton

IL pe

s'empar

tendaier

formait

suadé qu

dait de l

lier How

conduit

vanie , é

que deux

un pays

Colonies

faut s'ava

couper l

les place

du côté d

s'emparer

méthodes

toujours c

des fourag

à se voir h

Tome I

général était marqué, laissant à New-York & sur la rivière d'Hudson environ neuf mille hommes, commandés par le général Clinton.

ANNÉE
1777.

Il persistait toujours dans le dessein de s'emparer de Philadelphie ; c'était-là que tendaient tous ses desirs, & la Cour n'en formait point de plus ardens. On était persuadé que la soumission des rebelles dépendait de la réduction de cette ville. Le chevalier Howe avait reconnu que la route qui conduit de la Nouvelle-York dans la Pensylvanie, était trop difficile par terre. Il n'y a que deux manières de faire la guerre dans un pays ennemi, situé comme le sont les Colonies septentrionales de l'Amérique. Il faut s'avancer par l'intérieur des terres, & couper les points de correspondance entre les places fortifiées, ou bien attaquer du côté de la mer les places fortifiées, & s'emparer des rivages. La première de ces méthodes est sujette à mille dangers ; il est toujours difficile de se procurer des vivres, des fourages ; on est trop souvent exposé à se voir harceler & détruire par des enne-

Détails intéressans sur la guerre de l'Amérique septentrionale, qui prouvent la difficulté de subjuger ce vaste pays.

ANNÉE
1777.

mis inférieurs en nombre & en discipline, mais qui, maîtres du pays, en connaissent tous les sentiers, & forment pour ainsi dire à chaque pas des embuscades que l'on ne peut éviter sans de grandes précautions, & qu'avec beaucoup d'adresse. La désertion se met parmi les soldats, que séduisent l'aspect délicieux des campagnes & l'espérance d'un bonheur qui leur avait été jusqu'alors inconnu. Les dépenses qu'il faut faire en chariots, en chevaux, peuvent ruiner en peu de temps la nation la plus riche. Les dangers s'accroissent à proportion de la distance qui se trouve entre les flottes & l'armée. Le second système de guerre ne promet pas des succès décisifs, parce que le vainqueur, qui s'est rendu maître d'une place maritime, ne peut être assuré de trouver des subsistances, & peut être facilement bloqué. En prenant le parti de s'avancer dans l'intérieur du pays, le général Howe était trop habile pour ne pas ouvrir un chemin large à son armée, & pour ne pas s'emparer de tous les postes circonvoisins,

SUIV

afin d'a
tait la
vasion
des ren
tous le
voyait s
par la dé
réduites
ne suffisa
tie par
compron
fiés, s'i
seconde
mal réus
A la r
veau - Je
blâmée e
sur ce q
& Philad
difficiles
vait, sans
postes ava
armée, au
où se tena
dont on cr

afin d'assurer en tous temps sa retraite. C'é-
 tait la marche qu'il avait suivie dans l'in-
 vasion du Nouveau-Jersey ; mais éloigné
 des renforts , obligé de tirer de l'Europe
 tous les objets dont il avait besoin , il
 voyait ses troupes diminuer de jour en jour ;
 par la désertion & les maladies : elles étaient
 réduites à quinze mille soldats. Ce nombre
 ne suffisait point , son armée se serait annéan-
 tie par ses propres conquêtes , & il aurait
 compromis les intérêts qui lui étaient con-
 fiés , s'il avait entrepris de suivre une
 seconde fois une route qui lui avait si
 mal réussi la première.

A la nouvelle de l'évacuation du Nou-
 veau-Jersey , la conduite de Howe fut
 blâmée en Angleterre , & l'on se fondait
 sur ce que les chemins entre Brunswick
 & Philadelphie ne pouvaient pas être aussi
 difficiles qu'il le disait ; on désaprou-
 vait , sans examen , qu'il eût multiplié les
 postes avancés , & étendu le front de son
 armée , au lieu de marcher droit à la ville
 où se tenaient les assemblées du Congrès , &
 dont on croyait que la prise devait entraîner

ANNÉE
 1777.

Howe est
 blâmé en
 Angleterre
 d'avoir éva-
 cué le pays
 de Jersey ;
 raisons qui
 doivent le
 justifier.

ANNÉE
1777.

la ruine totale de la cause américaine. Il ne fallait pas, disait-on, donner le temps au peuple de rassembler de nouvelles troupes, il fallait brusquer les momens. Les généraux des armées anglaises en Amérique étaient réellement à plaindre. Chargés d'une mission désagréable au peuple, placés entre un public mal instruit ou prévenu, & une cabale de cour, quel fruit ou quel agrément pouvaient-ils espérer de leurs fonctions pénibles & dangereuses ? La vérité, qui doit présider à l'histoire, exige que, sans prononcer légèrement sur le mérite de Howe, je fasse observer qu'on ne peut lui reprocher d'avoir manqué d'activité; mais il avait à combattre des ennemis sans nombre, envain il aurait pressé les momens, puisque Washington, abandonné de son armée le six Décembre, était quinze jours après en état d'attaquer & de vaincre. Il ne pouvait pas employer une plus grande célérité, puisque dans le court intervalle qui s'était écoulé depuis la prise des forts de la rivière d'Hudson, la division de l'Allemand Kniphausen avait pé-

SU
nétre j
au lieu
porté e
s'assure
derrière
la divisi
ton : un
perte ét
attentif
pas profi
commun
anglaise
les trou
vées pou
raient su
capitulat
D'un
blier qu'
paraison j
ou d'Ang
septentrio
velles que
traverser e
France.
Pour fo

nétre jusqu'aux portes de Philadelphie. Si au lieu de ce détachement Howe s'était porté en avant avec toute son armée, sans s'assurer de tous les postes qu'il aurait laissés derrière lui, il aurait eu le même sort que la division hessoise, environnée à Trenton : un peu plutôt, un peu plus tard, sa perte était certaine. Washington était trop attentif à ses mouvemens pour qu'il n'eût pas profité de son imprudence, & coupé la communication entre la flotte & l'armée anglaise ; & alors les milices du Jersey, les troupes de volontaires qui seraient arrivées pour l'investir de toutes parts, auraient suffi pour le forcer à la plus honteuse capitulation.

D'un autre côté, il ne faut jamais oublier qu'on ne peut établir aucune comparaison juste entre les chemins de France ou d'Angleterre, & ceux de l'Amérique septentrionale, ni entre les routes nouvelles que l'on serait obligé de faire pour traverser en tous sens l'Angleterre ou la France.

Pour former un nouveau chemin en

Angleterre, en France, en Allemagne, il y a peu de forêts à traverser, & lorsqu'il s'en rencontre, il y a peu d'arbres & peu de taillis à couper. Le travail des hommes a déjà préparé ces forêts depuis un grand nombre de siècles, le chemin est promptement tracé; si on le recouvre de pierres ou de gravier, ç'en est assez pour qu'il soit supérieur à tous les chemins qui traversent les Provinces de l'Amérique. On trouve à peine dans ce vaste pays des routes de quelques milles aux avenues des bourgs & des villages. Les bois de l'Amérique, plus épais que nos taillis, sont mêlés d'une infinité d'arbres grands & vieux, qui ont entrelacé la robuste étendue de leurs branches, sans autre direction que celles du hazard & de la nature. Le sol étant gras & humide, ils sont très-ferrés les uns près des autres, & se couchent & se croisent dans tous les sens. Il arrive souvent que ces gros arbres seraient trop difficiles à couper ou à déraciner: il faut serpenter autour d'eux & changer de traces. Le sol est par-tout coupé par des rivières ou des sources courantes,

dont
temps
très-él
lieu à
trente
très ét
ruissea
c'était
au pas
Nouve
de son
postes
aisémen
renver
marche
l'adress
suivent.
tillerie
troncs c
douze p
très-prè
blit ain
a dans l
est couv
de douz

dont le lit profondément creusé dans le temps des grandes eaux, offre des bords très-élevés dans les autres saisons. Il faut d'un lieu à l'autre fabriquer des ponts, de vingt, trente ou quarante pieds d'élévation, & très étendus, pour traverser le plus faible ruisseau. Il faut combler des marécages, & c'était ce dernier obstacle qui nuisait le plus au passage des chariots de Howe dans le Nouveau-Jersey, & à la communication de son armée avec ses magasins & ses postes avancés. Les Américains traversent aisément ces marécages sur des arbres qu'ils renversent, & sur les branches desquels ils marchent en chasseurs habitués à imiter l'adresse & la légèreté du gibier qu'ils poursuivent. On ne peut y faire passer de l'artillerie qu'en y jettant une quantité de troncs de petits arbres, coupés à dix ou douze pieds de longueur; on les range très-près les uns des autres, & on en établit ainsi jusqu'à deux ou trois rangs. Il y a dans les routes des lacs un chemin qui est couvert de cette manière pendant près de douze milles, & ces sortes de ponts se

ANNÉE
1777.

232 ESSAIS HIST. ET POLIT.

multiplient dans tous les endroits où les Américains veulent former des chemins.

Il était heureux pour l'Angleterre que Howe eût senti de bonne heure les difficultés & les dangers qu'il y avait à s'avancer dans l'intérieur du pays, & à vouloir y faire de longues marches. Charles Lée écrivait à Washington avant d'être fait prisonnier, « si je prenais le parti de » me retirer, & que les royalistes vou- » lussent me poursuivre, il en resterait » bien peu pour porter la nouvelle de » leur expédition. »

La cour
d'Angle-
terre se
trompe
dans ses ju-
gemens sur
la guerre
de l'Amé-
rique.

CEPENDANT il fallait fournir des matières aux gazettes de la Cour. Cette Cour ne voyait l'Amérique que sur une carte très-rétrécie; elle ne voulait point remarquer que ce vaste pays est arrosé de fleuves, rempli de lacs & de défilés funestes aux agresseurs; que c'était entreprendre de soumettre une grande partie du globe, qui, par le développement de ses côtes, offrait sept cents lieues de terrain à conquérir & à garder; que la plus courte distance entre l'Angleterre & l'Amérique

SUR

est de p
de ces
autres b
vages; &
possèdent
vent aux
douceur
atlantiqu
corsaires
dant l'au
des temp
les armée
raient pa
ports.
Sans d
lement qu
partir de
che rapid
Philadelph
de talens
les brigad
aurait en
marche; o
pu forcer
rier, au pic

est de plus de mille lieues ; que l'intérieur de ces contrées n'est resserré par aucunes autres bornes que les établissemens sauvages ; & que les peuples qui les habitent possèdent en abondance les choses qui servent aux besoins de la vie , & en font les douceurs ; que dans la belle saison , l'Océan atlantique peut être couvert de leurs corsaires , & que leurs rivages sont , pendant l'autre moitié de l'année , le séjour des tempêtes ; que par conséquent toutes les armées navales de l'Europe ne suffiraient pas pour les bloquer dans leurs ports.

Sans doute l'imagination suppose facilement que le chevalier Howe aurait pu partir de New-York , & s'ouvrir une marche rapide à travers les Jerseys jusqu'à Philadelphie ; qu'à force de courage & de talens il aurait pu repousser & disperser les brigades détachées que Washington aurait envoyées pour l'arrêter dans sa marche ; on se plaît à croire qu'il aurait pu forcer au combat l'armée de ce guerrier , au pied des murs qu'il voulait con-

ANNÉE
1777.

quérir ; mais , avancé dans des pays immenses sans s'être ménagé des asiles , la raison & l'expérience démontrent que le moindre revers l'aurait perdu sans ressources. Ne formant qu'un seul corps d'armée , fort en nombre & passant en expérience & animé par l'exemple du chef & le desir de la victoire , il aurait fait peut-être de rapides progrès ; mais tous les villages se seraient armés derrière lui pour lui fermer le passage , devant lui pour le combattre ; & tous à trente lieues à la ronde se rassemblant contre lui , ce n'aurait plus été l'armée de Washington qu'il aurait fallu vaincre , c'eût été des guerriers sans nombre , toujours actifs , toujours renouvelés , souvent prêts à prendre la fuite , mais toujours lançant leur trait , en fuyant comme les Parthes , & bien plus sûrs d'atteindre & de tuer un ennemi.

On ne peut apprécier les ressources qu'un peuple attaqué dans ses foyers peut tirer de milices bien conduites , à qui l'on peut faire comprendre ce qu'un homme doit valoir contre un autre homme , à

SUR

proport
les fon
toujours
Long-Il
& ceper
affaiblie
ne l'aura
défaites.

CES
quer Ph
fit la re
partit d
débarqua
Août , a
contraire
qui jusq
glais , &
leur dev
tion n'av
pire ; c'es
lien de l
de la terr
donner d
rompre c
elle lâcha

proportion de la différence des motifs qui les font agir. Howe avait été presque toujours victorieux depuis la prise de Long-Island, jusqu'à l'entrée de l'hiver; & cependant son armée avait été plus affaiblie par ces succès passagers, qu'elle ne l'aurait été dans un autre pays par des défaites.

CES considérations le portèrent à attaquer Philadelphie du côté de la mer. Il fit la revue générale de ses troupes, & partit de Staten-Island le 23 Juillet. Il débarqua à la baye de Chesapeack le 25 Août, après avoir été battu par les vents contraires pendant un mois entier. La mer qui jusqu'alors semblait protéger les Anglais, & les regarder comme son peuple, leur devenait contraire. Nulle autre nation n'avait cultivé comme eux son empire; c'est par eux qu'elle était devenue le lien de la société entre tous les peuples de la terre. Mais elle avait paru les abandonner du moment qu'ils avaient voulu rompre ce lien par des guerres injustes; elle lâchait la bride aux vents, & soule-

ANNÉE
1777.

Howe se décide à attaquer Philadelphie du côté de la mer.

ANNÉE.
1777.

vait ses flots. Depuis trois ans toutes les opérations maritimes avaient éprouvé des retards, les convois avaient été dispersés, & les tempêtes avaient été sur le point d'engloutir l'escadre du chevalier Parker. Elles l'avaient forcé de chercher un refuge dans une isle éloignée de sa destination. Il avait relâché à *Antigoa* l'une des petites antilles, ce qui avait retardé de deux mois le siège de *Charles-Town*, & était la principale cause du revers que les armes anglaises avaient éprouvé devant cette ville. Washington, instruit du départ de la flotte & de l'armée de l'amiral & du chevalier Howe, passa plusieurs jours dans l'embarras & l'incertitude de découvrir la route qu'elles avaient prises; ayant enfin appris l'arrivée de la flotte dans la baye de *Cheapeake*, il eut le temps de pourvoir à la garde des *Jerseys*, qu'il fallait garantir des incursions des détachemens de l'armée de *Clinton*, & de se porter vers les lieux où l'ennemi devait faire son débarquement. *William-Howe*, qui projetait de surprendre *Philadelphie*,

n'était p
troupes
nières du
blie par
été oblig
York, &
qu'il ava
il ne lui
mille hor
TANDIS
les vaissea
contraires
bany appr
& sollicit
goyne de
avaient en
demander
qui furent
portèrent
de castors
tués à la
Le général
environné
tout l'appar
Ils mirent

n'était pas encore arrivé, que déjà les troupes américaines bordaient les frontières du Maryland. Son armée était affaiblie par les neuf mille hommes qu'il avait été obligé de laisser dans la Nouvelle-York, & les quatre mille cinq cents qu'il avait envoyés à Rhod-Island; il ne lui restait pas beaucoup plus de douze mille hommes.

TANDIS que cette armée languissait sur les vaisseaux qui luttèrent contre les vents contraires, les sauvages des environs d'Albany apprenant la prise de Ticonderago, & sollicités par les émissaires de Burgoyne de prendre les armes pour lui, avaient envoyé vers ce Général, pour lui demander la paix & la neutralité; ceux qui furent chargés de la parole, lui apportèrent des présens. C'était des peaux de castors & d'ours blancs qu'ils avaient tués à la chasse, & des fruits du pays. Le général anglais les reçut dans sa tente, environné de gardes & d'artillerie, & avec tout l'appareil de la grandeur souveraine. Ils mirent leurs présens à ses pieds, &

Les sauvages des environs d'Albany envoient déclarer à Burgoyne qu'ils veulent garder la neutralité.

ANNÉE
1777.

lui parlèrent ainsi. « Chef des guerriers du grand Roi , * tu vois dans nos mains les flèches & les roseaux. Choisis ou la paix , ou la guerre : nous desirons la paix. C'est pour l'amour d'elle que nous avons autrefois cédé à vos freres, la mer , nos filets , nos pirogues , & les terres fertiles qui bordent le rivage. La paix vaut mieux que les richesses ; c'est pour elle que nous nous sommes retirés dans des cantons couverts de neiges & de frimats. Nous avons horreur de cette cruauté qui, sous les noms de puissance & de gloire, ravage cette grande Isle , ** & va jusqu'à répandre le sang de ses propres freres. Si c'est cette cruauté qui t'a conduit jusqu'en ces lieux , nous ne voulons point la partager. Nous ne pouvons nous mettre en fureur contre des amis qui ne nous ont point offensé. Cesse

* C'est le nom que les Sauvages de ce canton donnent au Roi d'Angleterre.

** Les Sauvages de l'Amérique croient que la terre est formée d'un nombre infini d'Iles qui flottent dans l'étendue des mers.

SUR

donc d
méchans
hache ,
nous pr
& nous l
gle jusqu
dras , m
paix , m
fendre ».

Burgo
maîtres c
n'employ
s'ils ne p
les nation
mer des sa
de l'eau-d
sens. Etra
sage ! Les
anglais de
hommes ,
ce qui cor
manité.

Il avait
& il regre
qu'il avait for

LIT:

guerriers du
mains les
la paix,
paix. C'est
ons autre-
nos filets,
es qui bor-
mieux que
que nous

donc d'envoyer parmi nous des hommes
méchants pour nous engager à lever la
hache, & de l'or pour nous séduire; car
nous prendrons tes agens pour ennemis
& nous les tuerons; & si l'ambition t'aveu-
gle jusqu'à nous faire la guerre, tu appren-
dras, mais trop tard, que nous aimons la
paix, mais que nous savons nous dé-
fendre ».

s cantons
nats. Nous
auté qui,
de gloire,
** & va
ses pro-
uté qui t'a
us ne vou-
e pouvons
e des amis
nsé. Cesse
anton donne

Burgoyne leur répondit qu'ils seraient
maîtres de garder la neutralité, & qu'il
n'emploierait contr'eux aucune violence
s'ils ne prenaient point les armes contre
les nations alliées du Roi: il leur fit don-
ner des sabres, des fusils, de la poudre &
de l'eau-de-vie, en échange de leurs pré-
sents. Etrange sujet de réflexions pour le
sage! Les Sauvages apportent au Général
anglais de quoi nourrir & conserver les
hommes, & l'homme policé leur rend tout
ce qui contribue à la destruction de l'hu-
manité.

que la terre
dans l'étendu

Il avait compté sur leur assistance;
& il regrettait d'en être privé. Il pour-
suivait son entreprise avec courage;

ANNÉE
1777.

Débarquement de l'armée du général Howe en Pensilvanie; sa marche vers celle de Washington.

quoiqu'il commençât à en sentir vivement toutes les difficultés.

LA navigation des Anglais fut plus heureuse dans la baie de Chesapeack qu'elle ne l'avait été dans la grande mer. La flotte remonta jusqu'à l'embouchure de la rivière d'Elck, beaucoup plus facilement qu'ils ne l'avaient espéré; aussi-tôt que les troupes eurent quitté les vaisseaux, elles trouvèrent en campagne l'armée de Washington. Le gouverneur provincial du Maryland fit assembler les milices, & le général Lewis, averti dans la Virginie, se mit à la tête des troupes de cet Etat, & s'avancit sur le flanc gauche de l'armée anglaise.

La crainte d'être attaqué par ces corps déterminâ le chevalier Howe à hâter sa marche vers l'armée principale. Elle ne put être aussi prompte qu'il l'aurait désiré, parce qu'il manquait de caissons & de chevaux. Le Général américain avait eu le temps d'étudier les mouvemens de son ennemi, & de prendre ses mesures pour les traverser. A peine Howe eut-il tracé ses routes pour aller s'emparer

SUR

des forts du Delaware; il aurait remporté la victoire à Washington: les canons de la rive furent à portée de tirer.

ON avoit vu de grands avantages à la prise de Philadelphia; mais on ne pouvoit toujours compter sur le sort de l'armée, qui étoit en deffiance de l'ennemi, & étoit en deffiance de l'ennemi dans plusieurs endroits. Le principal général étoit en deffiance de l'ennemi dans les comtés inférieurs de la province orientale de la Pennsylvanie. Une ligne de troupes dans la baie de Chesapeack, qui étoit un triangle, couvroit une partie de la côte. Les troupes de la guerre, qui étoient dans les vaisseaux, eût été en deffiance de l'ennemi.

Tome II.

des forts & des batteries sur les bords du Delawarre, pendant que la flotte aurait remonté ce fleuve, qu'aussi-tôt Washington avait fait arriver dans ces forts des canons de 18 & de 24, qui traversèrent d'une rive à l'autre sans que l'armée anglaise fût à portée de s'y opposer.

ON avait exhalté dans le parlement les avantages que l'on devait retirer de la prise de Philadelphie; cette entreprise était toujours regardée comme devant décider du sort de la guerre. Philadelphie, disaient-ils, est une ville enfoncée à cinquante lieues dans l'intérieur du pays, c'est le principal grenier de l'Amérique. Les trois comtés inférieurs du Delawarre, & la côte orientale du Maryland devaient tomber, avec cette ville, au pouvoir des Anglais. Une ligne tirée de Philadelphie au fond de la baie de Chesapeak, aurait été la base d'un triangle formé par ces trois comtés; une partie considérable de la Pensilvanie ont les côtes, sur la baie & sur le Delawarre, sont par-tout accessibles aux vaisseaux, eût subi le même sort; ainsi tout

Projets de
la cour.

ANNÉE
1777.

ce pays était ouvert, & devait être couvert en entier par les forces réunies des freres Howe. Alors les provinces méridionales n'ayant plus de communication avec la Nouvelle-Angleterre, les frégates auraient établi des croisières dans la baie de Massachusset, devant Charles-Town, Savannah & le cap Fear, seuls asyles qui restassent aux Américains. Telles étaient les spéculations du ministère; mais le lord Howe, après avoir employé vingt jours pour venir du fond de la baie de Chesapeak jusqu'à l'entrée du fleuve, s'y trouvait arrêté par les batteries & les chevaux de frise. Il devait s'écouler bien du temps encore avant qu'il pût remonter jusqu'à Philadelphie, & il écrivait à la cour: « il me sera impossible de remonter la Delawarre, à cause de la grande quantité de forts & de batteries qui couvrent les deux rives. Elles sont placées très-avantageusement & bien défendues, & par-tout elles commandent la rivière: si l'armée pouvait les prendre du côté de la terre, je viendrais à bon

ST
de de
pas au
Il f
de Fa
quer
mée d
projets
époque
tion la
un Gén
après a
vers Al
mille h
vait se
ou rent
monter
l'armée
séparée
ce que
ne quitt
Midlebro
flotte an
Qu'on se
néral obl
de défens

de déranger les chevaux de frise , mais pas autrement. »

ANNÉE

1777.

Il fallait avant tout s'emparer du poste de *Fort-Island*, & le moment de l'attaquer ne se présentait point encore. L'armée de Washington s'opposait à tous les projets ; il fallait l'éloigner. Avant cette époque , Washington avait été dans la position la plus allarmante où puisse se trouver un Général d'armée. Au nord , Burgoyne , après avoir pris Ticonderago , s'avancait vers Albany ; au sud , une armée de quinze mille hommes était embarquée , & pouvait se porter dans la baie de Chesapeack , ou rentrer dans la rivière d'Hudson , la remonter jusqu'à West - Point , & couper l'armée américaine , qui alors aurait été séparée des Etats de l'est & du nord : c'était ce que Washington craignait le plus ; aussi ne quitta-t-il le poste qu'il avait pris à Midlebrook , qu'après s'être assuré que la flotte anglaise avait doublé le cap May. Qu'on se représente la situation d'un Général obligé de comprendre dans son plan de défense un pays immense , & trois cent

ANNÉE
1777.

lieues de côtes , réduit à consulter les vents avant de former une résolution , & que l'on se fasse, si l'on peut , une idée des talens de Washington , opposant par-tout une égale résistance , & se trouvant à jour précis au devant de l'ennemi. Toujours plein de prévoyance , il avait pris , avant de quitter Midlebrook , des mesures sages pour arrêter les progrès du général Clinton sur la rivière d'Hudson. Ce dernier ne pouvait affaiblir la garnison de New-York & remonter vers Albany , sans risquer le sort de la province qui lui était confiée. Washington , pour tenir en même temps en échec les trois armées anglaises , avait ordonné une diversion sur les isles de la rivière d'Hudson , tandis que les troupes du nord contiendraient l'armée de Burgoyne , & que lui-même repousserait les efforts combinés des freres Howe. Il avait concerté une attaque contre les troupes détachées de New-York , pour la garde de *Staten-Island* , où les Anglais avaient formé une espèce d'arsenal & de magasin général. Le poste de Kingsbridge & les forts de Long-

su
Island
22 A
fausse
qui se
Island
du gé
enlevé
tenant
ils dir
centre
dre u
çaient ,
la garn
Le cinc
de Wa
mais ils
marches
garde d
se remba
le bétail
prisonni
l'isle. Le
rent si v
sion où
caines pr

Island furent attaqués en même temps le 22 Août, mais ces deux attaques étaient fausses ; la seule qui fut sérieuse, était celle qui se faisait à la même heure à Staten-Island. Deux mille hommes, sous les ordres du général Sullivan, y étant débarqués, enlevèrent à une lieue du camp, un lieutenant-colonel, un major & trente soldats ; ils dirigèrent ensuite leur marche par le centre de l'isle, dans le dessein de surprendre une division de Torris qui renforçaient, au nombre d'environ quatre cens, la garnison, qui était de mille hommes. Le cinquante-deuxième régiment & celui de Waldeck furent envoyés contr'eux, mais ils s'égarèrent dans plusieurs fausses marches, & n'atteignirent que l'arrière-garde des Américains, au moment où ils se rembarquaient, emmenant avec eux tout le bétail qu'ils avaient trouvé, trois cens prisonniers, & la plupart des habitans de l'isle. Les deux régimens anglais chargèrent si vivement, au milieu de la confusion où se trouvaient les troupes américaines prêtes à se rembarquer, qu'ils tuèrent

ANNÉE
1777.

ou blessèrent cinquante hommes , firent soixante prisonniers & délivrèrent vingt-trois de ceux que les Américains avaient faits eux-mêmes. Pendant que ceci se passait à *Saten-Island* , le détachement envoyé à *Kingsbridge* enlevait un piquet anglais , avec le Capitaine-commandant.

Washington s'étant mis en marche à la tête d'environ douze mille hommes , parmi lesquels il y avait beaucoup de nouvelles levées , traversa en silence la ville de Philadelphie , où le Congrès , qui lui ordonnait de combattre , était occupé pour la seconde fois à faire transporter plus loin dans les terres les archives & les papiers publics. L'armée passa le *Skuilkill* , & vint camper près de *Wilmington* , sur le bord de la *Delawarre*. Les vaisseaux de guerre , après avoir conduit le général *Howe* jusqu'à la rivière d'*Elk* , avaient descendu la baie de *Chefapeak* , & remonté ensuite la *Delawarre*, dont ils travaillaient en vain à forcer les passages. Alors *Washington* s'apercevant que le flanc droit de son armée se trouvait exposé , &

SU
qu'elle
de Lar
Creek
sur la
position
choisir,
élevées
passage
le défer
à des b
l'endroi
Delawa
était si
juger les
obligea
plusieurs
ral Sulli
Suspend
taires, p
amans ,
trop pr
jurèrent
le mariag
DAN
bords du

qu'elle ne couvrait point assez le comté de Lancaster & Philadelphie, repassa la Creek de Brandiwine, & forma son camp sur la rive gauche de cette rivière. Cette position était la meilleure que l'on pût choisir, les rives de la Creek, également élevées des deux côtés, en rendent le passage difficile, & favorisent l'armée qui le défend. Le flanc gauche était appuyé à des bois épais, qui se prolongent jusqu'à l'endroit où la Creek se jette dans la Delaware; mais vers la droite le terrain était si couvert, qu'il était impossible de juger les mouvemens de l'ennemi; ce qui obligea Washington de placer en échelon plusieurs brigades sous les ordres du général Sullivan pour veiller sur cette partie. Suspendons un moment ces récits militaires, pour donner quelques pleurs à deux amans, qui, dans ce temps de crise, & trop près du théâtre de la guerre, se jurèrent de s'aimer toute la vie, & dont le mariage ne dura qu'un seul jour.

DANS les habitations situées sur les bords du Delaware, il y avait une jeune

Qiv

ANNÉE
1777.

Histoire
de Sey-
mours & de
Molly.

ANNÉE
1777.

filie d'une grande beauté, nommée Molly ; elle aimait le jeune Seymours, & en était éperduement aimée : Harvey , père de Molly , était riche ; il avait des champs fertiles & de nombreux troupeaux , & Seymours était pauvre , il ne voulait point consentir à lui donner sa fille. Les deux amans auraient pû se passer du consentement de leurs parens, & ils y étaient autorisés par les usages du pays , mais le respect était plus fort , ils n'osaient en venir à cette extrémité. Seymours, dans son chagrin , résolut d'aller faire la guerre ; il partit pour la Caroline à la suite d'une troupe de Volontaires : l'amour fait aussi des héros. Jaloux de rapporter des lauriers aux pieds de sa maîtresse , il se distingua à la défense du fort Sullivan , & le commandement d'une compagnie devint bientôt sa récompense. Ayant rejoint depuis l'armée de Washington , il désirait revoir sa maîtresse , il demanda & obtint un congé de trois jours. Le père de Molly le voyant revenu capitaine , le reçut avec joie , & ne crut pas devoir refuser pour gendre un

SUR

homme
fait , i
dans les
lendema
du jeune
rassemblé
ronnés d
la maison
champêtr
quelques
général H
pour y ch
l'habitation
son bonhe
anglaise ét
était couv
Washington
Cependant
le loin ent
icain, s'ava
marades. I
milieu de la
r , & veu
avait point
l'amour a

homme utile à la patrie. Le temps pressé, il fallait que Seymours retournât dans les camps, le mariage se fit dès le lendemain. Après la cérémonie, les parens du jeune homme & ceux de l'épousée se rassemblèrent sous de grands arbres environnés de treillages, à deux cens pas de la maison d'Harvey. Ils y faisaient un repas champêtre assaisonné par le plaisir, lorsque quelques soldats de l'infanterie légère du général Howe, qui parcouraient le pays pour y chercher des vivres, traversèrent l'habitation. Seymours & les témoins de son bonheur étaient en sécurité; l'armée anglaise était très-loin de-là, & le pays était couvert par les détachemens de Washington qui tenaient la campagne. Cependant deux des soldats apercevant de loin entre les arbres un uniforme américain, s'avancèrent en appelant leurs camarades. Ils surprennent Seymours au milieu de la joie & de l'ivresse du plaisir, & veulent l'emmener prisonnier. Il n'avait point ses armes, mais le courage & l'amour ajoutant à sa force, il saisit un

de ses agresseurs , s'empare de son fusil &
 le renverse d'un coup de bayonnette.
 L'autre soldat prend la fuite , Seymours
 le poursuit & lâche son coup après lui.
 Il regarde , il voit le piquet anglais re-
 tourner sur ses pas , & précipiter sa mar-
 che , craignant sans doute de s'engager au
 milieu de quelque parti américain. Alors
 il revole vers ses parens & ses amis. Il
 avance joyeux de sa victoire , & il n'en-
 tend que des gémissemens & des cris ; il
 frémit ; il approche. La balle a frappé son
 amante , il la trouve baignée dans son
 sang. La Parque avait choisi pour la mois-
 sonner le jour même de son hyménée , &
 son sein est frappé d'un coup mortel. Ne
 pouvant supporter ce spectacle douloureux
 & terrible , ni la voix d'Harvey qui lui
 redemande sa fille , il retourne éperdu dans
 le camp pour se livrer tout entier à la fu-
 reur & au désespoir. Il ne tarda pas à trou-
 ver dans les combats la mort qu'il désirait
 & à suivre dans la nuit du trépas celle
 qu'il avait tant aimée.

Bataille
 de Brandy-
 wine.

LE chevalier Howe , ne pouvant resste

su
 plus l
 pait a
 se por
 Génér
 affaire
 de l'a
 compt
 une b
 Washi
 marche
 corps
 long d
 a pass
 troupes
 Dès le
 se c
 Washi
 on enr
 passage
 passa e
 avancés
 près-m
 le trav
 provoqu
 minenc

plus long-temps dans le poste qu'il occupait aux sources de l'Elk, ne tarda pas à se porter vers l'armée de Washington. Ce Général avait eu dessein d'éviter toute affaire décisive; mais le Congrès allarmé de l'approche de l'armée anglaise, & comptant sur la supériorité, demandait une bataille, & lui envoya des ordres: Washington obéit. Le général Howe fit marcher le matin du 11 Septembre un corps d'environ trois mille hommes le long de la rivière, comme s'il eût voulu la passer à quelques milles au-dessus des troupes américaines vers le gué de Chadd. Dès le point du jour on avait commencé à se canonner de part & d'autre, & Washington, observant les mouvemens de son ennemi, se préparait à lui couper le passage; la plus grande partie du jour se passa en escarmouches entre les postes avancés des deux armées. A trois heures après-midi le général Maxwell reçut ordre de traverser le gué avec un renfort pour provoquer l'ennemi, & s'emparer d'une éminence située de l'autre côté de la

ANNÉE
1777.

rivière. Il repoussa d'abord les Anglais ; mais Howe ayant envoyé un détachement pour l'attaquer en flanc, il fut obligé de repasser la rivière. Cependant Howe faisait défiler par pelotons, derrière le corps qu'il avait mis en marche & qui couvrait le rivage, un autre corps qui, venant se former derrière les bois sur la droite de l'armée américaine, se disposait à la tourner. Washington avait pensé que les efforts des Anglais seraient dirigés contre l'aile gauche de son armée, il en était d'autant mieux persuadé que Howe paraissait vouloir traverser le gué de Chadd ; néanmoins il avait ordonné au général Sullivan d'observer les mouvemens que l'ennemi pourrait faire vers la droite pour passer la rivière plus haut ; mais toutes les sages mesures qu'il avait prises furent déconcertées par des malheurs imprévus, par la méprise de quelques officiers & l'inexpérience des troupes. Il avait dirigé vers le gué de Chadd une batterie & un bon parapet ; & Howe en fit dresser une de l'autre côté. Washington voyant que

feu de l'ar
les ennem
jugea qu'
détacha p
éclairer la
commanda
mais malh
rent contra
les vérifie
allis mar
de du côté
en ; les aut
de direction
dans le che
ies à deux
am's Chur
il était fidè
cher avec t
il n'y avait
il eut beau
cois, & qu
une hauteur
il trouva le
même haute
temps, ni

L'IT. Anglais ; feu de l'artillerie se prolongeait, sans que
 achement les ennemis se disposassent à passer le gué,
 obligé de jugea qu'ils avaient un autre objet. Il
 owe faisait détacha plusieurs officiers à cheval pour
 le corps éclairer la marche du lord Cornwallis qui
 i couvrait commandait la gauche de l'armée anglaise,
 venant se mais malheureusement leurs rapports fu-
 droite de rent contradictoires, & l'on perdit du temps
 à la tour- les vérifier. Les uns assurèrent que Corn-
 les efforts wallis marchait par sa droite pour réjoin-
 ntre l'ail- dre du côté de Chadd le général Kniphau-
 t d'autant en ; les autres que Cornwallis avait changé
 ffait vou- de direction, & qu'il s'avançait rapidement
 éanmoins dans le chemin qui mène au gué de Jeffe-
 van d'ob- ies à deux milles plus haut que Birming-
 emi pour am's Church ; ce dernier rapport prévalut,
 ffer la ri- l'était fidèle. Sullivan eut ordre d'y mar-
 les fage- cher avec toutes les troupes de la droite,
 déconcer- il n'y avait point de chemins ouverts ;
 s, par le- il eut beaucoup de peine à traverser les
 l'inexpé- bois, & quand il en sortit pour gagner
 é vers la- ne hauteur qui est auprès de Birmingham,
 un bon- l trouva les Anglais qui montaient la
 e une da- même hauteur du côté opposé, il n'eut le
 t que le- temps, ni de choisir une position, ni

de former sa ligne; les Anglais gagnèrent la hauteur, chassèrent les Américains dans les bois, les suivirent jusques hors de ces bois, & achevèrent de les disperfer entièrement. Pendant cette déroute, deux brigades américaines s'étaient formées sur un terrain avantageux, & derrière ces deux brigades la ligne de Virginie était en bataille. La colonne de gauche des Anglais, qui n'avait point encore combattu, se déploya rapidement & marcha contre ces troupes qui firent un feu très-vif, mais les Anglais s'avancant, la bayonnette au bout du fusil, au milieu du feu continu des Américains, forcèrent les deux brigades. Le marquis de la Fayette était venu combattre comme volontaire avec ce corps de troupes, dont le poste était le plus important, & où la résistance devait être opiniâtre. Il fit de vains efforts pour rallier les troupes qui s'ébranlaient, & voulut leur donner lui-même l'exemple de charger avec la bayonnette. « C'est contre des ennemis, s'écriait-il, c'est pour votre patrie: abandonnerons-nous la cause de

ANNÉE
1777.

SUR

» liberté
rent fer
un coup
de la F
pied, &
au comb
courage
lait poin
n'y con
Gimat so
de l'asce
sur un
estimé,
courait d
un nouv
Anglais.
que résis
maître d
teur, d'o
en échar
1781, l
visita le
portaient
& des ba
plèrent :

» liberté ? » Ils reprirent courage , & tin-
 rent ferme pendant quelques instans ; mais
 un coup de fusil ayant blessé le marquis
 de la Fayette à la jambe , ils lâchèrent
 pied , & il ne fut plus possible de les ramener
 au combat. Le jeune marquis bouillant de
 courage , & irrité de sa blessure , ne vou-
 lait point quitter le champ de bataille , &
 n'y consentit qu'après que le chevalier de
 Gimat son aide-de-camp , se servant à propos
 de l'ascendant qu'un ami brave & fidèle a
 sur un héros de vingt-ans , dont il est
 estimé , lui eut montré le risque qu'il
 courait d'être pris sans gloire , & d'ajouter
 un nouveau trophée à la victoire des
 Anglais. La ligne de Virginie faisait quel-
 que résistance , mais Cornwallis devenu
 maître du terrain , avait gagné une hau-
 teur , d'où son artillerie prenait cette ligne
 en écharpe , & fit un feu si vif , qu'en
 1781 , lorsque le chevalier de Chatelux
 visita le champ de bataille , les arbres
 portaient encore l'empreinte des boulets
 & des balles de cartouche. Les Virginiens
 plièrent à leur tour , & la droite de l'ar-

ANNÉE
1777.

mée américaine fut alors entièrement découverte.

Il y avait près d'une lieue de -là à Chadd'sfort, * où était le général Kniphaufen ; cependant au bruit lointain de l'artillerie , il jugea que le combat était engagé , & qu'il était temps d'attaquer la gauche des Américains. A cinq heures du soir il marcha sur deux colonnes , dont l'une vint déboucher au gué de Joh , & tourna la batterie des Américains , tandis que l'autre passant plus bas au gué de Chadd , marcha droit à la batterie & s'en empara. Le général Waine , dont la brigade était en bataille , se vit alors obligé de faire un changement de front , pour se replier vers les hauteurs qui étaient sur sa gauche , ce qu'elle exécuta avec précision ; mais pendant ce temps -là les différens corps de la droite , qui avaient été battus & dispersés , se précipitèrent pêle mèle dans le grand chemin de Chester. L'artillerie , les bagages & les troupes , tout ne

* Chadd'sfort, gué de Chadd.

formait

SUR
formait
à grands
avec cou
sa positio
alors il se
min de C
ordre &
Malgré
que les t
absolument
de condui
Washingt
de l'Amér
laissé enga
générale. Le
peuples lib
supériorité c
tranchemen
où le cour
furent la
nairement
où l'obéissa
discipline rem
on ne put
Tome II.

formait plus qu'un amas confus qui fuyait à grands pas. Le général Wayne soutint avec courage le feu de l'ennemi, & garda sa position jusqu'à l'entrée de la nuit, mais alors il se vit réduit à gagner aussi le chemin de Chester, où il fit sa retraite en bon ordre & sans être poursuivi.

Malgré cette déroute on ne peut avancer que les troupes américaines manquaient absolument de courage, ni leurs officiers de conduite, mais l'événement prouve que Washington aurait compromis la liberté de l'Amérique septentrionale, s'il se fût laissé engager plutôt dans une affaire générale. Les Américains comme tous les peuples libres doivent combattre avec supériorité dans des forêts, derrière des retranchemens, en partis détachés, par-tout où le courage & l'adresse personnelle assurent la victoire, mais ils seront ordinairement repoussés dans les conjonctures où l'obéissance aveugle, & l'extrême discipline remplacent la bravoure. Washington ne put tenter aucune opération mili-

ANNÉE
1777.

taire pour fermer le passage à l'ennemi qui s'avantait vers Philadelphie, & qui n'avait plus à traverser qu'une seule rivière. Il passa la nuit à Chester, & campa les jours suivants sur les bords du Skuikill. Le général Howe aurait pu le poursuivre à Chester, & le vaincre une seconde fois, mais il négligea le moment de disperser pour longtemps l'armée américaine.

La victoire de Brandiwine avait coûté beaucoup de soldats aux Anglais; chacun des fuyards avait tiré plusieurs coups de fusil avant de quitter la place, & presque toujours avec succès. Il y eut environ mille hommes tués dans l'armée anglaise, & un plus grand nombre de blessés; la perte des Américains ne monta pas à plus de douze cens tués ou blessés.

Le marquis de la Fayette & les officiers de sa suite n'étaient, pas les seuls officiers français qui eussent partagé les dangers de cette journée. Thomas Conway, chevalier de Saint-Louis, commandait une brigade: le comte de Pulosky, le chevalier du Plessis Mauduit,

SUR

& plusieurs
ples de
se distin
de Birmi
général
néral de
beau che
avait été
Tronson
officier d
élevé au
point enc
que ses
cause de la
de pouvoi
l'Amérique
bre il ent
autres cav
plat pour t
l'armée de
des espèces
porter les c
ait une jeu
parcouru le
e jetta à l'

& plusieurs autres y donnèrent des exemples de bravoure. Le chevalier de Fleury se distingua à la première attaque auprès de Birmingham, & le Congrès ordonna au général Mifflin, alors quartier-maître général de l'armée, de lui faire présent d'un beau cheval pour remplacer le sien qui avait été tué sous lui dans le combat. Tronfon du Coudray n'y était pas. Cet officier d'artillerie que le Congrès avait élevé au rang de major général, n'avait point encore rejoint l'armée: il était dit que ses talens ne serviraient point à la cause de la liberté, & qu'il mourrait avant de pouvoir combattre sur les rivages de l'Amérique septentrionale. Le 16 Septembre il entra, accompagné de plusieurs autres cavaliers français, dans un bateau plat pour traverser le Skuilkill & rejoindre l'armée de Washington. Ces bateaux sont des espèces de bacs assez larges pour transporter les chevaux & les voitures. Il montait une jeune jument très-vive, qui ayant parcouru le bateau sans vouloir s'arrêter, se jeta à l'eau. Il dégagea ses pieds des

ANNÉE
1777.

étriers, & Roger son aide-de-camp se précipita pour le secourir; mais ce dernier n'étant point secondé, se vit contraint de le laisser périr, & ne put le retrouver. Pendant que les officiers qui étaient venus avec lui d'Europe lui donnaient quelques regrets, le bac acheva son trajet, & d'autres événemens firent bientôt oublier ce malheur *.

* Ceci rappelle l'accident que le Spectateur Anglais raconte dans un de ses Discours. Deux jeunes cavaliers servaient, dit-il, dans le même escadron, & paraissaient liés d'une étroite amitié. Un soir qu'ils devaient passer une rivière, l'un d'eux entra dans le bac avec plusieurs personnes, pendant que son camarade attendait sur l'autre bord. Bientôt après on entendit du bruit causé par un cheval qui venait de sauter dans l'eau avec son cavalier. Là-dessus celui qui se trouvait à terre, cria à haute voix, *holà! ho, qui s'est noyé?* On lui répondit aussi-tôt: *votre ami, Henri Trömpson.* A quoi il répliqua fort gravement: *le pauvre diable! il avait un cheval bien fougueux.* Une si courte épithète prononcée d'un ton sec, & sans y ajouter le moindre mot, me donna, dit le Spectateur, une assez méchante opinion de l'amitié que se jurent la plupart des camarades d'armée. Uniquement occupés des périls qui les menacent eux-mêmes, ils deviennent insensibles à tout autre objet; le premier qu'ils rencontrent leur est aussi bon que celui avec qui ils auront passé la moitié de leur vie. C'est aux gens de ce caractère, ajoute-t-il, à qui la désolation des

SUR
Ce n'
bataille,
forts de
ton: Ho
combat.
verser, &
passages.
ton avait
traverser
évitâ une
une march
forçant en
traversa à
Washington
sée, & ce
l'armée am
nement.
Les Ang
droit à Phi
elles, des bourg
es cris ou le mo
ne. *The Spect*
La ressemblan
circonstances, et

Ce n'était point assez d'avoir gagné une bataille, il arrivait de tous côtés des renforts de milices à l'armée de Washington : Howe voulait éviter toute espèce de combat. Le fleuve Skuikill refait à traverser, & les Américains en gardaient les passages. Imitant la conduite que Washington avait tenue à Trenton, il parvint à traverser le Skuikill pendant la nuit, & évita une seconde bataille. Il fit le soir une marche feinte sur les bords de ce fleuve ; forçant ensuite le pas jusqu'à minuit, il le traversa à quatre lieues de l'endroit où Washington l'attendait sur la rive opposée, & ce ne fut qu'au point du jour que l'armée américaine fut informée de cet événement.

Les Anglais marcherent, sans s'arrêter, droit à Philadelphie, & ils y firent entrer

elles, des bourgs & des campagnes, la misère des habitans, les cris ou le morne silence des malheureux, ne font aucune peine. *The Spectator, tom. 2, Disc. 33.*

La ressemblance du nom, de l'accident, & même des circonstances, est fort singulière.

ANNÉE
1777.

une brigade le 30 Septembre : la ville était abandonnée. Le Congrès en était sorti le 25 , & avait transféré le lieu de ses assemblées à York-Town , d'où il continua ses délibérations. Tous les habitans qui prenaient part à la guerre s'étaient retirés ; il ne resta dans la ville qu'un grand nombre de Quakers , déterminés à tout souffrir plutôt que de prendre les armes , mais toujours amis de la liberté , toujours soutenant sa cause par l'argent & par les vœux. C'était un spectacle bien intéressant pour la Philosophie , qu'une ville remplie de guerriers farouches , vendus à la cruauté d'une cour corrompue ; de barbares , achetés dans le nord de l'Europe pour verser le sang des peuples ; & de sages paisibles , exerçant par habitude & par principe toutes les vertus chères à l'humanité. J'ai cru qu'il était du devoir d'un historien fidèle de prendre d'exactes informations sur la conduite des troupes de Howe dans Philadelphie , & lorsque j'interrogeais les témoins de l'invasion de cette ville , où le bonheur avait si long-temps régné , je

SUR

craignai
Quakers
lence du
voir aff
obtint da
doit rec
pectée d
mand sa
changere
le pouvo
même su
à leurs d
Howe
ton possé
corps de t
à augmen
chevaux c
seaux de
Putnam
armes du
porté, par
beth - To
très-âgé ,
force ; elle
conjonctur

craignais que la douceur ; la patience des Quakers , n'eussent pas contenu l'insolence du vainqueur ; je me félicite de pouvoir assurer aux nations , que la vertu obtint dans cette occasion l'hommage qu'elle doit recevoir en tous temps : elle fut respectée du soldat sanguinaire & de l'Allemand sans pitié. L'audace & l'orgueil se changerent en admiration , tant est grand le pouvoir de la sagesse & des mœurs , même sur les cœurs les moins accoutumés à leurs douces impressions.

Howe était maître de la ville ; Washington possédait le pays. Ce dernier plaça des corps de troupes considérables , de manière à augmenter la défense des forts , & des chevaux de frise qui empêchaient les vaisseaux de remonter le fleuve.

Putnam , averti du mauvais succès des armes du Congrès à Brandiwine , s'était porté , par une marche prompte , à Elisabeth - Town. Ce Général , quoique déjà très-âgé , n'avait encore rien perdu de sa force ; elle lui devint nécessaire en cette conjoncture ; il y eut même un moment

ANNÉE
1777.

Situation
respective
des Anglais
& des Amé-
ricains.

 ANNÉE
1777.

de découragement, tel que les jeunes gens eux-mêmes refusaient de retourner à l'armée. Putnam se rendit dans les villages, & leur remontrait avec toute la véhémence républicaine, la honte & le danger qu'il y avait dans leur défection. Naturellement simple & sans éloquence, on dit que sa colere patriotique l'élevait au - dessus de lui-même, & qu'il entraînait par la franchise de ses discours courageux, les cœurs les plus timides. Ce devait être une chose vraiment digne d'admiration, que de voir un vieillard plein de bravoure & couronné de lauriers, rendre le courage à des hommes foibles & fugitifs, & faire passer parmi eux les sentimens dont il étoit animé.



SUR

 LI

BATAIL
Stark,
shire,
village
l'aîle
est vain
s'empa
de se
Environ
améric
toute. s

L'ANGL
séjour du
d'Arthur
des bâtim
courtisan
le pavillon
ment l'éte
détournaie
dont le p

LIVRE ONZIÈME.

BATAILLE de Germantown. Le colonel Stark, à la tête des milices de New Hampshire, combat & défait les Anglais au village de Bennington. Burgoyne attaque l'aîle gauche de l'armée américaine ; il est vaincu par Arnold & Lincoln, qui s'emparent de ses lignes, & le forcent de se retirer au camp de Saratoga. Environné de tous côtés par les troupes américaines, il se rend prisonnier avec toute son armée.

L'ANGLETERRE voyait avec déplaisir le séjour du docteur Franklin, de Deane, & d'Arthur Lée en France, & l'ordonnateur des bâtimens de Georges III, meilleur courtifan que Physicien, fit ôter de dessus le pavillon que le Roi habitait ordinairement l'été, les pointes électriques qui en détournaient le tonnerre. La considération dont le philosophe américain jouissait à

ANNÉE
1777.
La Cour
commence
à prendre
des inquié-
tudes sur
les inten-
tions de la
France.

ANNÉE
1777.

Paris; l'attention de cette capitale fixée depuis quelque temps sur la guerre de l'Amérique; les armemens qui se faisaient pour Boston dans les ports de la Virginie & de la Caroline, faisaient ombrage aux ministres de Londres, & tandis qu'ils affectaient dans le Parlement une grande sécurité sur les dispositions de la France & le rétablissement de sa marine, leur ambassadeur à Versailles témoignait fréquemment des inquiétudes. Tantôt il demandait avec fierté qu'on lui déclarât le motif des armemens que l'on préparait dans les ports du Roi. Tantôt il priait en suppliant que l'on ne donnât aucun secours à l'Amérique révoltée. Il ne parlait que de paix, & la cour de France pensait que le moment de la rompre n'était pas encore arrivé. Mais le ministère anglais craignait sérieusement qu'il ne se formât des liaisons étroites entre la Cour de France & le Congrès continental, & mettait une grande importance à n'en rien laisser pénétrer à la nation. Il aurait consenti volontiers à l'abaissement de la gloire du royaume & à la

SUR L'

réduction
qu'il eût
absolue
& de for

LE sal
au contra
ce patriot
la vertu.

général co
leur corre

ennemis
qu'ils ava
avait été

lonies au
proposa de

de cette r
sonniers
campagne

calamités
trouvent l

Virginie &
de Dunme
Un des dé

cette moti
ment pour

réduction du commerce national , pourvu qu'il eût été satisfait sur cette soumission absolue qui avait déjà coûté tant d'argent & de forfaits.

ANNÉE
1777.

LE salut des Etats américains reposait au contraire sur des hommes enflammés de ce patriotisme , qui rarement s'éloigne de la vertu. Un des membres du Congrès général considérant la perfidie des Ecoffais , leur correspondance & leur liaison avec les ennemis de l'Amérique ; enfin , l'abus qu'ils avaient fait de la neutralité qui leur avait été accordée dans les différentes Colonies au commencement de la guerre , proposa de traiter avec rigueur les hommes de cette nation , qui avaient été faits prisonniers depuis le commencement de la campagne. Ils se plaisent , disait-il , dans les calamités qui affligent les peuples. Ils y trouvent leur avantage , ils ont été dans la Virginie & la Caroline les plus cruels agens de Dunmore , de Campbell & de Martin. Un des députés de la Caroline répondit à cette motion. Il déclara que malheureusement pour l'humanité , les faits allégués

Délibération du Congrès sur la perfidie des Ecoffais.

ANNÉE
1777.

contre le caractère & la conduite des Ecoffais étaient vrais ; que lui-même il représentait une colonie , dans laquelle ils avaient demandé la neutralité , & l'ayant obtenue , ils avaient pris les armes contre leurs concitoyens , aussi-tôt que l'ennemi avait paru. Que leurs mauvais desseins ayant avorté , on leur avait accordé une seconde fois clémence & pardon , & qu'ils en avaient encore abusé dans toutes les occasions ; mais qu'on n'avait exercé contr'eux aucune autre rigueur , que de les obliger à quitter une colonie , contre laquelle ils avaient donné tant de preuves de haine. N'oublions pas , ajouta-t-il , que nous sommes engagés dans une guerre générale , non pas contre les Ecoffais , mais contre les Etats britanniques. Le choix des victimes annoncerait plutôt des motifs de vengeance particulière que des raisons de justice publique. Nous combattons pour la cause la plus noble , la plus digne. d'élever le cœur humain : que la grandeur de nos procédés réponde à la dignité de l'objet qui nous arme. La motion fut aussi-tôt rejetée.

SUR L

La co
férente
Ecoffais
Américain
la cruauté
dans l'eng
soldat Eco
mens de
cains.

LA faif
solicité p
étrangers
gager une
le général
de ses tro
les forts f
occasion fa
qui étaien
dans les e
généraux
que l'attaq
divisions d
nues par
entrer dans
Armstrong

La conduite des Anglais était bien différente : ils promettaient à ces mêmes Ecoffais de leur distribuer les terres des Américains , pour prix de la perfidie & de la cruauté , & l'on en avait eu la preuve dans l'engagement anglais montré par un soldat Ecoffais , qui était sur un des bâtimens de transport , pris par les Américains.

LA saison s'avancait : Washington était sollicité par le Congrès & par les officiers étrangers qui servaient dans son armée d'engager une action. Ayant été informé que le général Howe avait détaché une partie de ses troupes dans le dessein d'attaquer les forts sur la Delawarre , il jugea cette occasion favorable pour déloger les corps qui étaient cantonnés à Germantown ou dans les environs. Il assembla ses officiers généraux le 3 Octobre , & il fut résolu que l'attaque se ferait le lendemain. Les divisions de Sullivan & de Waine soutenues par la brigade de Conway devaient entrer dans la ville , tandis que le général Armstrong , à la tête des milices de Pen-

ANNÉE
1777.

Bataille
de Ger-
mantown.

ANNÉE.
1777.

silvanie , se porterait sur l'aîle gauche & les derrières de l'ennemi. Les divisions de Green & de Stephens soutenues par la brigade de Mac Dougal devaient faire un circuit pour attaquer l'armée anglaise ; & les milices du Maryland & de Jersey devaient tomber sur les derrières de l'aîle droite. Le lord Stirling commandait un corps de réserve.

Toutes ces dispositions au premier coup d'œil paraissent formidables , & la supériorité du nombre semblait assurer aux Américains une victoire décidée ; mais le chevalier Howe , averti des mouvemens de l'armée américaine , accourut au secours de Germantown avec tout ce qui lui restait de troupes. C'était ce que Washington avait prévu : si son plan de bataille avait entièrement réussi , l'armée Anglaise aurait été perdue , & il ne lui serait resté d'autre parti que de mettre bas les armes. Au lieu que le plus mauvais succès ne pouvait produire rien de décisif , il hasardait peu de chose , & pouvait détruire son ennemi. Mais, quoique ce motif paraisse assez puissant

pour l'av
projets d
de retrac
de sembla
sur le ge
avait à co
officiers d
en Améri
plus éclair
les peuple
tégé la ré
ne peut c
tient à la
noissances
pour com
pes discip
les peuple
marches, q
bien que l
Général V
dire , réd
particulier
le succès e
qui ne per
qui lui vien

pour l'avoir déterminé à adopter les projets d'attaques compliquées que je viens de retracer, il ne devait point oublier que de semblables projets n'étaient pas calculés sur le genre de capacité des troupes qu'il avait à conduire. Devait-il écouter des officiers dont rien n'avait signalé les noms en Amérique, & les croire sur leur parole plus éclairés que ceux qui avaient conduit les peuples de succès en succès, & protégé la révolution? Tous ceux à qui l'on ne peut disputer le genre de mérite qui tient à la longue expérience & aux connoissances de la guerre, avaient senti que pour combattre avec avantage des troupes disciplinées, il ne fallait pas employer les peuples à des évolutions & des contre-marches, qu'ils exécuteraient toujours moins bien que leurs ennemis. Ils avaient loué le Général Washington d'avoir, pour ainsi dire, réduit cette guerre à des combats particuliers, à des affaires de postes, dont le succès est toujours sûr contre un ennemi qui ne peut se recruter que par les renforts qui lui viennent de la mer. Dans ces combats

ANNÉE
1777.

fans nombre, où l'homme peut disposer de toutes ses facultés, & où l'intérêt personnel agissant presque autant que celui de la patrie, double pour ainsi dire ses forces. De jeunes gens, qui n'avaient point encore vû le feu, se comportaient en héros. Quand on conduit à la guerre des stipendiés, tirés du limon de l'esclavage, il faut qu'ils soient maintenus par la discipline & les combinaisons de la tactique; car en leur ôtant cet appui il ne resterait que de l'inertie; mais parmi des républicains armés pour la défense de leur pays, animés par la vengeance & les mouvemens d'une juste indignation, il restera toujours la force, la bravoure personnelles, & ces qualités leur assurent d'autant mieux la victoire, qu'ils attaquent leurs ennemis par le côté qui leur est le plus étranger.

L'armée américaine se mit en marche le 3 Octobre à 7 heures du soir, & le lendemain matin au levé du soleil un parti avancé de la brigade de Conway attaqua le piquet des Anglais campés à Germantown, qui plia sur le champ. Germantown est une

espece

SUR I

espece de
rue, qui s
chemin
lieue. Le
d'environ
était à l'e

Le gén
la colonne
terie léger
près du pi
où elles la
don, & le
Américain
versèrent le
la gauche
ils furent a
tendaient la
de réserve,
colonne de
ue; mais le
ats dans un
osition rend
aient, en t
oder les An
as espérer

Tome II.

espece de bourg où il n'y a qu'une seule rue, qui se prolonge des deux côtés du grand chemin pendant près de trois quarts de lieue. Le corps qui y était campé était d'environ quatre mille hommes, & le camp était à l'extrémité de la ville.

Le général Sullivan, qui commandait la colonne de droite, ayant attaqué l'infanterie légère & les autres troupes campées près du piquet, les chassa de leurs postes, où elles laisserent leurs bagages à l'abandon, & les tentes toutes dressées. Aucun Américain ne s'arrêta pour piller; ils traverserent le camp, laissant les maisons sur la gauche & pénétrèrent dans la ville, où ils furent arrêtés par des troupes qui défendaient la place du marché. Le corps de réserve, qui attendait l'arrivée de la colonne de gauche, marchait par la grande rue; mais les Anglais avaient jetté des soldats dans une maison de pierres, que sa position rendait difficile à forcer. Ils pouvaient, en tirant par les fenêtres, incommoder les Américains; mais ils ne devaient pas espérer d'arrêter leurs progrès. Les

ANNÉE
1777.

Américains auraient pu se dispenser d'attaquer cette maison & poursuivre plus loin, en bravant le feu de mousqueterie qu'on aurait fait sûr eux; ils auraient pu s'emparer d'une maison située de l'autre côté de la rue, à la vérité moins élevée d'un étage, mais d'où ils auraient du moins balancé l'avantage de la position, & détourné le feu qui s'opposait au passage des troupes; ils s'obstinèrent à vouloir forcer les Anglais dans cette maison, & n'y réussirent point. En vain le chevalier du Plessis Mauduit & le jeune colonel Laurens s'emparèrent d'une grange remplie de paille, & allèrent sommer les Anglais de se rendre, en les menaçant de mettre le feu à la maison, déjà environnée par les troupes Américaines. Cet excès de témérité ne produisit aucun effet, on ne leur répondit que par une grêle de coups de fusil, auxquels ils échappèrent par un hasard aussi rare que leur audace. Alors Washington envoya en parlementaire un officier américain avec un tambour, mais les Anglais, sans égard au signal de paix

qu'ils av
l'usage p
reurs de
à bout to
était d'u
brèche à
quatre li
légère d
pieds d'é
de l'incen
point au-
lée: il fal
Pendan
colonne de
néral Gree
Anglais av
pouffés,
quitté le
Germantov
fit tout cha
s'étant elev
l'armée an
l'ignorance
elles ne pur
concert. Le

qu'ils avaient arboré, & dont on a inventé l'usage pour diminuer quelquefois les horreurs de la guerre, les tuèrent tous deux à bout touchant. L'artillerie de campagne était d'un trop faible calibre pour faire brèche à cette maison; des boulets de quatre livres laissaient à peine une trace légère dans des murs de grès de trois pieds d'épaisseur; on essaya inutilement de l'incendier, les flammes ne pénétrèrent point au-delà des portes du rez-de-chaussée: il fallut y renoncer.

Pendant ce temps-là l'attaque de la colonne de la gauche, sous les ordres du général Green, avait été d'abord heureuse; les Anglais avaient été attaqués, rompus & repoussés, mais l'armée anglaise qui avait quitté le camp du Skuykill pour secourir Germantown, ne tarda pas à arriver, & fit tout changer de face. Un brouillard épais s'étant élevé, les différentes colonnes de l'armée américaine étaient restées dans l'ignorance de leurs mouvemens respectifs; elles ne purent ni se déployer, ni agir de concert. Les divisions trop multipliées qui

ANNÉE
1777.

devaient entourer Germantown & l'armée anglaise, se croiserent, & se prirent réciproquement pour des corps d'ennemis. Le Général Cornwallis arriva de Philadelphie avec les grenadiers & les chasseurs, sans rencontrer d'obstacles, & le chevalier Howe, qui s'aperçut promptement de la confusion de l'armée américaine, profita du désordre occasionné, tant par les méprises des troupes, que par le siège infructueux de la maison de pierres, pour rallier son armée & repousser les Américains, qui se retirèrent à quatre milles de Germantown, dans une position avantageuse. C'est ainsi que fut renversé le grand projet de battre en retraite le même jour le corps avancé des Anglais, ensuite leur armée, & de s'emparer de Philadelphie; ainsi doivent échouer presque toujours les entreprises militaires auxquelles on veut donner trop d'étendue. Elles manqueront sur-tout dans un pays coupé de montagnes & de rivières, & lorsqu'on n'a pas des corps nombreux de cavalerie qui puissent se porter rapidement vers les ailes de l'armée, & fondre avec impétuosité sur les flancs de l'ennemi.

SUR I

Cette

d'un cor

ciers gén

Thomas

Louis, é

au grade

aimer dan

rables fur

que ces b

néral Cad

qu'il lui c

Cette men

à l'officier

rer que ce

on lui rep

des nations

la tête ou p

se détermin

général Co

une balle,

droite, fort

mourut pas

l'armée amé

France, où

d'un bon of

Cette affaire générale devint la cause d'un combat particulier entre deux officiers généraux de l'armée de Washington. Thomas Conway, chevalier de Saint-Louis, élevé depuis peu par le Congrès au grade de Général, ne s'était pas fait aimer dans l'armée. Des discours défavorables furent répandus contre lui; il crut que ces bruits étaient fomentés par le général Cadwallader, & dit publiquement qu'il lui donnerait des coups de bâton. Cette menace ne tarda pas à être rapportée à l'officier Américain, qui se borna à affirmer que cela n'arriverait pas. Mais comme on lui représenta qu'en pareil cas l'usage des nations policées exigeait que l'on cassât la tête ou percât les flancs de son ennemi, il se détermina à se rendre sur le pré avec le général Conway, & lui tira dans la tête une balle, qui ayant passé par la mâchoire droite, sortit derrière le col. Celui-ci n'en mourut pas, mais bien-tôt après il quitta l'armée américaine, & rentra au service de France, où il jouissait de la réputation d'un bon officier.

ANNÉE
1777.

Après les combats de Germantown, il ne s'était trouvé du côté des Américains que sept cens hommes tués ou blessés. Le général Nash, de la Caroline septentrionale, avait été blessé mortellement, & expira peu de jours après. La perte des Anglais était plus considérable; un officier général, deux colonels & le jeune fils du général de Heister, furent tués. Le baron de Kniphausen, général des Hessois, fut blessé à la main, & ils eurent plus de mille hommes tués ou blessés.

De semblables victoires annéantissaient l'armée de Howe, qui n'avait aucun moyen de se recruter. Aussi les ministres de Londres employaient-ils d'autres démarches, & faisaient parvenir au général Washington & au Congrès, des lettres qui supposaient des intelligences entre l'armée du Roi & ceux des chefs américains qui avaient les plus grands droits à la confiance de leurs compatriotes. La cour espérait se procurer à l'avenir, par les intrigues & les ruses, plus de ressources qu'elle n'en avait trouvées jusqu'alors dans la violence & la force

Elle cherchait à haïnes par les provinces raux emp à leur le mais le n'était si partie d vait aux LE gé du nord a canons de employés sés des g fort Édou l'arrivée treize mil de chasser avait rapp de comba leurs arme mander : avaient fu son coura beaucoup

Elle cherchait à semer des divisions, des hâines parmi le peuple, dans les assemblées provinciales & dans le Congrès. Les généraux employaient les Torris les plus actifs à leur lever des recrues dans l'Amérique; mais le nombre de ceux qui s'enrôlaient était si petit, qu'il remplaçait une faible partie des soldats que la désertion enlevait aux troupes royales.

LE général Arnold avait joint l'armée du nord avec cinq mille hommes & douze canons de fonte, & les soins que l'on avait employés pour rassembler les corps dispersés des garnisons de Ticonderago & du fort Edouard avaient réussi. L'armée, après l'arrivée d'Arnold, se trouva formée de treize mille hommes, dont six régimens de chasseurs. La réputation de ce guerrier avait rappelé sur ses pas un grand nombre de combattans, qui avaient laissé reposer leurs armes tant qu'il avait cessé de commander : sa cupidité, sa véhémence lui avaient suscité beaucoup d'ennemis, mais son courage intrépide lui avait acquis beaucoup de partisans. Il était l'idole de

ANNÉE
1777.

Arnold
tient la
campagne à
la tête de
cinq mille
hommes.
Une divi-
sion de l'ar-
mée anglai-
se, aux or-
dres du co-
lonel Saint-
Leger, est
forcée de
retourner à
Montréal,
après avoir
été battue.

ANNÉE
1777.

ceux qui l'avaient accompagné dans sa marche du Kennebeck, & dans ces jours de travail où périt Mongommery. Tous les corps étaient déterminés à s'opposer de tout leur pouvoir aux progrès de Burgoyne, & étaient en état de lui couper le passage. Ce général, enflé de ses premiers succès, ne s'arrêta point à s'assurer des postes circonvoisins, ni à combattre les détachemens de milice qui se rassemblaient aux environs. Pressé d'arriver à Albany, il pénétra dans l'intérieur du pays, malgré les obstacles naturels qui le retarderent & qui l'obligerent d'employer seize jours à faire six lieues.

Il avait fait prendre une route plus facile à l'aile droite de son armée, commandée par le colonel Saint-Leger, qui, sous la conduite des sauvages, devait traverser le lac Ontario & le pays de Mowack, pour le venir joindre à Albany. Le fort Stanwix sur la rivière Mokawk, était le seul obstacle qui pût arrêter ce détachement, & Burgoyne était persuadé qu'il était facile de s'en emparer. Il ne calculait point les dangers qui pouvaient l'assaillir si quelques événemens empêchaient la jonction de ce

SUR

détache
mais il

compter

Saint-L

vages qu

avec lui ;

de Stan

colonel

retourner

JOHN

s'était im

ennemi.

survenus

s'empara

Ils détrui

prisonnier

cation ave

qu'il avait

sur ses pas

rudes trav

il entrepri

passant sur

de risquer

Le 19

mille hon

Dans cette

détachement, ou le forçaient à la retraite ; mais il apprit bien-tôt qu'il ne fallait plus compter sur cette partie de son armée. Saint-Leger avait été abandonné des sauvages qui avaient commencé la campagne avec lui ; il avait été forcé de lever le siege de Stanwix, après avoir été battu par le colonel Alkerman, & s'était vu réduit à retourner sur ses pas jusqu'à Montréal.

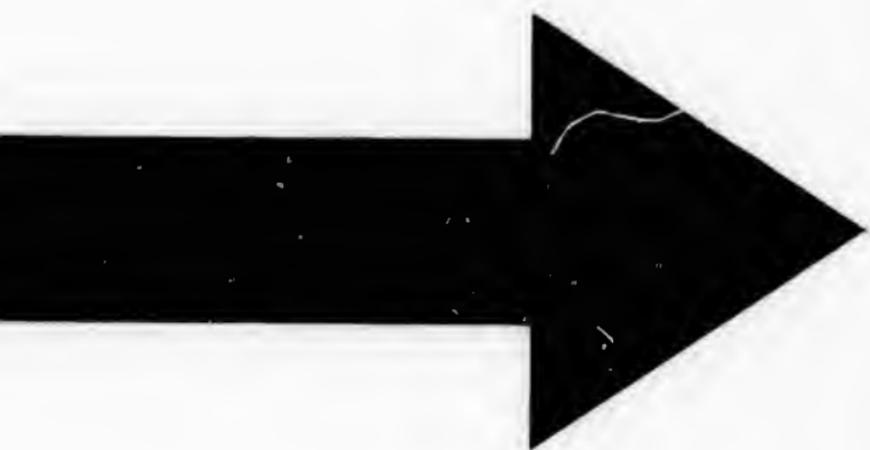
JOHN Burgoyne reconnut trop tard qu'il s'était imprudemment avancé dans le pays ennemi. Des corps de milice qui étaient survenus entre Ticonderago & son armée, s'emparaient de plusieurs postes voisins. Ils détruisaient les bateaux, enlevaient les prisonniers, & coupaient toute communication avec les magasins & les subsistances qu'il avait laissé derrière lui. En retournant sur ses pas, il perdait tout le fruit de ses rudes travaux & des dépenses de la cour ; il entreprit de forcer ses ennemis, en leur passant sur le ventre en rase campagne, & de risquer une action d'éclat.

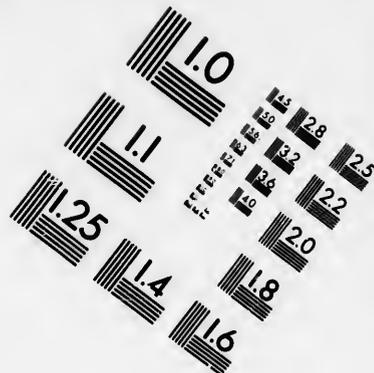
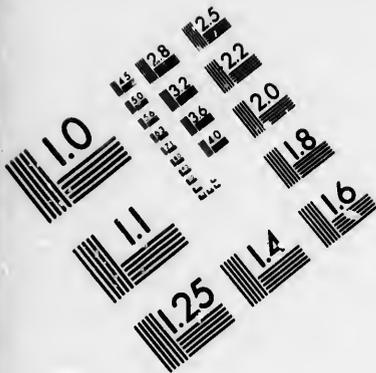
Le 19 Septembre il attaqua les cinq mille hommes commandés par Arnold. Dans cette attaque dont il ne pouvait se

ANNÉE
1777.

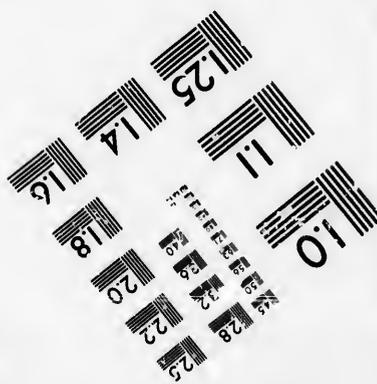
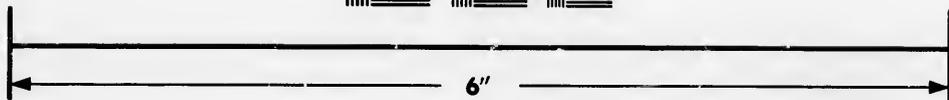
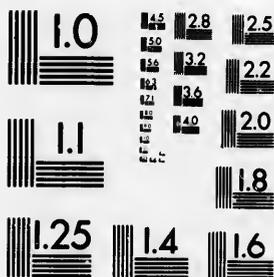
Burgoyne
attaque, le
19 Sep-
tembre, le
général Ar-
nold ; il est
repoussé &
battu.







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
1.5 2.8
2.0 3.2 3.6 4.0
5.0 5.6 6.3 7.1
8.0 9.0 10.0
11.8

11.8
13.5
15.5
18.0
20.0
22.5
25.0
28.0
31.5
36.0
40.0
45.0
50.0
56.0
63.0
71.0
80.0
90.0
100.0
110.0
125.0
140.0
160.0
180.0
200.0
225.0
250.0
280.0
315.0
360.0
400.0
450.0
500.0
560.0
630.0
710.0
800.0
900.0
1000.0

ANNÉE
1777.

promettre aucun avantage décisif, puisque l'armée de Gates était encore au-delà, il perdit trois cens hommes, & une grande partie de son artillerie. Il ne voulut point cependant retourner à Ticondérago, il ne fit même aucun effort pour rétablir la communication avec cette place, il aima mieux se porter en avant, & faire une tentative sur Benington, où il savoit que les Américains avaient rassemblé beaucoup d'approvisionnement. En pénétrant vers Albany, il se rapprochait du général Clinton, qui, de son côté, remontait la rivière d'Hudson, & s'apprêtait à attaquer le fort Mongomery, dont la prise lui ouvrant tout le pays, pouvait réduire le général Gates à diviser ses forces, & assurer aux Anglais la supériorité & le succès d'une campagne qui leur avait coûté tant d'argent, de fatigue & de sang.

Il est abandonné des Sauvages.

SON nom était abhorré dans ce canton. Des Sauvages de son armée étaient venus, lors de la prise de Ticondérago, y faire des incursions, & avaient massacré, avant que les milices fussent rassemblées, tout ce qui s'était trouvé sur leur passage. Faut

SUR

il rappelle
M.^c Re
n'avait
que d'u
qui, apr
retiré su
Manor,
cette je
sance à M
à qui ell
cier éta
Burgoyne
son pere
pour all
prochait
croyait h
par des S
rerent de
dans les b
Après av
la fureur
ils lui en
montrer
l'armée a
amant, q
Glorieu

il rappeler ici la fin déplorable de miss M.^c Rea, la fleur de cette contrée; elle n'avait que seize ans, elle était fille unique d'un riche négociant de New-York, qui, après la prise de cette ville, s'était retiré sur ses habitations dans le comté de *Manor*, à environ dix lieues d'Albany; cette jeune demoiselle avait fait connaissance à New-York avec un officier Anglais, à qui elle avait donné son cœur. Cet officier était passé depuis dans l'armée de Burgoyne. Elle partit de l'habitation de son pere, accompagnée de ses domestiques, pour aller épouser son amant: elle approchait du camp de Burgoyne, elle se croyait heureuse; mais ce camp était gardé par des Sauvages impitoyables. Ils s'emparèrent de la jeune victime, l'entraînent dans les bois, la dépouillerent de ses habits. Après avoir exercé sur elle tout ce que la fureur & la brutalité peuvent suggérer, ils lui enleverent le peri-crâne, & furent montrer sa longue chevelure au milieu de l'armée anglaise, aux yeux même de son amant, qui ne se tua pas.

Glorieux de leurs exploits, ces barbares

ANNÉE
1777.

allaient à Montréal recevoir la récompense promise pour chaque tête d'Américain, & se promenaient par les rues, portant en trophée de longues perches, où pendaient enfilés jusqu'à soixante crânes d'Américains. Ils s'arrêtaient devant les maisons; & demandaient que l'on payât de quelques vieux habits les preuves de leurs affreuses victoires. Le desir d'éloigner un spectacle si révoltant, & la crainte qu'inspirait le pouvoir qui armait les mains de ces hommes innocens & cruels, leur faisaient obtenir des habitans effrayés, tout ce qu'ils demandaient, & doubler la gratification que le gouvernement leur donnait. Ils retournaient joyeux dans leurs nations; & comme ils n'aimaient point la cruauté pour elle-même, mais seulement à cause des récompenses qu'on y attachait, Burgoyne en fut abandonné aussi-tôt qu'il voulut les assujettir à sa discipline. Non - seulement tous ceux qui étaient dans la division du colonel Saint - Leger, s'étaient enfuis devant le fort Stanwick, il n'en restait presque plus dans le gros de l'armée. Burgoyne fut tout-à-coup privé du se-

SUR

cours de
Sauvages
çante, l
de gravi
ainsi dire
brouiller
Saint-Lu
France,
employé
jeunesse
se piquai
barie en
voyant q
de sa perte
Gates, q
BURGO
détachem
furent at
colonel S
de New-
brigade d
Trenton
blié par
distributio
ordonné
refusé de

cours de ceux du lac Ontario ; de ces Sauvages dont la vélocité , la vue perçante , l'habitude de parcourir les bois , de gravir les rochers , avaient fait pour ainsi dire les flambeaux de son armée. Ils se brouillèrent même avec leur chef nommé Saint-Luc. Cet homme féroce était né en France , & avait servi dans les troupes employées au Canada. Après avoir passé sa jeunesse à faire massacrer les Anglais , il se piquait , disait-il , de réparer cette barbarie en exterminant les Américains. Mais , voyant que Burgoyne touchait au moment de sa perte , il fit offrir ses services au général Gates , qui les refusa avec indignation.

BURGOYNE envoya contre Benington un détachement de quinze cens hommes ; ils furent attaqués & battus deux fois par le colonel Stark , vieux militaire du comté de New-Hampshire qui commandait une brigade de milice. Stark s'était distingué à Trenton & à Princetown. Il avait été oublié par une fatalité singulière dans la distribution des grades. Schuyler lui avait ordonné d'évacuer Benington , mais il avait refusé de se conformer à ses ordres , &

Victoire remportée sur les Anglais à Benington par le vieux colonel Stark.

ANNÉE
1777.

s'était obstiné à vouloir défendre ce poste. Il avait même obtenu du Congrès une permission d'agir seul, & en chef avec sa brigade. Les troupes anglaises s'étaient retranchées, & crurent devoir ouvrir un siège régulier, mais Stark les attaqua dans leurs retranchemens & les en chassa. Les suites de la victoire qu'il remporta sur ce détachement devinrent funestes pour l'armée anglaise; il tua ou prit environ neuf cents hommes.

Burgoyne
livre une
bataille le
7 Octobre.
Il réunit ses
efforts contre
l'aile gauche de
l'armée américaine,
& est repoussé &
vaincu
par Arnold
& Lincoln.

CETTE armée était diminuée de plus d'un tiers depuis son départ du Canada; mais sir Henry Clinton agissait de son côté, & remontait la rivière d'Hudson. Il s'empara le 6 Octobre du fort Mongomery. Le terrible Waughan marchait en avant à la tête de quatre mille hommes, & menaçait la ville d'Esopus. Il ne fallait plus qu'un effort pour achever la jonction si désirée entre l'armée septentrionale & celle de la Nouvelle-York. Burgoyne se résolut à une action décisive, & attaqua le 7 Octobre le camp du général Gates; il réunit tous ses efforts contre l'aile gauche de cette armée. C'était là qu'Arnold

SUR

combatt
de la p
voyant
coup du
Burgoyne
se mit à
bonne v
batterie
Le sixie
qui défe
pièces. L
cains fur
la blessu
table en
le comba
part & d
la campa
anglaise
gnes, &
vainqueu
bagage d
général I
goyne fut
& des bl
cus à se
fortifié a

combattait, soutenu par le brave Lincoln, de la province de Massachusett. Arnold voyant que ses troupes souffraient beaucoup du feu de cinq pieces de canon, que Burgoyne avait avantageusement placées, se mit à la tête de deux cens hommes de bonne volonté, qui, marchant droit à la batterie, l'emportèrent l'épée à la main. Le sixieme régiment d'infanterie anglaise qui défendait cette batterie fut taillé en pieces. Les deux officiers généraux américains furent blessés dans cette action, mais la blessure d'Arnold le rendait plus redoutable encore, il ne voulut point quitter le combat. Le fer & le plomb volaient de part & d'autre comme la grêle tombe dans la campagne pendant un orage. L'armée anglaise fut repoussée jusques dans ses lignes, & les Américains y entrèrent en vainqueurs; ils enleverent en entier le bagage d'un des régimens allemands: le général Frazer qui commandait sous Burgoyne fut tué; ils s'emparerent des malades & des blessés, & forcerent enfin les vaincus à se retirer dans une espece de camp fortifié auprès de Saratoga. Le colonel

ANNÉE

1777.

Morgan, secondé par le chevalier de Ker-morvau, l'un des officiers français passés des premiers en Amérique, se distinguèrent dans cette journée à la tête des Riflemen, en tournant la droite de l'ennemi par une marche prompte, & hâtant la victoire par un feu soutenu, qui tua beaucoup de soldats, & ne permit pas au général anglais d'exécuter une manœuvre habile qu'il avait préméditée pour rentrer dans les lignes & garder le terrain.

Il est pour-
suivi à Sa-
ratoga par
l'armée vic-
torieuse.

BURGOYNE arriva le 10 au camp de Saratoga. Gates le poursuivait en bon ordre; alors voyant que les chasseurs harcelaient continuellement l'arrière-garde & les flancs de son armée, & interceptaient ses provisions; que ses troupes harassées, & épuisées par le service le plus rude, étaient prêtes à succomber sous le fer de l'ennemi, & qu'il ne leur restait de vivres que pour environ douze jours, il assembla un conseil de guerre. Ses officiers, dont plusieurs lui avaient représenté depuis long-temps la témérité de ses projets, le décidèrent à un mouvement *rétrograde*, devenu d'autant plus

SUR

plus né-
cessaire
avancée.

Il avait fait

avec d'autres gé-

néral les march

de pouvoir

étaient, d

se ferait t

de pouvo

connoissance

de reprendre

IL avait

avait dem

point de

de mains des

porteur ay

lui trouva

qui pût do

comme on

lui, on p

l'eau chaudi

dans laqu

général CL

ce généra

aucun av

Tome II

plus nécessaire que la saison était fort avancée. Burgoyne dans les censures qu'il avait faites à la cour de la conduite des autres généraux, avait fait sentir combien les marches *rétrogrades* étaient fatales au pouvoir du Roi, parce qu'elles augmentaient, disait-il, l'audace des rebelles. Il se serait trouvé heureux dans ce moment de pouvoir dérober à son ennemi la connoissance de celle qu'il était pressé d'entreprendre pour regagner le lac George.

Il avait écrit au général Clinton, & lui avait demandé des conseils; il n'en reçut point de réponse; elle tomba entre les mains des Américains. L'espion qui en était porteur ayant été arrêté & fouillé, on ne lui trouva d'abord aucune lettre, ni rien qui pût donner des éclaircissimens; mais comme on avait de fortes indices contre lui, on prit le parti de lui faire avaler de l'eau chaude, & il rendit une olive d'argent, dans laquelle était renfermé un billet du général Clinton. « Je ne puis, lui disait ce général, prendre sur moi de donner aucun avis, ni de rien ordonner: je

Le général Clinton ne peut lui donner de secours ni de conseils.

ANNÉE
1777.

« souhaite que vous puissiez vous en tirer » ; Mais déjà l'armée anglaise était environnée : un corps d'Américains commandé par le colonel Brown , parut à la tête d'un défilé qu'il fallait passer pour sortir du camp de Saratoga. Ignorant la force de ce détachement , qui était de six mille hommes de milices, le général anglais n'osa faire aucun mouvement , & passa toute la journée du 13 dans l'incertitude & les délibérations. Le lendemain l'armée principale du général Gates parut de l'autre côté du camp ; alors il ne lui resta plus d'autre parti à prendre que de se rendre prisonnier de guerre avec toutes ses troupes. Il employa deux jours à dresser les articles de la capitulation. Elle fut intitulée , convention entre le général Burgoyne & le major-général Gates : elle fut signée le 16. Les troupes anglaises , au nombre de six mille quarante hommes, sortirent du camp le 17, à trois heures après-midi , avec les honneurs de la guerre & leur artillerie , & marchèrent jusqu'à l'endroit où était l'ancien fort de Saratoga , sur les bords de la rivière. Elles laissèrent trente-sept canons de cam

SUR

pagne ,
les solda
Les offi
ne visita
même le
de leurs
Canadien
eurent la
da. On
ciers pou
Burgoyne
verneur d
dres. To
escorte no
d'où les
être renv
ne plus p
nies conf
hostilités.
Le gén
nom ne fu
lation. Les
particulari
l'humilité
qui demar

pagne, qui composaient leur artillerie, & les soldats mirent leurs armes en faisceaux. Les officiers gardèrent leurs chevaux; on ne visita point leurs bagages, on leur laissa même leurs épées. Ils ne se séparèrent point de leurs soldats pendant la marche: les Canadiens, matelots, ouvriers & autres, eurent la permission de retourner au Canada. On donna des passe-ports à trois officiers pour porter les dépêches du général Burgoyne au chevalier Howe, au gouverneur du Canada, & à la cour de Londres. Tout le reste de l'armée, sous une escorte nombreuse, prit la route de Boston; d'où les officiers & les soldats devaient être renvoyés à Londres, à condition de ne plus porter les armes contre les Colonies confédérées, tant que dureraient les hostilités.

Le général Burgoyne demanda que son nom ne fût point compris dans la capitulation. Les papiers publics ont attribué cette particularité à un excès d'orgueil, mais l'humilité de la prière d'un général vaincu, qui demande à son ennemi qu'on ne le

ANNÉE

nomme point , doit lui faire pardonner le motif mal entendu d'une telle demande. Que John Burgoyne ait été nommé ou non dans la capitulation de Saratoga , l'avenir fera qu'il a mis bas les armes avec toute son armée , devant les troupes des Provinces confédérées de l'Amérique septentrionale , commandées par Horatio Gates. Ce général ne contesta point à son ennemi désarmé une satisfaction si frivole. Il écrivit seulement en apostille , que le général Burgoyne , quoiqu'il ne fût pas nommé dans la capitulation , n'en était pas moins tenu à l'exécution de tous les articles.

Gates envoie le vieux colonel Starck reprendre Ticonderago, & valui-même dériver les environs del'Albany & de la Nouvelle-York des ravages du féroce Waughan.

HORATIO Gates était né en Angleterre , dans le comté de Derby ; il avait servi en Amérique dans la guerre contre la France , en qualité d'aide - de - camp du général Monkton ; & à la paix il s'était marié & fixé à New-York. Profitant de la victoire , il envoya le brave Starck avec un détachement de quatre mille hommes , reprendre Ticonderago , & lui-même , avec le reste de son armée , se porta vers les bords de la rivière d'Hudson , qui étaient désolés

SUR

par un
Waughan
mercime
moire d
d'or , qu
Etats-Un
ferait fait
& à Lin
efforts po
Etats.

Ce fut
cock , ap
pour assu
pouvoir p
rité ; il qu
du Congrè
à Peyton
Henri Lau
line mérid
adressa au
remettant
« Il y a e
deux ans
fait l'hon
cette cha

par un brigand anglais, appelé Robert Waughan. Le Congrès lui fit faire des remerciemens publics, & fit frapper, en mémoire de cet évènement, une médaille d'or, qu'il lui fit présenter au nom des Etats-Unis; il arrêta pareillement qu'il serait fait des remerciemens publics à Arnold & à Lincoln de leurs braves & heureux efforts pour soutenir l'indépendance de ces Etats.

Ce fut à cette époque que John Hancock, après avoir travaillé sans relâche pour assurer la liberté de son pays, crut pouvoir prendre quelque repos avec sécurité; il quitta alors la place de président du Congrès, dans laquelle il avait succédé à Peyton Randolph, & fut remplacé par Henri Laurens, vice-président de la Caroline méridionale. Voici le discours qu'il adressa au Congrès, le 31 Octobre, en remettant le fauteuil à son successeur.

« Il y a eu, Messieurs, vendredi dernier deux ans & cinq mois que vous m'avez fait l'honneur de m'élire pour occuper cette chaire. Comme je n'ai jamais pen-

ANNÉE
1777.

» sé que votre choix procédât de l'idée que
 » vous aviez conçue de mon habileté ,
 » mais seulement de la connoissance que
 » vous aviez de mon attachement aux liber-
 » tés de l'Amérique, je me suis trouvé
 » dans la plus forte obligation de remplir
 » les devoirs de cet office , & je l'ai
 » accepté avec la plus ferme résolution d'en
 » remplir toutes les fonctions, le mieux
 » qu'il me serait possible. Tout a conspiré à
 » me mettre dans un jour éclatant , & j'ai
 » tâché , du moins par mon travail & mon
 » attention , de remplacer ce qui me man-
 » quait d'ailleurs. »

« Ce n'est pas à moi de parler de ma
 » conduite dans l'exécution des affaires
 » publiques , au Congrès & hors de cette
 » assemblée ; vous en êtes les meilleurs
 » juges : mais je crois que vous me pardon-
 » nerez de dire que je n'ai épargné ni des
 » peines , ni veilles , pour faciliter
 » faire vos desirs & remplir les vues de
 » mes concitoyens. »

« Ma santé étant très - dérangée , il est
 » nécessaire que je prenne quelque relâche

SUR

» après
 » j'impl
 » mettr
 » mois.
 » Je
 » vous
 » mens
 » éprou
 » ble d'e
 » tressai
 » long p
 » j'ai eu
 » m'est
 » pu off
 » cette a
 » veuille
 » que ç
 » intenti
 » Puis
 » compe
 » de ce
 » Je pri
 » sévèran
 » en ma
 » tout ce

» après une application aussi constante, &
 » j'implore votre indulgence pour me per-
 » mettre de m'absenter pendant deux
 » mois. »

ANNÉE
1777.

» Je ne puis, Messieurs, m'éloigner de
 » vous sans vous exprimer mes merci-
 » mens de tout ce que vous m'avez fait
 » éprouver d'agrémens, & il m'est impossi-
 » ble d'en faire mention sans que mon cœur
 » tressaille de plaisir. Mais si dans un aussi
 » long période que celui pendant lequel
 » j'ai eu l'honneur de vous présider, il
 » m'est échappé quelque expression qui ait
 » pu offenser quelqu'un des membres de
 » cette assemblée, je désire que sa candeur
 » veuille bien me la pardonner, parce
 » que ç'a été certainement contre mon
 » intention. »

« Puisse toute sorte de félicité vous ré-
 » compenser sans cesse, & comme membres
 » de ce Congrès & comme particuliers !
 » Je prie le ciel que l'unanimité & la per-
 » sévérançe puisse toujours aller de main
 » en main dans cette assemblée, & que
 » tout ce qui pourrait tendre à distraire ou

» diviser vos conseils, soit banni pour ja-
 ANNÉE 1777. » mais. »

Je me plais à rapporter ce discours, parce qu'il porte l'empreinte du caractère de John Hancock ; de ce caractère simple & bon , qui dit naïvement du bien de soi-même , devant les témoins de sa conduite, & qui , sans employer la politesse européenne , fait bien sentir la droiture & l'urbanité du cœur. Le Congrès voulut d'abord adresser des remerciemens à John Hancock , pour son attention continuelle & l'impartialité constante dont il avait donné les preuves en remplissant les fonctions variées & difficiles de la place de président du Congrès ; ce fut Samuel Adams , son ami , qui s'y opposa. Républicain toujours inflexible , toujours réglant sa conduite sur les modes éternels des grands personnages de la Grece & de Rome * , il repré-

* Le chevalier de Charelux a peint dans son Journal le caractère de Samuel Adams , avec cette légereté & ces graces de l'esprit qui sont particulieres aux Français. « On » lui reproche , dit-il , de passer toujours par les Grecs & les » Romains , avant d'en venir aux Wighs & aux Torys. »

senta qu'
 président
 office ;
 qui dége
 que si l'
 qui aurai
 qui serai
 dignes ,
 empressé
 aux voix
 décidée

Le cru
 tre mille
 emporté
 remonté
 Wallace,
 avait inut
 de Cona
 galeres à
 qui portai
 la soirée
 d'Esopus
 le feu aux
 à l'ancre
 qui n'éta

se senta qu'il était déplacé de remercier aucun président d'avoir rempli les devoirs de son office ; que ce serait un usage dangereux qui dégénérerait un jour en flatterie , & que si l'on accordait cet hommage à ceux qui auraient bien mérité de la patrie , ceux qui seraient disposés à s'en rendre moins dignes , seraient en même temps les plus empressés à vouloir l'usurper. Alors on fut aux voix , & la proposition d'Adams fut décidée à l'affirmative.

Le cruel Waughan , qui conduisait quatre mille Irlandais & Allemands , avait emporté plusieurs passages fortifiés , & remonté la rivière d'Hudson. Sir James Wallace, le même qui l'année précédente avait inutilement tenté d'incendier le bourg de Conanicut , l'accompagnait sur des galères à rames armées de canons , & qui portaient les bagages. Ils parvinrent, dans la soirée du 15 Octobre , devant la ville d'Esopus , & tandis que Wallace mettait le feu aux navires & aux bateaux qui étaient à l'ancre , Waughan entra dans la ville qui n'était pas fortifiée , & livrait tout au

ANNÉE
1777.

pillage. Les habitans surpris, coururent aux armes, & voulurent quelques momens défendre leurs foyers ; mais après s'être convaincus de leur impuissance, ils jetterent leurs armes & demanderent quartier ; ne pouvant l'obtenir, ils se réfugierent tumultueusement dans leurs maisons, qu'ils regardaient encore comme un asyle contre la férocité de leurs ennemis. Alors Waughan fit mettre le feu aux maisons, rien ne fut épargné, & lorsqu'il ne resta plus d'autres vestiges de la ville d'Esopus que ceux que le pillage avait mis entre les mains de ses soldats, il continua sa marche, enlevant les bestiaux, pillant les villages, égorgeant les habitans désarmés & dispersés dans la campagne, mettant le feu aux chaumieres & faisant la guerre aux fermiers, aux femmes, aux troupeaux. Il surpassait les sauvages eux-mêmes, par sa manière féroce de traiter les prisonniers, les estropiant à coups de sabre après qu'ils s'étaient rendus à discrétion. Ses soldats s'abandonnaient à l'envi à tous les excès & à toutes les abominations dont l'histoire craint de

SUR

se souill
fabuleux
pas une
A leur
forêts
timide,
moins q
de Wau
l'indigna
tiere ; m
tôt qu'e
mis bas
chait.

LA jo
mérique
ment qu
campag
Boston,
villes. C
ration,

* On dit
tombe le
inhumée,
appas flétri

se fouiller , & qu'elle rejette sur les temps fabuleux , pour que l'humanité ne conçoive pas une trop juste horreur d'elle-même *. A leur approche , les sombres asyles des forêts devenaient la retraite d'un sexe timide , que les bêtes farouches effrayaient moins que l'iniquité des hommes. Le nom de Waughan était devenu en peu de temps l'indignation & l'effroi de l'Amérique entière ; mais ses troupes se disperferent aussitôt qu'elles apprirent que Burgoyne avait mis bas les armes , & que Gates s'approchait.

La joie fut universelle dans toute l'Amérique à la nouvelle de l'heureux événement qui venait de précéder la fin de la campagne. Il y eut des illuminations à Boston , à Charles-Town , & dans plusieurs villes. On applaudissait sur-tout à la modération , avec laquelle le général Gates avait

Réjouissances des Américains ; attaque du fort de Red-banck.

* On dit qu'à la ferme de Lancev ils retirèrent de la tombe le corps d'une jeune & belle personne nouvellement inhumée , & que pendant plusieurs jours le spectacle de ses appas flétris , amusa leur curiosité barbare.

ANNÉE
1777.

usé des droits de la victoire , en faisant des conditions honorables à son ennemi. C'était la première fois qu'on voyait une armée entière forcée de mettre bas les armes , & de se rendre à la merci des vainqueurs , sans pouvoir se délivrer , ou sauver du moins son honneur dans les hasards d'une bataille.

Le général Howe projetait depuis un mois l'attaque du fort de Redbanck , l'un des forts du Delawarre destiné à appuyer la gauche des chevaux de frise , & qui couvrait Fort-Island ; le 22 Octobre fut le jour qu'il choisit pour mettre ce projet à exécution ; l'armée américaine avait appris la veille l'événement de Saratoga , & célébrait les victoires de Gates & d'Arnold par des réjouissances. Howe s'était persuadé que dans ce moment il surprendrait la garnison de Redbanck au milieu de l'ivresse & hors d'état de se défendre. Il envoya un détachement considérable de troupes Hessoises ; mais le vin de la joie & de la liberté n'avait fait qu'ajouter au courage des Américains. Le colonel Gren

SUR

comman
du chev
fois ingé
jeune fra
ouvrages
n'aurait p
un bon r
du cordo
du fossé.
à la porté
ils établi
firent un
du fort
heures ap
retranche
que le ch
ouvrages
abandonn
s'avancere
l'ancien
warre sur
à l'abatis
courtine
tait encon
le chevali

commandait le fort, & il était accompagné
du chevalier Duplessis Mauduit. Tout à la
fois ingénieur & officier d'artillerie, ce
jeune français s'était hâté de réduire les
ouvrages trop étendus que la garnison
n'aurait pu défendre, & y avait substitué
un bon rempart en terre fraisé à la hauteur
du cordon, un fossé, & un abatis en avant
du fossé. Les Hessois parurent dès le matin
à la portée du canon au nord de Redbanck;
ils établirent de ce côté une batterie, &
firent un feu très-vif, auquel l'artillerie
du fort répondit constamment. A quatre
heures après-midi ils marcherent au premier
retranchement. Ignorant les changemens
que le chevalier de Mauduit avait faits aux
ouvrages, & trouvant ce retranchement
abandonné, ils se crurent vainqueurs, &
s'avancèrent vers la redoute, en dedans de
l'ancien retranchement, laissant la Dela-
warre sur la droite. Ils étaient déjà parvenus
à l'abatis, mais comme une partie de la
courtine de l'ancien retranchement subsis-
tait encore, & formait un angle saillant,
le chevalier de Mauduit imagina d'y jeter

ANNÉE
1777.

ANNÉE
1777.

quelques fuïlliers qui , prenant en flanc la gauche des ennemis , les tiraient pour ainſi dire à coup-ſûr. Les officiers Heſſois voulant rallier leurs ſoldats , & remarchant enſuite à l'abatis , tombaient morts avec eux au milieu des branches qu'ils s'efforçaient de couper. On vit bientôt le colonel Donop , remarquable par l'ordre dont il était revêtu , par la nobleſſe & la beauté de ſa figure , & ſur-tout par ſon courage , tomber comme les autres. Alors les Heſſois conſternés & repouſſés eſſayerent de changer l'attaque , & ſe porterent ſur la rivière du côté de l'eſcarpement ; mais le feu des galeres qui en défendaient l'approche leur tua beaucoup de monde , & à la fin du jour ils ſe retirèrent en déſordre. Le colonel Gren défendait le côté du ſud qu'une autre colonne attaquait en même-temps. D'abord plus heureuſe que la première elle paſſa l'abatis , & ne fut arrêtée que par la fraiſe , mais elle n'en fut pas moins repouſſée & obligée de ſe retirer. Le chevalier de Mauduit ſortant du fort après la retraite de l'ennemi pour viſiter les endroits

SUR

de l'abat
découvr
qui , ay
juſqu'au
ner , &
niers. Bi
permetta
ſpectacle
les uns ſ
des gémi
qui que v
voix du
ter , & l
Quaker ,
fort. Ce c
de deux
écrire un
Saint-Ge
en France
queur. «
j'ai la co
de l'honn
Le for
Redbanck
Le lieute

de l'abatis qui avaient besoin d'être réparés, découvrit une vingtaine de soldats Hessois qui, ayant eu le courage de parvenir jusqu'au parapet, n'avaient pu s'en retourner, & se tenaient cachés. Il les fit prisonniers. Bientôt contemplant, autant que le permettait l'obscurité de la nuit, l'horrible spectacle des morts & des mourans entassés les uns sur les autres, il entendit, au milieu des gémissemens, une voix s'écrier en anglais: *qui que vous soyez, tirez-moi d'ici!* c'était la voix du colonel Donop; il le fit transporter, & l'accompagna dans la maison d'un Quaker, qui demeurait à peu de distance du fort. Ce colonel allemand y mourut au bout de deux jours. Avant de mourir il voulut écrire une lettre à son ami le comte de Saint-Germain, alors ministre de la guerre en France, pour lui recommander son vainqueur. « Je suis content, lui écrivait-il, j'ai la consolation d'expirer entre les bras de l'honneur même. »

Le fort Missin, voisin de celui de Redbanck, fut attaqué peu de jours après. Le lieutenant-colonel Smith y comman-

ANNÉE
1777.

dait ; les affaillans furent repouffés comme à Redbanck , mais l'attaque & la défense furent moins opiniâtres , il y eut moins de sang répandu.

Tandis que les forts étaient attaqués du côté de la terre , la flotte s'efforçait de remonter la rivière pour pénétrer jusqu'à la ville. Mais les passages furent si bien défendus par les galeres , les batteries , & par les chevaux de frise , que pour y parvenir il en coûta à l'Angleterre deux vaisseaux de guerre qui furent entierement détruits. Quatre autres furent contraints de se retirer , & toute la flotte fut désarmée.

Le Congrès arrêta qu'il serait présenté une épée au colonel Gren , une autre au lieutenant-colonel Smith , & une au commodore Hazlewood en récompense de leur bravoure. Le chevalier de Maudit fut oublié , mais Washington , toujours juste , écrivit au Congrès. « La conduite brave de » ce jeune gentilhomme à Brandiwine , à Ger- » mantown , & ses services distingués au » fort Mercer , où il réunissait les fonc- » tions d'ingénieur à celles de commandant

» de

SUR

» de l'art

» culiers

» change

» fort de

» grande

» fort ; &

» obligé c

» de sauv

» provisio

» taire l'op

» les mag

» l'on emp

» occasion

» c'est qu'

» qui se

» hommes

» brillante

Congrès, a

Les pro

ciers fran

premiers

peu satisf

répondu à

excité , par

murmures

Tome I

de l'artillerie, lui donnent des titres particuliers au souvenir du Congrès: il a fait des changemens utiles dans les travaux du fort de Redbanck, & a montré une grande habileté dans la défense de ce fort; & lorsque dans la suite on a été obligé de l'évacuer, il a trouvé les moyens de sauver la meilleure artillerie & les provisions, & a entrepris comme volontaire l'opération périlleuse, de faire sauter les magasins sans aucun des appareils que l'on employe ordinairement dans de telles occasions. Mais ce qui ajoute à son éloge, c'est qu'il possède un degré de modestie qui se rencontre rarement parmi les hommes qui ont fait des actions aussi brillantes. » *Lettre de Washington au Congrès, datée du 13 Janvier 1778.*

Les promotions nombreuses des officiers français, qui avaient passé les premiers en Amérique, & la manière peu satisfaisante dont la plupart avait répondu à cet encouragement, avaient excité, parmi les officiers américains, des murmures qui empêchaient l'avancement

ANNÉE
1777.

Le général
Burgoyne passe
plusieurs
jours chez
le général
Schuyler,
dont il avait,
peu de temps
auparavant,
incendié
l'habitation
principale.

de leurs compatriotes, & le chevalier de Maudit n'obtint pour récompense que le rang de lieutenant-colonel.

APRÈS la capitulation de Saratoga Schuyler se chargea de conduire lui-même John Burgoyne dans l'intérieur du pays pour lui procurer des logemens, & voulut que les aides-de-camp de ce général le suivissent. Il avait fait bâtir, à peu de distance de Saratoga, une maison qui lui avait coûté dix mille livres sterlings. Burgoyne, alors dans sa prospérité, la détruisit sous le prétexte que ne pouvant la faire occuper par ses troupes, elle aurait pu servir de retraite aux rebelles. Devenu prisonnier, il lui fit des excuses de la nécessité où il avait été de brûler sa maison. « Vous n'avez rien fait de blâmable, lui dit Schuyler; en pareille circonstance j'en aurais fait autant, & pour ce qui me regarde, c'est un léger sacrifice en comparaison de ceux que je serai toujours prêt de faire à la liberté de mon pays. » Ils partirent, & Burgoyne, suivi du général Philips, de ses aides-de-camp & de

SUR L

quelques
longueur
sur la di
reculé,
marche a
trouva,
Schuyler
filles de
tous les
dans sa pl
Comm
de l'Euro
guerre :
les malhe
gues de l
labourage
nous igno
se passe d
régnaît su
est devenu
ignorons
armer con
patriotes,
braves gen
publiés da

quelques autres officiers , s'étonnait de la longueur de la route. Schuyler s'excusait sur la difficulté de trouver dans ce canton reculé , des asyles convenables. Après une marche assez longue , le général anglais se trouva , à son grand étonnement , chez Schuyler lui-même , où la femme & les filles de cet Américain le reçurent avec tous les égards qu'il aurait pu prétendre dans sa plus haute fortune.

Comme ils s'entretenaient des affaires de l'Europe & des circonstances de la guerre : racontez-nous , lui dit Schuyler , les malheurs de l'Angleterre & les intrigues de la cour de Londres. Occupés du labourage & du soin de nos troupeaux , nous ignorons en ces lieux écartés ce qui se passe dans cette capitale , qui naguère régnaît sur toutes les parties du monde & est devenue pour lui un sujet de pitié. Nous ignorons même les desseins qui ont fait armer contre nous la moitié de nos compatriotes , & ont causé la mort de tant de braves gens. Nous ne savons que les faits publiés dans les gazettes qui peuvent

ANNÉE
1777.

parvenir jusqu'à nous. Je n'ai à Londres depuis la fin de la guerre contre la France. Pitt était alors à la tête des affaires; je l'ai vu, ce grand ministre, j'ai été admis à ses audiences particulières; il s'informait de la richesse & de la force de nos provinces, du nombre des hommes, de la fécondité des mariages & des différentes branches de commerce & d'industrie que l'on pouvait établir. Alors l'Angleterre faisait l'étonnement & l'admiration de tous les peuples: il suffisait d'être Anglais pour sentir la dignité des prérogatives de l'homme, & inspirer du respect aux nations.

Récit de
Burgoyne
chez le gé-
néral
Schuyler.

QUEL temps me rappelez-vous, lui répondit Burgoyne, je ne puis, sans qu'il m'échappe des larmes, comparer ces jours fortunés à ceux qui viennent éclairer ma défaite. Le gouvernement est devenu corrompu, & les sujets sont devenus rebelles au gouvernement. O Schuyler! deviez-vous céder à ce funeste exemple, & prendre les armes contre votre Roi? S'il est injuste, ou s'il se laisse aller aux mau-

SUR

vais co-
dispensé
aviez fa-
moi, da-
moins c-
suivi d'a-
voir. L-
naissait
malheur
reprit ai-
Vous
serve l'a-
depuis la
est attach-
on ne pe-
pour ceu-
naissant e-
mœurs se-
qui soit m-
il est faibl-
dit; il est
cible, &
quelqu'op-
revenir. I-

* The Prin-

vais conseils de ses favoris , êtes - vous dispensé pour cela du serment que vous aviez fait de défendre sa couronne ? Pour moi , dans mes malheurs , il me reste du moins cette consolation , que je n'ai point suivi d'autre parti que celui de mon devoir. Le généreux Américain , qui connaissait les égards que l'on doit aux malheureux , garda le silence , & Burgoyne reprit ainsi.

Vous savez que le comte de Bute conserve l'ascendant qu'il a pris sur le Roi depuis la jeunesse de ce Prince. George III est attaché à ses amis comme à sa famille ; on ne peut voir un Prince plus humain pour ceux qui l'environnent , plus reconnaissant envers ses domestiques , dont les mœurs soient plus douces & plus pures ; qui soit meilleur mari , meilleur pere ; mais il est faible , il croit aisément ce qu'on lui dit ; il est d'ailleurs d'une opiniâtreté invincible , & quand il se trouve engagé dans quelque opinion , rien ne saurait l'en faire revenir. La Princesse de Galles * s'était

* *The Princess of Wales.*

ANNÉE
1777.

appliquée à lui persuader de donner aux Ecoffais la préférence de tous les emplois à sa nomination. Ils sont fiers, lui disait-elle, mais obéissans; courageux, mais ils aiment le faste. Ils ont été de tout temps les favoris & les défenseurs des Rois; c'est eux que vous devez opposer sans cesse à la fluctuation des volontés britanniques, c'est eux qui affermiront votre trône: les moyens dont vos ancêtres se sont servis pour s'y placer, ne sont pas ceux qu'il faut choisir pour augmenter votre puissance. Elle lui représentait le parlement comme un vain appareil, qui ne sert qu'à conduire plus sûrement les peuples selon les vues de la cour, & les opposans comme une troupe mêlée d'ambitieux, qui attendent que les graces & les emplois viennent leur imposer silence, & de fanatiques, qui entraînent par des déclamations fausses & frivoles, une vaine multitude sans force & sans appui. Elle & le comte de Bute *

* Presque tous ceux qui sont au fait des affaires d'Angleterre, connoissaient les lettres de Bolinbroke à Caleb d'Anvers,

lui faisaient plus réel. France & l'auteur de l'ouvrage trait par dans le p devenues de rapide son derni tion exig celles du conseil se les amis cerent le les affaire juge, & y jouait harangues volonté

dédiées au m Junius au co Mansfield, &c. des hommes a été écrit de Romain.

lui faisaient croire qu'il pouvait se rendre plus réellement monarque que les rois de France & d'Espagne, parce que dispensateur des graces & des emplois, il s'affurait par là le plus grand nombre des voix dans le parlement; mais ces graces étant devenues insuffisantes, la corruption a fait de rapides progrès, elle est maintenant à son dernier degré. Ce système de corruption exigeait des mains plus habiles que celles du comte de Bute; il se forma un conseil secret de ceux que l'on appellait les amis du Roi. Ils placerent & déplacèrent les ministres, & dirigerent toutes les affaires. L'écoffais Mansfield, chef-juge, & l'un de nos meilleurs orateurs, y jouait le premier rôle; il dictait les harangues des ministres, il provoquait la volonté du Roi, il rédigeait les bills &

dédiées au ministre Wa'pole, & les lettres fameuses de *Junius* au comte de Bute, au Roi, au chef de justice Mansfield, &c. On y trouve de grandes leçons sur le caractère des hommes & l'art de gouverner; c'est d'ailleurs ce qui a été écrit de plus éloquent depuis la destruction de l'Empire Romain.

ANNÉE
1777.

les soutenait dans la chambre des pairs, par la force de son éloquence *. Né vain & voluptueux, tant d'occupations ne l'empêchaient point de se livrer au faste & aux plaisirs. Le duc de Richmond était son contradicteur ordinaire, & ce Seigneur ne dissimulait pas sa haine contre la junte ministérielle. C'était assez qu'il fit quelque proposition pour que tout le parti de la cour réunît ses efforts pour la faire rejeter.

* Lorsque William Pitt, rentré dans le ministère, se vit forcé de l'abandonner, & qu'il annonça sa retraite au parlement, il dit en se tournant vers Mansfield & le désignant avec la main : « il est dans ce royaume un pouvoir supérieur à celui des ministres, à celui du Roi lui-même ; » j'ai vu changer du soir au lendemain les résolutions prises avec moi dans le conseil, & cela par l'intervention d'un seul homme, d'un homme qui sacrifie tout à son ambition, à ses desirs secrets de renverser la constitution britannique. Dans de telles circonstances pourrais-je rester plus long-temps ministre ? Je vois chacun de vous déjà prêt à me reprocher des actes qui tôt ou tard tourneront au détriment public, que ma conscience désapprouve, & qui ne sont pas mon ouvrage. Le premier principe de notre constitution, est que les ministres sont comptables au peuple de tout ce qui se fait sous leur administration : je ne puis plus l'être. »

SUR

Les actes
rité de l'
manière
malheur
faisait, pr
tions con
glement
l'inimitié
vengeanc
George
Royal, lo
reux de l
Malgré la
Rois d'An
parmi leur
dans sa pa
mis au du
cette loi
placer la
qu'il aimait
cles. Né
nature sem
femme de
nés dans d'a
sans peine

Les actes les plus nécessaires à la prospérité de l'Angleterre ont été écartés de cette manière, & le peuple, qui supportait ce malheur, ne pouvant concevoir ce qui faisait prendre à chaque instant des résolutions contre sa félicité, attribuait à l'aveuglement de la cour, ce qui était l'effet de l'inimitié, de l'esprit de discorde & de vengeance.

George III n'était encore que Prince Royal, lorsqu'il devint éperduement amoureux de la sœur du duc de Richemond. Malgré la loi, qui ne permet plus aux Rois d'Angleterre de choisir une épouse parmi leurs sujettes, il lui avait promis dans sa passion de l'épouser; il avait promis au duc de Richemond de résister à cette loi, qu'il appelait barbare, de placer la couronne sur la tête de celle qu'il aimait, & de vaincre tous les obstacles. Né dans la Grande-Bretagne, la nature semblait l'autoriser à choisir une femme de ce royaume. Des souverains nés dans d'autres pays avaient pu s'affujettir sans peine à épouser des Princesses étran-

T.
s pairs,
Né vain
ne l'em-
faste &
nd était
Seigneur
la junte
quelque
ti de la
rejetter.

ere, se vit
au parle-
e désignant
avoir supé-
i-même;
tions prises
nion d'un
son ambi-
tion bri-
s-je rester
vous déjà
tourneront
rouve, &
ncipe de
prables au
ration: je

ANNÉE
1777.

geres ; mais George était depuis la révolution le premier Prince anglais destiné à porter la couronne dans le pays qui l'avait vu naître. Il jurait à son amante de ne jamais souffrir d'autre lien que celui que l'amour avait formé pour eux ; cependant tous ses projets de résistance s'évanouirent à l'instant où il fut environné de l'éclat de la royauté. La raison d'Etat prévalut , il trahit ses sermens & plaça la couronne sur le front d'une Allemande. Le duc de Richemond ne pouvait renfermer le chagrin d'un pareil outrage. Ses talens & ses lumieres lui fournissaient les moyens de s'en venger , autant que le peut un sujet : il contrariait dans le parlement tous les desseins de la cour. Sa réputation venait d'éclorre , lorsque George fut entraîné à ces actes de rigueur , qui ont révolté l'Amérique. Alors on le vit paraître & s'élever tout-à-coup comme un nouveau Démosthenes ; son éloquence , semblable à ces torrens rapides qui renversent tout ce qui s'oppose à leur passage , entraînait les opinions. Jamais le parti de l'opposition n'eut un plus grand nombre

SUR I

de voix ,
pas ench
parlemen
aurait po
destin en

que la di
route l'é

PARDO

vous rapp

informez

jusqu'à p

dans l'int

dix mille

dangereu

l'homme

ennemis

dit Burg

militaire

efforts ,

Tout ce

cience &

anéanti c

nature. *

* Les deta

moires du g

de voix , & si l'intérêt personnel n'avait pas enchaîné la majorité des membres du parlement dans le parti de la cour , il n'y aurait point eu de guerre en Amérique. Le destin en a autrement ordonné , il a permis que la discorde secouât ses flambeaux dans toute l'étendue de l'empire britannique.

PARDONNEZ-MOI , lui dit Schuyler , de vous rappeler un souvenir importun , mais informez-nous par quelles fatigues inouïes jusqu'à présent , vous avez osé parvenir dans l'intérieur du continent , à la tête de dix mille hommes , par la route pénible & dangereuse des lacs. Un des privilèges de l'homme libre , est de rendre justice à ses ennemis , & d'admirer leur courage. Hélas ! dit Burgoyne , il n'est point d'entreprise militaire où le général ait fait de plus grands efforts , & qui ait été plus malheureuse. Tout ce que pouvaient la force , l'expérience & le courage des hommes , s'est anéanti devant les obstacles formés par la nature. *

ANNÉE
1777.

Détails
qu'il fait
lui-même
de sa marche
par la
route des
lacs.

* Les détails qui suivent sont tirés des Lettres & des Mémoires du général Burgoyne , imprimés en Angleterre.

passage. Le débarquement des troupes, des chariots, des provisions, des bateaux nous a retardés plusieurs jours. Nous avons traversé le Canada par une marche pénible & lente, transportant une partie de nos bagages sur les chariots, tandis que l'autre remontait les rivières. Parvenus sur les lacs, les soins continuels de charger & décharger les chaloupes, les transports & les bateaux ont accablé les troupes de fatigues, & ont causé des maladies qui, en affaiblissant l'armée, augmentaient nos embarras. La perte de chaque soldat qui mourait était inappréciable, à cause des sommes qu'il en avait coûté pour l'amener jusque-là, & de l'impossibilité de le remplacer. J'avais à la vérité un assez grand nombre de Canadiens à la suite des troupes, mais je ne pouvais compter sur eux, & je ne trouvais pas dans leur zèle les secours que j'en avais attendu. Les Sauvages accouraient vers nous par troupes, mais après avoir reçu de nous des armes, des habits, & avoir consommé nos vivres, ils désertaient presque tous, ils ne tardaient pas à être remplacés

ANNÉE
1777.

& imités par d'autres, les difficultés augmentaient à mesure que j'avançais dans l'intérieur du pays. Je n'avais d'autre route à suivre que des rivières bordées d'arbres élevés, qui se courbent & se joignent en forme de voûte, des pluies continuelles se répandent sur leurs branches, dont l'étendue & l'épaisseur interceptent la clarté du jour, nous ne voyions au-dessus de nous que des arbres qui percent les nuages, & au-dessous que des rochers, sur lesquels nos bateaux fragiles étaient prêts à se briser à chaque instant. Ces rivières, dont le courant est très-rapide & difficile à remonter, n'avaient cependant point assez d'eau pour entretenir nos bateaux à flot. Interrompue dans notre marche par des rochers & des écueils, notre armée s'avancait lentement; & souvent la crainte d'être attaqués dans une position si défavorable par des Sauvages ennemis, ou par des détachemens américains ajoutait à nos peines. Il fallait alors faire les plus grands efforts pour chasser mon inquiétude, & ranimer par mon exemple le courage des soldats. Je ne pro-

nonçais que de plaisir, tandis que le chagrin, & de la fatigue, j'avais des de bonne volonté, travaux, flicité & étaient occupés à prendre conseil, trouvaient les passages, l'arrangement des services des Un grand nombre occupé à des choses nécessaires. Une partie fallait recourir aux services de la artillerie, les mortiers, les canons, les batteries, les batteries sous les bateaux, de tout détail, bateaux à f

nonçais que les noms pompeux de fêtes ,
 de plaisirs , de triomphe & de gloire ,
 tandis que mon cœur était cruellement dé-
 chiré , & que je souffrais considérablement
 de la fatigue & de l'intempérie du climat.
 J'avais des troupes excellentes & remplies
 de bonne volonté. Au milieu des plus rudes
 travaux , si on leur donnait l'espoir de la
 licence & du pillage , tous leurs maux
 étaient oubliés. J'étais obligé de me faire
 rendre compte chaque jour de l'état où se
 trouvaient les approvisionnemens , les ba-
 gages , l'artillerie , les instrumens pour le
 service des ingénieurs & de la navigation.
 Un grand nombre d'ouvriers était sans cesse
 occupé à disposer , ou à réparer les choses
 nécessaires. Des accidens forçaient souvent
 une partie de l'armée de s'arrêter ; alors il
 fallait recommencer de nouveau les prépa-
 ratifs de la marche ; retirer les chaloupes ,
 les mortiers , les canons & les affuts ense-
 velis sous les neiges. Malgré la légèreté
 des bateaux plats on était souvent obligé
 de tout débarquer , & de faire passer ces
 bateaux à force de bras par-dessus les ro-

ANNÉE
1777.

chers, les troncs d'arbres & les bancs de sable, en s'exposant à mille dangers. Les bateliers & les soldats, presque toujours dans l'eau jusqu'à la ceinture, tombaient malades. Ces difficultés n'étaient rien encore en comparaison de la nécessité de transporter souvent sur les chariots, non-seulement les munitions, les bagages, mais même les bateaux pour éviter la rapidité des écueils; alors il fallait abattre les arbres pour ouvrir un chemin aux chariots, & quelquefois l'inégalité du terrain obligeait de faire de grands circuits. Les Américains avaient encore augmenté nos embarras, en coulant dans plusieurs endroits des chaloupes défoncées, & croisant au milieu des passages des arbres abattus; il fallait aussi traverser des marais d'une grande étendue, & y établir des routes solides. Un siècle entier s'écoulera avant que les traces de mes travaux en ce genre soient entièrement effacées.

Tels sont les obstacles qui ne m'ont pas permis d'arriver avant le mois de Juillet à Ticonderago. Alors la campagne était trop avancée

SUR

avancée
parer d'A
venait p
avaient e
j'avais pe
voyais a
où je ma
presser le
tout ce q
& m'attir
parvenu
tout m'a
même te
ma perte.
& il m'es
n'aye auc
puis me c
s'espoir,
terre eût
le généra
Albany.

Lorsqu
malgré le
était mém
général en

Tome I

avancée pour pouvoir espérer de m'em-
parer d'Albany, si le général Clinton ne
venait point à mon secours. Les ennemis
avaient eu le temps de se fortifier, & moi
j'avais perdu un tiers de mon armée. Je
voyais avec effroi approcher le moment
où je manquerais de provisions, il fallait
presser les instans; enfin, après avoir fait
tout ce qui devait paraître le plus difficile,
& m'attirer l'estime des hommes de guerre;
parvenu pour ainsi dire au terme désiré;
tout m'a trompé, tout m'a manqué en
même temps, tout a semblé concourir à
ma perte. Il ne fallait plus qu'un effort,
& il m'est devenu impossible. Quoique je
n'aye aucun reproche à me faire, je ne
puis me défendre d'un mouvement de dé-
sespoir, quand je réfléchis que l'Angle-
terre eût été victorieuse, si, de son côté,
le général Clinton avait remonté jusqu'à
Albany.

Lorsqu'il eut achevé, l'on avoua que
malgré le mauvais succès, cette campagne
était mémorable, & que la réputation du
général en deviendrait plus brillante aux

ANNÉE
1777.

yeux de la postérité. Pendant qu'il avait parlé, les filles de Schuyler se regardaient, & disaient entr'elles : Europe ! pays de nos ancêtres ! Est-il possible que vous nourrissiez des hommes capables d'entreprendre de si grands travaux en haine de la liberté ? Burgoyne de son côté ne pouvait s'empêcher de les contempler sans cesse, il ne pouvait s'empêcher de suivre des yeux les traces de leurs pas ; il passa plusieurs jours au milieu de cette aimable famille : il s'arrachait avec peine de ces heureuses campagnes, où la douce hospitalité lui offrait la paix, & les plaisirs dont il avait été privé si long-temps.

A peine fut-il arrivé à Boston, qu'il déclara qu'il ne se croyait pas obligé de tenir une capitulation faite avec des sujets en rébellion contre leur Souverain. Alors le Congrès résolut qu'il serait retenu en Amérique jusqu'à ce que la ratification du roi d'Angleterre y fût arrivée.

TANDIS que tous ces évènements se passaient en Amérique, les députés américains faisaient toujours des progrès utiles

Traité
pour le ta-
bac de Vir-
ginie, entre
les Améri-

SUR
à leur
fermiers
de la V
à sept,
clause e
fournira
teurs, a
son mar
être fait
finances
gouverne
précéder
LE lor
tentative
& remon
ton fut p
bords du
voyait co
vaient tou
les troupe
de risleme
du généra
naître les
Jersey. Ce
25 Octobr

à leur pays : ils firent à Paris, avec les fermiers-généraux, un traité pour le tabac de la Virginie ; & la durée en fut fixée à sept, quatorze & vingt-un ans, sous la clause expresse que l'Etat de Virginie ne fournirait point de tabac, à d'autres acheteurs, avant d'avoir rempli chaque année son marché. Cet accord qui ne pouvait être fait sans l'agrément du ministre des finances, annonçait les dispositions du gouvernement, & devait naturellement précéder d'autres traités.

ANNÉE
1777.

cains & les
fermiers-
généraux
de France.

LE lord Howe faisait les plus grandes tentatives pour couper les chevaux de frise & remonter le fleuve Delawarre. Washington fut prendre ses quartiers d'hiver sur les bords du Skuykill à Walley-Forge, & envoyait continuellement des partis qui enlevaient toutes les provisions destinées pour les troupes anglaises. Il détacha un corps de riflemen & de milices sous les ordres du général la Fayette, pour aller reconnaître les dispositions de l'ennemi dans le Jersey. Ce détachement ayant rencontré le 25 Octobre 1777 un corps de Hessois, &

Situation
respective
des armées
aux envi-
rons de Phi-
ladelphie,
dans l'hiver
de 1777.

ANNÉE
1777.

plusieurs piquets anglais sous le commandement du lord Cornwallis : le combat s'engagea avec la plus grande chaleur ; les Anglais avaient la supériorité du nombre & l'avantage de la discipline ; mais que ne peut pas le courage , quand il est excité par l'exemple du chef ? Les Anglais furent dispersés & défaits. Le marquis de la Fayette n'avait sous ses ordres dans ce combat d'autre colonel continental , que le marquis de la Rouërie , autrefois officier aux Gardes-Françaises , & connu en Amérique sous le nom du colonel Armand. Il seconda avec intelligence & valeur les efforts de son illustre compatriote , & prouva combien il serait à regretter qu'un désespoir amoureux l'eût retenu plus longtemps parmi les sectateurs pénitens de l'Abbé de Rancé. C'est à la gloire seule qu'il appartient de consoler les guerriers des chagrins de l'amour , & les Français la connaissent trop bien , pour ne pas la préférer à l'inutilité de la vie monastique.

Howe fit hiverner ses troupes à Philadelphie : les subsistances y parvenaient avec

SUR L

la plus
de transf
vaux de
& des p
sur des l
caines qu
dessus de
ne pût
troupes l
mée ang
par terre
des deux
mée de C
pouvait r
voyées à
néral Pige
& la frég
nons ayan
été brûlée

DEPUIS

rendu pris
grès plus
semblée e
manque d
accordé ,

la plus grande difficulté: deux vaisseaux de transport s'étaient brisés sur les che-
vaux de frise, & la plupart des vivres & des provisions ne pouvaient passer que sur des bateaux plats. Des galères américaines qui avaient remonté la rivière au-dessus de la ville, empêchaient que rien ne pût arriver par eau, tandis que les troupes légères écartaient tout ce que l'armée anglaise entreprenait de se procurer par terre. Telle fut la position respective des deux partis pendant tout l'hiver, l'armée de Clinton dans la Nouvelle-York ne pouvait rien entreprendre, les troupes envoyées à Rhod-Island empêchaient le général Pigot de sortir de ses retranchemens; & la frégate la Sirene de trente-deux canons ayant échoué sur cette côte, avait été brûlée par les Américains.

DEPUIS que le général Burgoyne s'était rendu prisonnier, il avait donné au Congrès plusieurs sujets de plainte. Cette assemblée eut bientôt à lui reprocher un manque de foi. Le général Gates lui avait accordé, par le dixième article de la capi-

Manque
de foi, &
perfidie de
Burgoyne.

 ANNÉE
1777.

tulation, la permission d'envoyer trois officiers porter ses dépêches aux généraux Anglais en Amérique, & à la Cour de Londres, & lui avait promis sous la foi publique qu'elles ne seraient point ouvertes. Burgoyne abusa de cette promesse dans les lettres qu'il écrivit au général Howe & à l'amiral son frère. Les bâtimens de transport expédiés par ce dernier, pour embarquer les troupes prisonnières qui étaient cantonnées à Cambridge, vinrent mouiller à Boston, & déjà le Congrès avait donné des ordres pour qu'elles se missent en marche, lorsque l'on découvrit que ces bâtimens contenaient six mille fournimens cachés à fond de cale. Le projet concerté entre le général prisonnier & le général Howe, était d'armer les soldats aussi-tôt qu'ils seraient en mer, & de leur faire tenter, la nuit en rentrant dans la baye, un coup de main qui devait réussir à la faveur de la surprise. On se hâta de contre-mander les prisonniers, & de les renvoyer dans leurs cantonnemens. On enleva les fournimens, & les vaisseaux de transport s'en retournèrent à vuide.

SUR L

ON ac
goyne la
en Angler
au parlem
sous la co
rique au
rappellera
ver un mo
l'accuser,
qui firent
dans la p
A la n
dans le n
dans le p
tions. Le
des pairs,
de Richer
parlement
pendance
qu'on eût
moment. I
d'état rapp
fautes, ses
plus exister
adieu, en

ON accorda néanmoins au général Burgoyne la permission de partir, pour remplir en Angleterre ses fonctions de représentant au parlement dans la session d'hiver, mais sous la condition qu'il repasserait en Amérique au premier ordre du Congrès qui le rappellerait. L'infâme Saint-Luc crut trouver un moyen de fortune en le suivant pour l'accuser, & fut bien accueilli des ministres qui firent refuser au général d'être admis dans la présence du Roi.

A la nouvelle de ce qui s'était passé dans le nord de l'Amérique, on proposa dans le parlement les plus vives résolutions. Le lord Chatam vint à la chambre des pairs, & s'opposa à la motion du duc de Richemond, qui tendait à ce que le parlement reconnût sans restriction l'indépendance de l'Amérique, il était si faible qu'on eût dit qu'il touchait à son dernier moment. La présence de ce grand homme d'état rappelait encore à la nation ses fautes, ses malheurs, mais il semblait ne plus exister que pour lui faire un éternel adieu, en disant comme un autre grand

ANNÉE
1777.

Burgoyne retourne à Londres sous serment. Le Roi refuse de le voir.

Dernier effort de William-Pitt en faveur de la patrie; il lui coûte la vie.

ANNÉE 1777. homme : * *Dieux , sauvez mon pays , & que je meure.*

A peine eut-il commencé de parler qu'il fut obligé de s'arrêter pour prendre haleine, & tandis que le Duc de Richmond se préparait à lui répondre, on le vit s'évanouir; les secours qu'on lui donna ne pouvant réussir à le rappeler à la vie, on l'emporta dans l'appartement du greffier de la chambre, d'où il ne put être transporté chez lui que le lendemain.

Grands honneurs qui accompagnent sa pompe funèbre. IL mourut quelques jours après: son grand âge avait préparé le peuple à cette perte; néanmoins sa mort causa une consternation générale. Il fut enterré à Westminster; les plus grands honneurs furent rendus à sa mémoire, mais l'histoire de son siècle est le plus beau monument de sa gloire. Il avait donné à sa patrie une puissance jusqu'alors inconnue, la souveraineté de l'univers; & jusqu'au dernier soupir il a défendu le vaisseau de l'Etat contre les

* Cobham.

flots e
briser.

Il av
pour q
le sang

C E
de ser
plus va
officier
comme
les ca

enfin,
un deg

parven
mouru
Aristide

lord C
sans a

resseme
gligé j
cet arg

dépen
au ser
devinre

lement

flots ennemis qui s'élevaient pour le briser.

ANNÉE
1777.

Il avait obligé son fils à quitter les armes, pour qu'il ne trempât point ses mains dans le sang des Américains.

C E grand homme, qui avait rendu tant de services à son pays par les plans les plus vastes & le choix des plus habiles officiers, qui avait ouvert des sources de commerce inconnues, & en avait dirigé les canaux vers l'Angleterre, qui avait enfin, par ses conseils, élevé la nation à un degré de gloire où elle n'était jamais parvenue, & dont elle n'avait point d'idée, mourut pauvre comme Aristides; mais Aristides ne laissait qu'une fille, & le lord Chatam laissait une nombreuse famille sans aucun établissement. Son désintéressement avait été si grand qu'il avait négligé jusqu'au revenu de ses places, & cet argent, resté sans emploi, avait été dépensé pendant les ministères suivans, au service public. Les vertus du pere devinrent la richesse des enfans, & le parlement accorda à la famille du lord Chatam,

L'Etat
assigne une
pension
perpétuelle
à sa fa-
mille.

ANNÉE.
1777.

à titre d'annuité perpétuelle, les quatre mille livres sterlings dont il avait joui à titre de pension pendant sa vie. Marlborough avait été jusqu'alors le seul dont les services eussent obtenu une pareille récompense. La prééminence du mérite du lord Chatam, ministre d'état, éclata tellement dans le parallèle qu'on en fit avec celui de Marlborough, négociateur & guerrier, que le Roi & ses courtisans se virent forcés de réunir leurs suffrages à ceux du parti de l'opposition, pour ne pas aliéner entièrement l'esprit de la nation.

Le peuple veut encore se charger de payer ses dettes, malgré la résistance des courtisans.

LA chambre des communes arrêta que le Roi serait supplié d'accorder en outre une somme de vingt mille livres sterlings pour payer les dettes du feu lord, & que la chambre allouerait cette somme; mais le chancelier, le duc de Chandos & l'archevêque d'York protestèrent contre cet acte glorieux de la reconnaissance publique, & les officiers de l'armée de Howe, dans l'yvresse de la fête écossaise le jour de la Saint André, renversèrent

SUR

en Ame
persuadé
agréable

DAN

du Cana
gouvern
de l'acte
renouve
de l'opp
révociati
nouveau
ministres
que c'é
aimer de
puisque
France,
terre. L
moins à
tiranniq
arbitrair
faisait
les aut
dans l'a
sans éta
dait qu'

en Amérique la statue du lord Chatam, persuadés qu'ils faisaient la chose la plus agréable à la cour.

ANNÉE
1777.

DANS le même temps, les négocians du Canada ayant présenté un mémoire au gouvernement pour obtenir la révocation de l'acte de Québec, les débats s'étaient renouvelés dans le parlement. Le parti de l'opposition demandait avec instance la révocation de l'acte, & faisait craindre de nouveaux soulèvemens dans le Canada. Les ministres justifiaient cet acte, en disant que c'était la meilleure loi pour faire aimer des Français la domination anglaise; puisque c'était le gouvernement civil de France, uni au droit criminel d'Angleterre. L'acte de Québec n'en paraissait pas moins à tout Anglais une loi cruelle & tyrannique, qui établissait le gouvernement arbitraire & militaire dans le Canada, & faisait craindre le même sort à toutes les autres provinces. La nation était dans l'agitation & le deuil; les courtisans étaient incertains; le peuple demandait qu'on rappellât les troupes de l'Amé-

Débats au
sujet de la
révocation
de l'acte de
Québec.

rique : le parti de l'opposition s'écriait
 ANNÉE
 1777. qu'il n'était plus temps d'espérer une heu-
 reuse réconciliation.

La cour
 prend la
 résolution
 tardive de
 travailler
 à une ré-
 concilia-
 tion.
 DANS ces circonstances le lord North
 promet d'offrir des conditions qui ne fe-
 raient point déroger l'Angleterre , &
 que l'Amérique serait contrainte d'ac-
 cepter.

Les ministres faisaient tous leurs efforts
 pour rassurer le peuple sur les craintes
 d'une guerre contre la France & l'Espagne ;
 le premier commissaire de l'amirauté annon-
 çait que la marine anglaise était en état
 de résister à ces deux puissances. Le lord
 North ne tarda pas à proposer un bill
 conciliatoire ; cependant le lord Shelburne
 ne cessait de faire envisager que tout
 donnait lieu de croire qu'il existait un
 traité entre la France & les Etats-Unis
 de l'Amérique. Le Duc de Richemond
 insistait pour que l'on reconnût l'indépen-
 dance.

BURGOYNE , de retour à Londres , était
 pour le public un objet de curiosité : les
 uns le maudissaient , les autres le traitaient
 Burgoyne
 ne peut par-
 venir à faire
 entendre la

avec plu
 ni à se
 ni à for
 les instr
 ni à ob
 examine
 idées av
 heur. L
 si la Fr
 été discu
 nes , il
 point à c
 n'en fall
 » difait-i
 » rage &
 » peuple
 » éprouv
 » actuelle
 » milice
 » des sui
 » nécessa
 » milice ,
 » s'il est
 » que la
 » jamais

avec plus d'indulgence ; il ne put parvenir, ni à se faire donner un conseil de guerre, ni à forcer les ministres de mettre au jour les instructions qu'ils lui avaient données, ni à obtenir audience du Roi, ni à faire examiner sa conduite dans le parlement. Ses idées avaient bien changé depuis son malheur. Les moyens de défense à employer, si la France tentait une invasion, ayant été discutés dans la chambre des communes, il soutint que cette invasion n'était point à craindre, & que dût-elle se faire, il n'en fallait point être allarmé. « J'ai pris, » disait-il, la plus haute opinion du courage & de la force de la milice d'un peuple libre, depuis que j'en ai vu & éprouvé les effets. Comme je connais actuellement tout ce que peut faire une milice ardente, je ne suis point effrayé des suites d'une descente, mais il est nécessaire de ranimer l'ardeur de cette milice, & je ne suis que trop persuadé, s'il est permis d'en juger par le passé, que la conduite du gouvernement ne sera jamais propre à la tirer de léthargie. »

ANNÉE
1777.

justification de sa conduite dans le parlement ; changement de ses opinions militaires.

ANNÉE
1777.

Cet aveu est bien instructif, venant d'un homme tel que Burgoyne, en qui tous les généraux de l'Europe reconnoissaient des connaissances militaires, qui avait fait la guerre pendant trente-cinq ans dans les différentes parties du monde avec quelque sorte d'éclat, & que le malheur ramena à la vérité.



SUR

L I V

DISPOS
l'Ang
ciliatio
traité
de l'A
suites

APRÈS
aux Amé
alliés pui
leur mari
redoutabl
flottes ne
combattre
pouvaient
d'étendre
européens
toute la p
suites d'un
de courag
meté. Le

LIVRE DOUZIÈME.

DISPOSITIONS de la France. Etat de l'Angleterre. Projets inutiles de réconciliation. La France reconnaît par un traité l'indépendance des Etats - Unis de l'Amérique. Considérations sur les suites de ce traité.

APRÈS tant de succès, il ne manquait aux Américains que d'avoir en Europe des alliés puissans, pour aider la faiblesse de leur marine militaire, contre les flottes redoutables de l'Angleterre : tant que ces flottes ne seraient point détournées pour combattre des ennemis étrangers, elles pouvaient empêcher les Anglo-Américains d'étendre leur commerce dans les marchés européens, & les priver par conséquent de toute la prospérité qu'ils attendaient des suites d'une révolution entreprise avec tant de courage, & conduite avec tant de fermeté. Leurs agens auprès des Cours de

ANNÉE
1777.

Nécessité où se trouvaient les Américains, de contracter une alliance avec une Puissance maritime.

ANNÉE
1771.

France & d'Espagne croissaient en crédit & en considération , à proportion des avantages remportés par leurs armées. L'agitation était générale dans toutes les Cours : on voulait abaisser l'Angleterre , & la réduire à n'être désormais qu'une puissance du second ordre dans la hiérarchie politique de l'Europe. Le peuple de France se rappelait tout ce qui avait précédé la paix de 1763 ; il se montrait ardent pour la guerre , & semblait être pressé du desir de la vengeance ; le même esprit fermentait à la Cour.

Ce qui s'était passé jusqu'alors relativement aux liaisons que les Américains desiraient contracter avec la France.

LE Roi avait d'abord refusé de reconnaître la qualité de commissaire , que le Congrès avait donnée à Silas Deane , & s'était borné à lui accorder la même protection , dont jouissent les étrangers qui habitent le royaume. Cette conduite toute modérée qu'elle était ne satisfaisait point la Cour de Londres ; elle l'avait regardée comme une infraction des traités , & avait chargé le vicomte de Stormont , son ambassadeur en France , de réclamer Deane comme un sujet rébelle , ou d'insister au

moins

SUR
moins
Sa Maje
n'avait p
Roi avai
commenç
& de son
Bientôt
les plaint
s'entendit à
& de co
qu'il défer
rébelle ,
guerre ; q
Américains de
traitant con
entrée de
demandes
Américains
demeurer d
le temps p
Les ordres
tant d'exact
cains qui a
urent arrêt
entations d
Tome II.

moins sur son expulsion des Etats de Sa Majesté. Cette démarche orgueilleuse n'avait point eu de succès, la réponse du Roi avait justifié l'opinion que les peuples commençaient à prendre de son caractère & de son gouvernement.

Bientôt la Cour de Londres multiplia ses plaintes, & demanda que le Roi défendit à ses sujets toute espèce de relation & de commerce avec les Américains; qu'il défendit sur-tout de vendre à ces rebelles, des armes & des munitions de guerre; qu'il empêchât les corsaires américains de vendre leurs prises, & que les traitant comme des pirates; il leur interdît l'entrée de ses ports. La plupart de ces demandes furent admises, & les corsaires américains n'obtinrent la permission de demeurer dans les ports du Royaume que le temps prescrit par le traité d'Utrecht. Les ordres du Roi furent exécutés avec tant d'exactitude, que plusieurs Américains qui avaient voulu les enfreindre, furent arrêtés & punis, malgré les représentations des divers agens que le Congrès

ANNÉE
1777.

entretenait en Europe. Ils portèrent leur mécontentement en Amérique, où l'on désespérait assez généralement alors de voir s'établir aucune liaison avantageuse avec la France.

Les Anglais forcent la cour de France, par des hostilités, de se préparer à la guerre.

Le ministère avait doublé les garnisons de Saint-Domingue, & avait envoyé des troupes dans toutes les Antilles; mais cette précaution pouvant avoir un autre objet que les approches de la guerre, on ne se hâta point d'envoyer des vaisseaux dans les mers de l'Amérique; les ports de Saint-Domingue, d'où il sortait depuis quinze années plus de richesses que n'en a jamais produit le Potose, restèrent sans gardes & tous ouverts à l'ennemi. Ils ne tardèrent pas à être insultés par les chaloupes des frégates anglaises qui croisaient depuis Portorico jusqu'au canal de la Jamaïque. Les navires insurgens qui cherchaient un asyle contre des ennemis supérieurs, y furent poursuivis: on les brûla sur la côte.

Les frégates anglaises le *Maidstone* & le *Squirrel* ayant fait échouer un bâtiment américain dans la baie de Jean Rabel

SUR L

tirèrent à
sur des ca
placés da
continuel
garde. Vo
leur feu,
rer de ré
vivait dan
ils descen
canons des
erres à la
re rembarq
ntièrement
semblable a
Angleterre
eux qui n
rogance ang
Les mêm
les du V
enaient cro
y avait pr
ations de to
le Maidst
es batteries
assa & pri

tirèrent à boulet sur un corps-de-garde & sur des cafes de pêcheurs: trente hommes placés dans une chaloupe firent un feu continuel de mousqueterie sur le corps-de-garde. Voyant qu'on ne répondait point à leur feu, & certains de ne point rencontrer de résistance sur cette côte, où l'on vivait dans la paix & dans la sécurité, ils descendirent à terre, renversèrent les canons des batteries, s'avancerent dans les terres à la poursuite des Américains, & ne se rembarquerent qu'après avoir vu brûler entièrement le bâtiment échoué. Une semblable audace dans les circonstances où l'Angleterre se trouvait, doit étonner tous ceux qui n'ont pas une juste idée de l'arrogance anglaise.

Les mêmes excès se commettaient aux îles du Vent. Les fré-gates anglaises venaient croiser jusques sous les forts, & y avait presque tous les jours des violations de territoire; dans le même temps le Maidstone & le Squirel insultaient les batteries de Jean Rabel, une fré-gate de Rabel & prit un bâtiment américain sur

ANNÉE
1777.

les atterrages de la Guadeloupe, & envoya des hommes à terre à la poursuite d'une partie de l'équipage, qui s'était sauvée dans la chaloupe. Un bâtiment français, armé à la Martinique, fut poursuivi & canonné par une frégate anglaise, jusques dans un des ports de Sainte-Lucie, où il fut pris par les Anglais, qui envoyerent des chaloupes couper les cables & l'enlever au mouillage. Enfin les officiers de la marine anglaise n'agissaient pas avec plus de réserve dans les mers de l'Europe. Vingt-deux navires américains furent pris à l'entrée de la rivière de Bordeaux : les vaisseaux français eux-mêmes étaient souvent arrêtés. Le Navire *la Providence*, sortant du Cap Français, le *Traiteur*, sortant de Jean Rabel, & vingt autres bâtimens furent pris & conduits à la Jamaïque, où ils furent confisqués & vendus, sous prétexte qu'ils étaient chargés de marchandises pour les Américains. Une multitude de navires destinés pour les isles françaises, furent arrêtés en pleine mer, par le seul motif qu'ils avaient des marchandises qui auraient pu convenir aux Américains.

SUR L'

Ces ordres
injurieusement
bâtimens
coups de
enlever le
traitant &
hâter une
aurait feu
gleterre n
la paix. C
çait encore
plus d'un
tion ; elle
prétendus
naient aux
vernement
les Améri
du Royaur
affociés exp
fer jusques
lord Storm

* Il existe dans
que des Colonies
qui constataient c

Ces offenses, les examens & les visites injurieuses que l'Angleterre faisait subir aux bâtimens français, les forçant d'amener à coups de canons chargés à boulets, faisant enlever les capitaines à main armée, maltraitant & pillant les équipages *, devaient hâter une démarche que la raison d'état aurait seule justifiée, quand même l'Angleterre n'aurait pas été la première à violer la paix. Cependant le conseil du Roi balançait encore ; mais la cour de Londres avait plus d'un moyen de fixer son irrésolution ; elle accumulait ses plaintes sur les prétendus secours que les Français donnaient aux Américains, & accusait le gouvernement de France d'avoir souffert que les Américains eussent établi, dans le sein du Royaume, une place d'armes d'où leurs associés expédiaient des vaisseaux pour croiser jusques sur les côtes d'Angleterre : le lord Stormont renouvelait périodiquement

* Il existe dans les amirautés, tant des ports de France que des Colonies, cent trois déclarations de Capitaines, qui constatent ces traitemens hostiles.

ANNÉE
1777.

ces griefs. Le 8 Juillet 1777, il s'était exprimé avec une chaleur si peu convenable, que le comte de Vergennes avait été obligé de l'interrompre, en lui observant que si ce qu'il venait de dire était l'objet de sa mission, il allait en rendre compte au Roi, & que la cour de Londres devait être trop éclairée sur la dignité des Souverains, pour ne pas pressentir la réponse de Sa Majesté. Cette fermeté inattendue le frappa, & il pria le ministre de regarder comme non avenu ce qu'il venait de proposer. Il s'aperçut avec étonnement peut-être, que le temps n'était plus où les Anglais bravaient impunément les grandes puissances de l'Europe.

Le calme ne pouvait pas être de longue durée; & les plaintes ne tarderent pas à se renouveler de part & d'autre. L'Angleterre était toujours exigeante, & la modération de Louis XVI devait avoir un terme. Les ministres de Londres s'étaient flattés d'amener les choses au point que les Américains convaincus qu'ils n'avaient rien à attendre de la France, & au contraire tout à re-

SUR

douter de
ver leur
George
cette po
insérer d
velle-Yo
gération
que les A
& les t
d'amitié.
d'Anglet
bassadeur
1777; n
répondu
rempli à l
ce que fa
lui perme
retour qu
des ordres
des excès
la part de
Les cho
les nouve
Burgoyne
dispositions

douter d'elle , croiraient ne pouvoir trouver leur salut que dans la clémence de George III. C'étoit pour remplir l'objet de cette politique insidieuse, qu'ils avaient fait insérer dans les papiers publics de la Nouvelle-York, avec autant d'affectation & d'exagération que d'éclat, toutes les contrariétés que les Américains éprouvaient en France; & les témoignages de complaisance & d'amitié du Roi de France envers la cour d'Angleterre. Nouvelles plaintes de l'Ambassadeur de cette cour le 3 Novembre 1777; nouvelles demandes; mais il y fut répondu que Sa Majesté croyait avoir rempli à l'égard du Roi d'Angleterre, tout ce que sa justice & son amitié pouvaient lui permettre, & qu'elle attendait en retour que ce Prince donnât de son côté des ordres précis pour prévenir & arrêter des excès qui devenaient trop fréquens de la part des officiers de sa marine.

Les choses en étaient à ce point quand les nouvelles de la défaite du général Burgoyne vinrent changer tout-à-coup les dispositions & les desseins de la cour d'An-

ANNÉE
1777.

gleterre. Ne pouvant plus espérer de soumettre les Américains, elle désira se réconcilier avec eux pour déclarer la guerre à la France. Elle employa d'habiles agens pour rechercher & sonder les commiffaires Américains qui résidaient à Paris, & leur proposer la paix, à condition que le Congrès réunirait ses efforts à ceux de l'Angleterre contre la maison de Bourbon. *Il faut, leur disait-on, cesser d'être dupes de la France, il faut se rallier avec la cour de Londres, pour tomber sur cette puissance, notre ancienne ennemie, & qui est la cause première de nos querelles.*

Alors il ne restait plus de temps à perdre pour garantir la France des projets de la cour de Saint-James; cette cour, résolue de faire la guerre, avait envoyé d'avance des ordres aux Indes orientales pour attaquer les établissemens Français. Il était temps que Louis XVI prévint les desseins de ses ennemis; il s'agissait de l'intérêt de son peuple autant que de sa propre gloire: il n'en fallait pas moins pour le déterminer à prendre en considération les ouvertures qui

SUR

lui était
IL éta
plus de
dans la v
paraisons
tant pou
les empr
solidité
accroisse
dans les
tude dan
depuis le
probité c
qu'ils de
gleterre.

DÈS
xandre
d'Etat, s
du Cong
Roi, qu
bérations
leurs pro
Majesté
l'indépen
comme

lui étaient faites de la part du Congrès.

 IL était naturel que les nations eussent plus de confiance dans les Américains que dans la vieille Angleterre. Toutes les comparaisons étaient en faveur des premiers, tant pour les facultés & le crédit que pour les emprunts intérieurs; ils réunissaient la solidité des fonds aux espérances d'un accroissement dans leurs biens; la prudence dans les affaires, à la bonne foi & l'exactitude dans l'acquittement des dettes; & depuis leur insurrection, ils avaient eu la probité de payer une grande partie de ce qu'ils devaient aux particuliers de l'Angleterre.

ANNÉE
1777.
Raisons
qui pou-
vaient en-
gager les
peuples de
l'Europe à
faire des
traités avec
les Améri-
cains.

DÈS le 16 Décembre Conrad - Alexandre Gerard, secrétaire du conseil d'Etat, se rendit chez les plénipotentiaires du Congrès, & les informa par ordre du Roi, qu'après de longues & mûres délibérations dans le conseil sur leurs affaires & leurs propositions, il était décidé que Sa Majesté très-chrétienne pouvait regarder l'indépendance des Etats-Unis de l'Amérique comme existante, & conclure avec eux

Prélimi-
naire du
traité avec
la France.

ANNÉE
1777.

un traité d'amitié & de commerce; que dans ce traité, on ne tirerait point avantage de leur situation actuelle, pour obtenir d'eux des conditions qui, dans d'autres circonstances, pourraient ne point leur convenir; Sa Majesté désirant que le traité une fois conclu, fût durable, & que l'amitié respectivement des deux nations subsistât éternellement; ce qu'on ne pouvait espérer qu'autant que le même avantage qu'elles auraient trouvé l'une & l'autre à former cette alliance, les engagerait encore à la continuer; que l'intention de Sa Majesté était que les articles du traité fussent tels que les Etats - Unis pourraient les souhaiter, si depuis long-temps établis, ils jouissaient de toute la plénitude de leur force & de leur puissance, & qu'ils fussent de nature à les satisfaire également quand ce temps serait venu.

Que le Roi très-chrétien était bien déterminé, non-seulement à reconnaître l'indépendance des Etats-Unis, par tous les moyens qui seraient en son pouvoir; qu'en agissant ainsi, il ne se dissimulait point,

que le
engagé
les dépe
compagn
Sa Majest
Unis avec
jet; qu'e
entendre
tèrèt qu
pendamn
procurera
notoirem
le pouvo
la sépara
puissance
chrétiens
guerre av
tendait p
ne fissent
où on leu
avantages
quise par
sur laque
aucun tra
Etats-Un

que le royaume serait peut-être bientôt engagé dans une guerre, & dans toutes les dépenses, risques & pertes qui l'accompagnent ordinairement; que cependant Sa Majesté n'attendait de la part des Etats-Unis aucun dédommagement pour cet objet; qu'elle ne prétendait pas non plus faire entendre que ce fût uniquement leur intérêt qu'elle avait en vûe, puisque, indépendamment des avantages réels qu'elle procurerait à eux & à leur cause, il était notoirement de l'intérêt de la France que le pouvoir de l'Angleterre fût diminué par la séparation de l'Amérique d'avec cette puissance; que de plus Sa Majesté très-chrétienne, si elle s'engageait dans une guerre avec l'Angleterre à ce sujet, n'entendait pas même exiger que les Etats-Unis ne fissent point une paix séparée dans le cas où on leur ferait des propositions utiles & avantageuses; que la seule condition requise par Sa Majesté très-chrétienne, & sur laquelle elle comptait, était que dans aucun traité de paix avec l'Angleterre, les Etats-Unis ne renonceraient à leur indé-

ANNÉE
1777.

Conclusion
du traité
d'alliance ;
6 Février
1778.

pendance pour retourner sous l'obéissance de ce gouvernement.

D'APRÈS ces propositions préliminaires Conrad Gerard, porteur des pouvoirs du Roi, datés du 30 Janvier 1778, & Benjamin Franklin, Silas Deane & Arthur Lée, signèrent à Paris, le 6 Février suivant, un traité d'amitié & de commerce entre la Couronne de France & les Etats-Unis de l'Amérique. Les députés du Congrès insistaient pour obtenir en même temps une alliance offensive & défensive, par laquelle le Roi s'engagerait, non-seulement à reconnaître purement & simplement l'indépendance des Etats-Unis, mais aussi à la garantir & à la défendre les armes à la main : ce traité fut refusé. Le Roi pouvait bien regarder l'indépendance des Colonies comme existante, mais il ne voulait point la juger ; il ne pouvait par conséquent la garantir, ni entreprendre une guerre pour la soutenir : néanmoins comme il paraissait que la Cour de Londres avait un dessein formé d'attaquer la France, le Roi crut devoir faire avec les Etats-Unis une al-

SUS

alliance

IL f

si la g

& la C

guerre e

Sa Ma

Unis f

raient n

leurs fo

tances,

& fidèl

second

l'allianc

la liber

absolue

matière

du com

le cas

France

qu'après

neté de

été reco

Ce tr

qui n'e

traiter :

alliance éventuelle & purement défensive.

IL fut convenu par l'article premier que
si la guerre se déclarait entre la France
& la Grande-Bretagne pendant la présente

guerre entre les Etats-Unis & l'Angleterre,
 Sa Majesté très-chrétienne & les Etats-

Unis feraient cause commune, & s'aideraient mutuellement de leurs conseils & de leurs forces, selon la nécessité des circonstances, ainsi qu'il convient entre de bons & fidèles alliés. On déclarait par l'article second que l'objet essentiel & direct de l'alliance était de maintenir efficacement la liberté, la souveraineté & l'indépendance absolue & illimitée des Etats-Unis, tant en matière de gouvernement que pour l'objet du commerce. Enfin le Roi s'engageait, dans le cas où la guerre se déclarerait entre la France & l'Angleterre, à ne poser les armes qu'après que l'indépendance & la souveraineté des Etats-Unis de l'Amérique auraient été reconnues de la Grande-Bretagne.

Ce traité n'était alors qu'un être de raison qui n'empêchait point les Colonies de traiter avec l'Angleterre sans le concours

ANNÉES
1778.

Principales conventions d'un second traité conditionnel.

ANNÉE
1778.

de la France, aussi long-temps que la guerre n'était engagée que vis-à-vis d'elles seules, & il laissait le Roi & le Parlement d'Angleterre maîtres absolus de la guerre ou de la paix. Il n'a acquis de réalité que par les hostilités commises de la part de l'Angleterre, qui faisait assiéger Pondichery avant même que ce traité fût conclu. Il demeura secret, parce qu'au moment de sa conclusion il n'avait encore aucune valeur, mais le traité de commerce fut notifié à la Cour de Londres par le comte de Noailles, ambassadeur de France, le 13 Mars 1778. Le jour même de cette notification, le lord North déclara au Parlement qu'il regardait la guerre contre la France comme inévitable.

Le docteur Franklin parut devant le Roi; il lui fut présenté dans la galerie par le comte de Vergennes, ministre des affaires étrangères; il était accompagné & suivi d'un nombreux cortège d'Américains & de particuliers de tous les états que la curiosité avait attirés. Son âge, son extérieur vénérable, la simplicité de ses habits en

SUR

une telle
d'heure
cet Amé
blique. C
nonçait
nation de
bles. qu'a
politesse
les charm
Sa Majest
» tié les I
» très-satis
» que vou
Lorsque
les cours
des affaires
dait au par
le suivirent
ques temps
Le trait
le seul qui
Cour de Lo
ambassadeu
fut le signa
AU mon

une telle cérémonie, tout ce qu'il y a d'heureux & de singulier dans la vie de cet Américain, augmentait l'attention publique. On battait des mains, & tout annonçait à l'entour cet enivrement d'imagination dont les Français sont plus susceptibles qu'aucun autre peuple, & dont leur politesse & leur douceur augmentent encore les charmes pour celui qui en est l'objet. Sa Majesté lui dit : « Assurez de mon amitié les Etats-Unis de l'Amérique, je suis » très-satisfait en particulier de la conduite » que vous avez tenue dans mon royaume. » Lorsque le nouvel ambassadeur traversa les cours pour se rendre chez le ministre des affaires étrangères, la multitude l'attendait au passage, les acclamations publiques le suivirent, & le même accueil dura quelques temps à Paris.

Le traité d'amitié & de commerce était le seul qui parût alors; il fut notifié à la Cour de Londres par le Marquis de Noailles, ambassadeur de France : cette notification fut le signal des hostilités.

Au moment où toutes ces choses se

Divisions

ANNÉE
1778.

en Améri-
que, & dif-
positions
des peuples
à l'égard de
la France.

passaient en Europe, l'esprit de division s'était introduit parmi les chefs de la Nouvelle-Angleterre : on commençait déjà à reprocher au général Washington de ne s'être jamais montré victorieux dans les batailles rangées. La Cour de Londres entretenait des émissaires adroits qui, paraissant zélés pour la cause de l'Amérique, travaillaient à la renverser, & fomentaient des dissensions entre les chefs des conseils & de l'armée. Des hommes secrètement ennemis de la France, cherchaient à inspirer de la défiance pour le gouvernement français, & de la haine pour les particuliers. Quelques aventuriers qui se décoraient du titre d'officiers de France, avaient favorisé par leurs désordres & leurs dérèglemens tout ce que l'on difait de leurs compatriotes. On avait aussi cherché à répandre des doutes sur les succès du docteur Franklin; on refusait d'employer des sujets choisis parmi les meilleures troupes de France qu'il avait adressés au Congrès; on attendait même fort peu du commerce de la France, soit à cause des inexpériences passées

SUR L

passées de
ou par d'
dont le c
au premie
qui le fon
droiture so
lieu que d
ixe pas p
que; le m
il vend u
quantité d
à empêc
barrique de
le; enfin i
les draps
e n'est poin
e n'est poin
équence des
e prix des c
e ceux qui
monarchies f
univers, qu
us les tem
publiques,
Tome II. S

passées de l'administration dans cette partie, ou par d'autres raisons; car dans un pays dont le commerce est la vie, & qui tient au premier rang parmi les citoyens, ceux qui le font avec succès, la franchise & la droiture sont la base des négociations, au lieu que dans les pays où le commerce ne s'exerce pas principalement l'attention publique; le marchand est nécessairement rusé; s'il vend un tonneau d'huile, il triple la quantité du plâtre qui ne devrait servir qu'à empêcher le coulage, si c'est une barrique de vin il double l'épaisseur du jaule; enfin il réduit en coupons les toiles & les draps qu'il doit vendre à la pièce. Ce n'est point le tarif de la consommation, ce n'est point la valeur primitive, ni la conséquence des retards & des frais qui fixent le prix des objets, c'est le besoin pressant de ceux qui achètent. Le commerce des monarchies se propage difficilement dans l'univers, qui au contraire s'est plu dans tous les temps à se voir tributaire des républiques, & même de celles à qui la

ANNÉE
1778.

Troisième
départ précipité des
commissaires de la
cour de
Londres.

nature de leur sol n'offrait presque rien qu'elles pussent échanger.

CEPENDANT la Cour d'Angleterre se hâta de faire partir des commissaires avec des pouvoirs étendus pour offrir la paix à l'Amérique, & rétablir l'union telle qu'elle existait en 1763. Le traité avec la France avait été conclu le 6 Février, les bills conciliatoires ne furent arrêtés au parlement que le 17 du même mois : mais on espérait qu'en faisant partir les commissaires sur le champ, ils arriveraient assez tôt pour faire dans les esprits une heureuse diversion & empêcher que le Congrès ne ratifiât le traité fait à Paris avec ses députés. Le lord Carlile, homme d'un esprit doux & adroit, le gouverneur Johnstone, ci-devant gouverneur de la Floride, qui s'était fait aimer en Amérique par sa franchise, ses lumières & son humanité, & William Edén, sous-secrétaire d'Etat, auparavant gouverneur du Maryland, furent chargés de cette mission délicate.

Opinions
de quel-
ques An-

PLUSIEURS Anglais se persuadaient que le Congrès avait usurpé l'autorité qu'

SUR L'

exercerait sur
la déclara
été résolu
qu'il serait
nombre de
pour entraîn
LA cour
ateurs sec
docteur
comprom
ilas Deane
embarquer
onte d'Es
même flo
nipotentia
LE lord A
son contre
our de Lon
mées, ayan
voirs des
concert avec
étaient par c
y a lieu d
nistres n'av
traiter de b

exercer sur les peuples ; ils savaient que la déclaration d'indépendance n'avait pas été résolue unanimement , & pensaient qu'il serait facile de gagner un assez grand nombre des membres de cette assemblée pour entraîner la pluralité.

LA cour avait envoyé à Paris des négociateurs secrets pour tâcher de traiter avec le docteur Franklin , de le tromper ou de le compromettre. Il n'était plus temps. M. Deane avait quitté Paris pour aller embarquer à Toulon sur la flotte du comte d'Estaing. M. Gerard partait sur la même flotte , en qualité de ministre plénipotentiaire auprès du Congrès.

LE lord Abingdon avait protesté avec raison contre les bills conciliatoires. La cour de Londres n'ayant point rappelé ses députés , ayant au contraire continué les pouvoirs des freres Howe pour agir de concert avec les trois commissaires , qui étaient par conséquent que leurs adjoints , on n'a lieu de croire que le Roi ni ses ministres n'avaient pas l'intention sérieuse de traiter de bonne foi avec les Américains,

ANNÉE
1778.
glais sur
l'autorité
du Congrès.

Départ
d'un Am-
bassadeur
de France
auprès des
Etats-
Unis.

Raisons
qui de-
vaient em-
pêcher le
succès des
bills conci-
liatoires.

ANNÉE
1778.

mais seulement de les engager à rompre le traité qu'ils avaient conclu avec la France, de gagner, s'il était possible, une partie des membres du Congrès & les présidents des provinces. On se proposait de profiter du moment où ils auraient perdu leurs alliés pour les réduire au plus dur esclavage.

Moyens
de corrup-
tion em-
ployés inu-
tilement en
Amérique.

TOUTES les vertus semblaient anéanties à la cour d'Angleterre, & sur-tout la bonne foi; les commissaires firent tous leurs efforts pour séduire plusieurs membres du Congrès, & ensuite pour susciter des divisions entr'eux, en les faisant soupçonner de corruption. Le gouverneur Johnstone, qui avait été l'ami du célèbre Hume, & à qui ce philosophe avait recommandé en expirant de défendre dans le parlement la cause des Américains; le gouverneur Johnstone qui s'était distingué dans le parti de l'opposition, parut même avoir changé de caractère aussitôt qu'il fut employé par le gouvernement. Mais n'attribuons pas sans examen ce changement rapide aux vices de son cœur

écrivait à
pouvait s
mi des A
s'alliaient
rique & h
amis, & l
homme. Il
qui paraissa
devait brise
raisonnait s
elles - même
celui de Joh
le plus zélé
compromit
dans lesquel
qu'à emplo
qui en lui fa
leverent à
il aurait p
nt il jouiss
oublia ce
mitié d'un
rigues d'un
er à un c

I T:
 rompre le
 a France,
 ne partie
 président
 le profite
 perdu leur
 dur esclav
 anéantie
 r - tout
 firent tou
 rs membr
 usciter de
 t soupço
 neur Joh
 du célèb
 vait reco
 re dans
 éricains ;
 ait disting
 , parut
 ère aussi
 uvernem
 nen ce ch
 on cœur

écrivait à des amis respectables , qu'il ne
 pouvait s'empêcher de devenir l'enne-
 mi des Américains ; du moment où ils
 s'alliaient avec la France , une haine patrio-
 tique & héréditaire lui faisait oublier ses
 amis , & la recommandation d'un grand
 homme. Il disait que le traité avec la France
 lui paraissait être un cas imprévu , & qui
 devait briser tous ses premiers liens. Ainsi
 raisonnait son patriotisme , car les vertus
 elles - mêmes ont aussi leurs égaremens.
 Celui de Johnstone fut si grand qu'il devint
 le plus zélé des corrupteurs , & qu'il se
 compromit par des lettres particulières ,
 dans lesquelles il abaissait son caractère
 jusqu'à employer la séduction & la flatterie ,
 qui en lui faisant perdre l'estime de ses amis ,
 élevèrent à sa mission tous les avantages
 qu'il aurait pu retirer de la considération
 dont il jouissait , & du poids de son nom.
 Il oublia ce qu'il devait à lui-même & à
 l'amitié d'un sage , jusqu'à employer les
 artifices d'une femme , pour faire pro-
 duire à un des principaux membres du

ANNÉE
1778.

Congrès cent mille écus & les graces du Roi.

Quoique dans de telles circonstances les opinions fussent partagées, l'arrivée prochaine d'une flotte puissante & d'un ministre plénipotentiaire auprès du Congrès, devait fixer tous les esprits.

Le sentiment public de l'Europe sur les propositions conciliatoires du lord North était qu'elles ne réussiraient point en Amérique, & que la mission des commissaires serait inutile. En effet, Henry Laurens président du Congrès, interrompit la lecture de la commission pour le rétablissement de la paix, parce qu'elle contenait des termes injurieux à la couronne de France. On l'accusait d'une *interposition insidieuse* & d'avoir fait des offres aux Américains sans la connoissance des projets d'accommodement concertés en Angleterre. Accusation bien fautive puisque ce n'avait été que le 1^{er} Février que les ministres avaient communiqué au Parlement quelques projets de réconciliation, & que dès le 6 du même

SUR

mois le
nale av
lecture d
vée ce j
rieures e
Congrès
dans auc
s'il était
assemblée
sion pub
de Lond
ne se lai
considéra
l'Ecosse
prévoyait
américain
pour que
avantages
agens que
voyer aux
été des fu
à l'Améri
il était de
que leur c
de quelqu

mois le traité de l'Amérique septentrionale avec la France était effectué. La lecture de la commission ne fut point achevée ce jour-là, & si dans les séances postérieures elle fut prise en considération, le Congrès déclara par un arrêté que ce n'était dans aucune autre vue que d'épargner, s'il était possible, l'effusion du sang. Cette assemblée ne voulut donner aucune discussion publique aux propositions de la cour de Londres; mais aucun de ses membres ne se laissa tromper. Informés du peu de considération dont les représentans de l'Ecosse jouissent au Parlement, chacun prévoyait avec raison que les représentans américains y joueraient un rôle trop petit pour que leur pays pût retirer quelques avantages de cette représentation, & les agens que le Parlement se réservait d'envoyer aux assemblées continentales auraient été des surveillans dangereux. On n'offrait à l'Amérique qu'un commerce limité, & il était de l'intérêt de toutes les provinces que leur commerce fût illimité. D'ailleurs, de quelque chose que le Congrès & les

ANNÉE
1778.

commissaires fussent convenus , cette convention ne devait avoir aucun effet jusqu'à ce que le Parlement l'eût confirmée. C'était donner trop d'avantage à la métropole, en ce qu'elle aurait sçu ce qu'aurait fait le Congrès, & trop de désavantage au Congrès, puisqu'il ne pouvait pas savoir ce que le Parlement confirmerait : cette inégalité mettait un obstacle insurmontable à l'accommodement. D'ailleurs, l'Amérique septentrionale, trop grande pour ne pas constituer par elle-même un empire, ayant une fois joui de la liberté, aurait cherché sans cesse à en jouir de nouveau. Après avoir agrandi son pouvoir par les armes, elle n'aurait fait que croître en forces & & en moyens tendans à l'indépendance. Si d'un côté ses succès lui avaient inspiré plus de confiance & plus de desir d'être indépendante; d'un autre côté, l'expérience l'aurait rendue soupçonneuse sur les intentions de la Grande-Bretagne; ainsi le plus petit évènement aurait rompu avant peu d'années, le faible fil par lequel on se serait proposé de tenir l'Amérique sous la domination

SUR

anglaise. disait Sa
gleterre
accorder
indépend
ne paroît
assez imp
ferait fa
guerre &
Les co
voir une
leur décl
propositi
terre & d
souverain
L'allia
publique
voyait q
à évacue
Walley-F
dans une
les démar
son camp
mille hom
gons & c

anglaise. Qui pourrait ne pas s'apercevoir, disait Samuel Adams, que la cour d'Angleterre offrant aux Américains de leur accorder tout, excepté l'aveu de leur indépendance, une domination aussi vague ne paroît pas (si cette offre étoit sincère) assez importante pour que le refus qui en seroit fait, exigeât la continuation de la guerre & des dépenses qu'elle entraîne ?

Les commissaires ne tarderent pas à recevoir une réponse définitive, & le Congrès leur déclara qu'il ne pouvait écouter aucune proposition avant le rappel des forces de terre & de mer, & la reconnaissance de la souveraineté des Etats-Unis ?

L'alliance avec la France étant déjà publique, le général Washington prévoyoit que les Anglais ne tarderaient pas à évacuer Philadelphie; il étoit campé à Walley-Forge. Comme il étoit important dans une telle occurrence de veiller sur les démarches des ennemis, il détacha de son camp le général la Fayette avec deux mille hommes d'infanterie, cinquante dragons & quelques Sauvages pour passer le

ANNÉE
1778.

Skuykill, & prendre poste sur une hauteur appelée Baren-Hill, à quatre lieues de Philadelphie; cette position était dangereuse, & trois chemins pouvaient y conduire. Le marquis ne confia qu'à lui-même la garde du chemin le plus direct, le second fut surveillé par un corps de milices, & le troisième qui était le plus détourné, était éclairé par des patrouilles. Le général Howe crut alors avoir trouvé une occasion facile de surprendre le jeune guerrier, & d'entourer sa faible armée. Il sortit de Philadelphie avec toutes ses troupes, & les divisa en trois colonnes. Il prit le commandement de la première, le général Grey conduisait la seconde, & le général Grant commandait la troisième. La première côtoyant le Skuykill marchait droit à Baren-Hill; la seconde prit le grand chemin de Germanton, & devait se porter sur le flanc gauche du détachement de la Fayette; la troisième prenant le chemin de Francfort, & tournant ensuite sur Oxford, était destinée à s'emparer du seul gué que les Américains pussent traverser dans leur fuite;

SUR

& à la
perte d
assurée
de gran
marche
partis d
seys, a
colonne
venir p
versant
nu le g
menaç
attaqua
vit dès
conserv
anciens
en pare
march
mière,
arrivée.
un chan
leure p
de la se
l'église
débouch

& à leur ôter tout espoir de retraite. La perte du marquis de la Fayette paraissait assurée, & les colonnes anglaises parties de grand matin étaient avancées dans leurs marches respectives, lorsque deux officiers partis du camp pour se rendre dans les Jerseys, ayant rencontré successivement deux colonnes ennemies, prirent le parti de revenir promptement sur leurs pas, en traversant les bois : à peine avaient-ils prévenu le général américain du danger qui le menaçait, que déjà la colonne de Howe attaquait les postes avancés. La Fayette vit dès - lors qu'il était tourné, & conservant une prudence dont bien des anciens généraux se trouveraient dépourvus en pareil cas, il jugea que la colonne qui marchait à lui ne l'attaquerait pas la première, & qu'elle attendrait que l'autre fût arrivée. En conséquence il fit sur le champ un changement de front, & saisit la meilleure position qu'il put trouver vis-à-vis de la seconde colonne, ayant devant lui l'église de Baren-Hill, & derrière lui le débouché qui devait lui servir de retraite,

ANNÉE
1778.

mais à peine eut-il occupé cette nouvelle position, qu'il apprit que le général Grant marchait vers le gué du Skuykill, & qu'il en était déjà plus près que lui. Il fallait donc se retirer, mais le seul chemin qu'on pouvait suivre rapprochait de la colonne du général Grant, & expoſait à être attaqué en tête par cette colonne, tandis que celles de Grey & de Howe attaqueraient la queue : à cette nouvelle son ſang froid ne l'abandonna point, il marcha dans un ordre ſi tranquille & ſi régulier qu'il trompa le général Grant, & lui fit croire qu'il était ſoutenu par toute l'armée de Washington. Six coups de canon d'allarme qu'il avait fait tirer à l'armée, ſur la première nouvelle de cette attaque, confirmèrent le général Anglais dans cette erreur, & ſervirent à lui perſuader que toute l'armée américaine avait marché. D'un autre côté Howe arrivant ſur la hauteur de Baren-Hill, avait pris le change à la première manœuvre du marquis de la Fayette, ne rencontrant point ſon ennemi à l'endroit où il ſe croyait sûr de le trouver,

SUR L'

il crut qu'il s'était emparé des instances du général Grant, & que les colonnes de la Fayette, qui de l'avis de la Fayette, méprisèrent son artifice, & son homme. Les faits ; voir juger vingt-quinze. Mais de devoir immense quand on où les jurer, il ans. *

* Le Chevalier de son voyage dans le Nouveau-Monde, agréable & croyant tenir des dames pour

il crut que c'était le général Grey qui s'était emparé de cette position, & perdit les instans à envoyer le reconnaître, le général Grey en perdit aussi à attendre les colonnes de droite & de gauche: le marquis de la Fayette profitant de toutes ces méprises se retira, & *passa la rivière avec son artillerie sans avoir perdu un seul homme.* Je n'ai rien embelli, j'ai raconté les faits; c'est d'après eux seuls que l'avenir jugera si le marquis de la Fayette à vingt-quatre ans était digne de sa réputation. Mais, après avoir servi nos alliés, que de devoirs il lui reste à remplir! quelle dette immense il a contractée envers sa patrie! quand on est homme de guerre dans l'âge, où les jeunes gens savent à peine réfléchir, il faut égaler Turenne à quarante ans. *

ANNÉE
1778.

* Le Chevalier de Chalellux, dans le journal qu'il a fait de son voyage en Pensilvanie, dans la Nouvelle-York & dans le Nouveau-Jersey, raconte cette affaire d'une manière agréable & plaisante. Il prétend que le général Howe croyant tenir le Marquis de la Fayette, avait invité des dames pour le lendemain, mais ses préparatifs ne servirent

ANNÉE
1778.

Evacua-
tion de Phi-
ladelphie ;
bataille de
Mont-
mouth-
Court-
House.

LE général Howe partit pour Londres peu de jours après l'attaque de Baren-Hill, & le chevalier Clinton le remplaça. Washington attentif aux mouvemens que celui-ci pouvait projeter pour sortir de Philadelphie, résolut de lui livrer bataille, & d'empêcher sa retraite. L'armée anglaise apprenant la prochaine arrivée de la flotte française aux ordres du comte d'Estaing, sortit de Philadelphie le 18 Juin, & dès le lendemain les Américains étaient en marche : les milices du Jersey reçurent ordre de s'opposer au passage de l'ennemi, de détruire les ponts & d'encombrer les routes. Arrivé à la hauteur de Princetown le 23, il envoya un nouveau détachement sous les ordres du Marquis de la Fayette pour harceler l'ennemi dans sa marche, mais ce détachement étant trop faible, & ne pouvant entreprendre que de légères escar-

à rien. « Après avoir fait, dit-il, *buisson creux*, il revint à » Philadelphie accablé de fatigue & honteux de n'avoir » rien pris ; les dames ne virent pas M. de la Fayette, & » M. Howe arriva lui-même trop tard pour souper. »

nu.
pas
ete

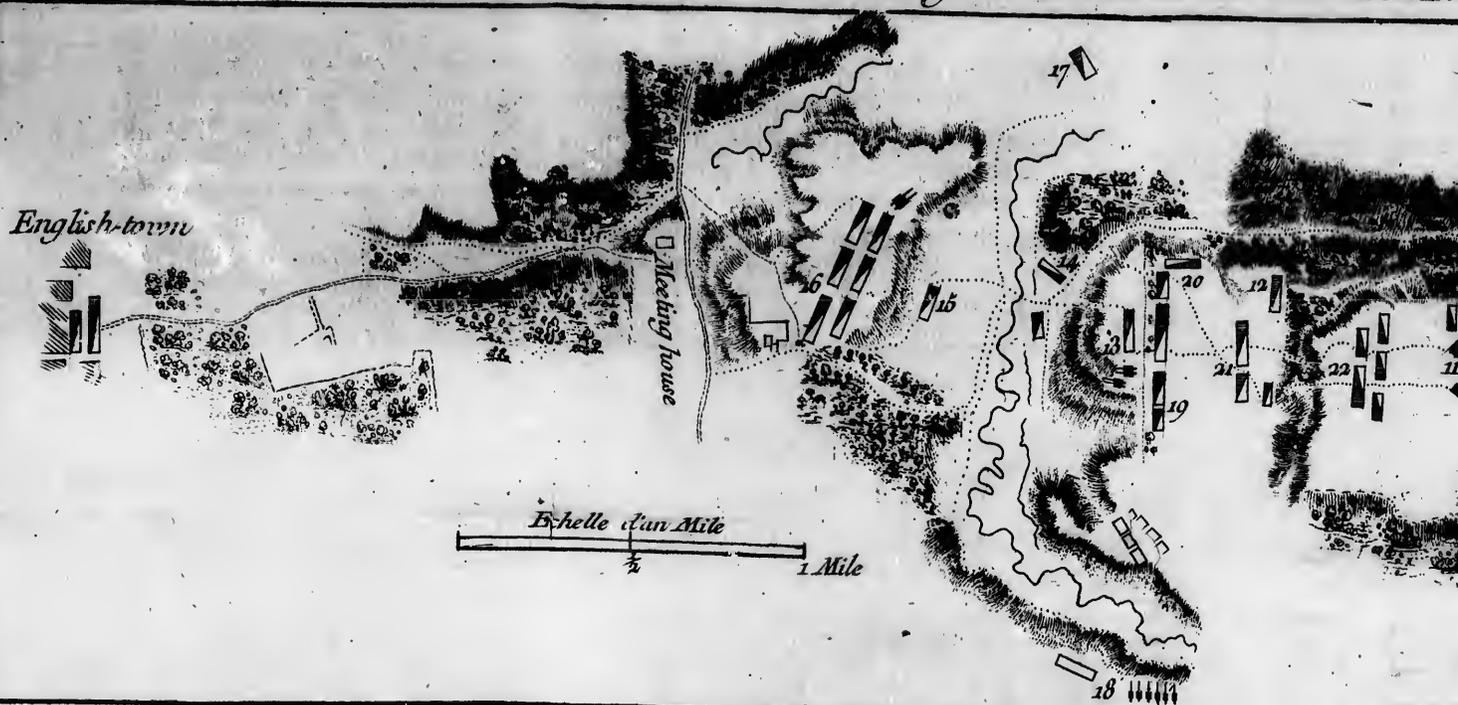
ndres
Hill,
Was-
elui-
hila-
, &
laife
otte
ng,
ès le
mar-
rdre
de
les
own
ent
ette
mais
ne
ar-

int à
voir
&

mi.
pas
de

point 29.
les a fait attaquer et d'où ils

PLAN de la Bataille de Montmouth où le G^l Washington Commandait l'Armée Am

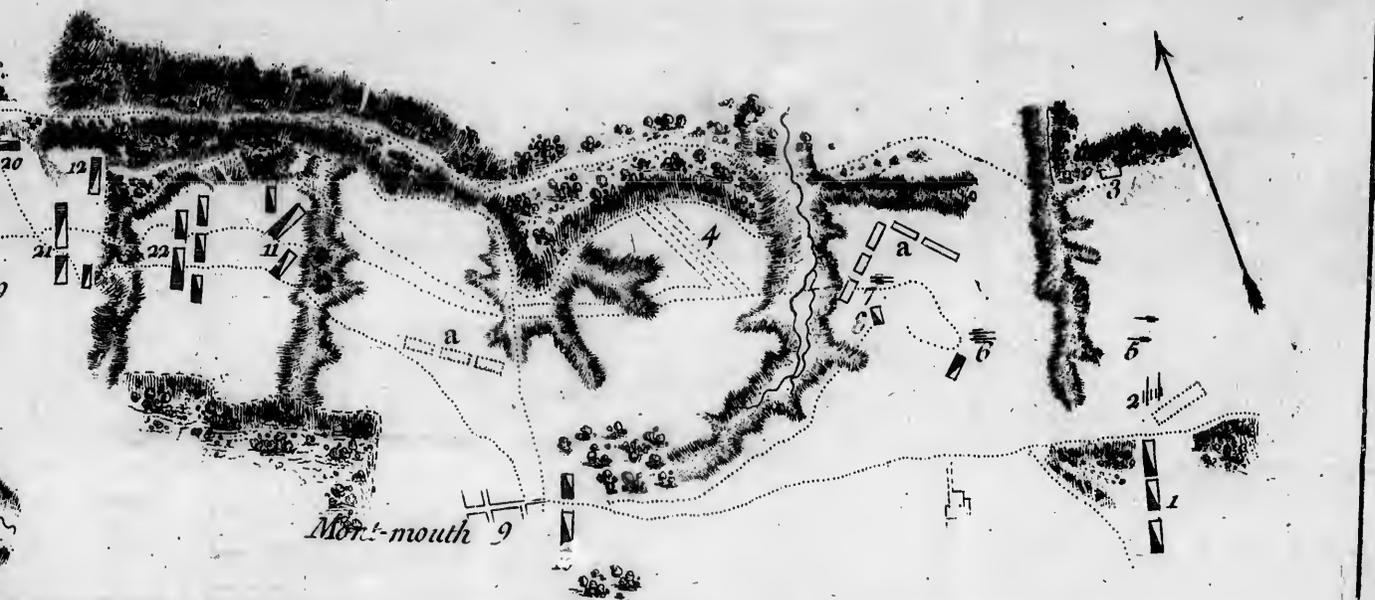


- a. Position que les Anglais occupaient la veille de l'affaire.
1. Colonne Anglaise se déployant par sa gauche et d'où il a été détaché des dragons pour se porter sur la droite des colonnes Américaines qui débouchaient du bois.
2. Première batterie des Anglais qui faisait feu pendant qu'ils se déployaient.
3. Débouchement de la 1^{re} brigade du détachement du G^l Lee qui s'est retirée dans le bois où le reste du détachement débouchait sur 4 Colonnes.
4. Débouchement des 4 Colonnes.
5. Seconde batterie des Anglais.
- 6 et 7. Première et Seconde batterie des Américains.
8. Troupes formées à la droite des batteries 6 et 7 qui ont eu ordre de se retirer sans avoir fait feu.
9. Village de Mont-mouth où est Court-house
10. Troupes formées en avant de Mont-mouth qui se sont retirées sans attendre l'ennemi.
11. Première position occupée par toutes les troupes aux ordres du G^l Lee, où l'on n'apas attendu l'attaque, et d'où l'on s'est jeté dans le bois sur la gauche.
12. Attaque très vive des Anglais sur les troupes jetés dans le bois, pendant la retraite de la position 11.

Explication des Chiffres

13. Seconde position occupée par les Anglais.
14. Point où les Anglais ont encore fait feu.
15. Position occupée par les Anglais pour passer le détachement.
16. Position occupée par les Anglais le détachement.
17. Colonne de dragons.
18. Batterie de dragons.
19. Position occupée par les Anglais ont été jetés dans le bois.
20. Terrain occupé par les Anglais.
21. Nouvelle position occupée par les Anglais ont été jetés dans le bois.
22. Dernière position occupée par les Anglais.

adait l'Armée Américaine Et le G^l Clinton l'Armée Anglaise, le 28 Juin 1778.



ion des Chifres

13. Seconde position occupée par le reste des troupes et d'où elles se sont retirées étant chargées par les dragons Anglais, qui ont ensuite été dispersés par le Colonel Stuart.
14. Point où a débouché un corps d'Anglais qui a fait feu sur le reste des troupes qui occupaient encore la position 13.
15. Position que les troupes prirent en se retirant du point 13, et d'où le général Washington les fit passer en arrière de la ligne qu'il venait de former au point 16.
16. Position que le G^l Washington a fait occuper par les troupes qui arrivaient pour soutenir le détachement du Général Lee.
17. Colonne Anglaise qui s'avance pour attaquer la gauche et qui se retire après l'avoir reconnue.
18. Batterie de 6 pièces commandée par le Chev.^{er} du Plessis-Mauduit et soutenue par 600 hommes.
19. Position occupée par les troupes Anglaises qui s'étaient retirées des points 14 et 17, et d'où elles ont été repoussées avec grande perte.
20. Terrain occupé par les Anglais après avoir été repoussés du point 19.
21. Nouvelle position prise par les Anglais lors que Washington les a fait attaquer et d'où ils ont été également repoussés.
22. Dernière position des Anglais et où ils ont passé la nuit.

mouches
 rable. Le
 ferver 'le
 réunies ,
 Anglais c
 faire pou
 arrêter ju
 ton fût a
 l'armée ;
 peu de fa
 faisant va
 droit qu'
 lieu de to
 couper le
 faible mo
 de l'enne
 au dessous
 Court-H
 passé la
 colonne
 gauche ,
 se porter
 déboucha
 deux batt
 avantageu

mouches, il fit partir un renfort considérable. Le marquis de la Fayette devait conserver le commandement de ces troupes réunies, qui étaient destinées à suivre les Anglais dans la marche qu'ils comptaient faire pour se rendre à Amboy, & à les arrêter jusqu'à ce que le général Washington fût arrivé lui-même avec le gros de l'armée ; mais Charles Lée délivré depuis peu de sa prison, avait rejoint le camp, & faisant valoir son ancienneté, réclama le droit qu'il avait au commandement. Au lieu de tourner l'armée anglaise afin de lui couper le passage, il se borna à faire un faible mouvement, pour se porter en avant de l'ennemi vers un petit bois situé un peu au dessous du village de Montmouth-Court-House, où l'armée anglaise avait passé la nuit du 27 au 28 Juin. Alors la colonne des Anglais se déployant par sa gauche, détacha un parti de dragons pour se porter sur la droite des Américains, qui débouchaient hors du bois, & fit feu de deux batteries de canon qu'elle avait placées avantageusement ; aussi-tôt les troupes

ANNÉE
1778.

américaines commencerent à se retirer, & à s'enfoncer dans le bois, d'où ils débouchèrent ensuite sur quatre colonnes, à douze cens pas au-dessus de leur première position. Ils établirent deux batteries à trois cens pas de celles de l'ennemi : deux corps de troupes se formerent à la droite de ces batteries; mais des ordres timides les obligerent de se retirer avant de faire feu. Les autres brigades qui s'étaient portées en avant du village, se retirèrent presque aussitôt, sans attendre l'ennemi, & s'arrêtèrent à trois cens pas plus loin, entre deux bois, dans une position qu'elles abandonnerent bientôt pour se jeter dans le bois sur la gauche. Elles y furent attaquées vivement par les Anglais, & se retirèrent plus loin encore; laissant derrière elles une position avantageuse, où les Anglais n'auraient pu les forcer sans traverser un ravin profond, dont deux pièces de canon suffisaient pour défendre le passage. On ne fait à quoi attribuer tant de retraites successives, tant de fautes multipliées. Une terreur panique semblait s'être emparée de tout le détachement

SUR I

détachement
de ce gé
parut, &
Les trou
moins bo
qu'elles a
une décha
colonel S
dispersa le
Qu'on t
hinton en
cédé son a
précipitées
troupes qu
général L
venait de f
Voyant qu
rait à l'atta
dée par le
batterie qui
l'ennemi fu
Le général
une batterie
mandée par
s'établit à

Tome II

détachement du général Lée, ou plutôt de ce général lui-même : enfin Washington parut, & le courage commença de renaître. Les troupes se rallièrent dans une position moins bonne que la plupart de celles qu'elles avaient abandonnées, y soutinrent une décharge de l'infanterie anglaise, & le colonel Stuard, avec deux pièces de canon, dispersa les dragons qui venaient les charger.

ANNÉE
1778.

Qu'on se représente le courroux de Washington en apprenant le désordre qui avait précédé son arrivée. Etonné de tant de retraites précipitées, il se hâta de faire passer les troupes qui formaient le détachement du général Lée derrière les deux lignes qu'il venait de former sur une éminence voisine. Voyant que l'infanterie anglaise se préparait à l'attaquer vers sa gauche, commandée par le lord Stirling, il y fit placer une batterie qui tirait avec tant d'avantage, que l'ennemi fut obligé de se rallier à son tour. Le général Green conduisait la droite; une batterie de six pièces de canon, commandée par le chevalier du Plessis-Mauduit, s'établit à cinq cens pas en avant sur la

ANNÉE
1778.

droite, & prenant les Anglais en flanc; les força, après deux heures de feu continu, de rétrograder une seconde fois, tandis que des corps détachés par le général Washington, les attaquaient de front avec le plus grand succès. Trois fois ils se rallièrent, trois fois ils furent repoussés; enfin ils furent obligés de quitter le combat & de repasser en fuyant ce même ravin que le général Lée n'avait pas pu garder. Ils s'arrêtèrent à quelque distance, & présentèrent encore le front; Washington les poursuivait en bon ordre; il commanda à deux brigades d'avancer sur chacun de leurs flancs: cette dernière attaque réussit comme les précédentes, mais la nuit survint & interrompit la victoire. Clinton profita de l'obscurité, & n'attendit pas les hasards du lendemain; il précipita sa marche vers la route d'Amboy, laissant les Américains maîtres du champ de bataille, couvert de morts & de blessés. Les Allemands avaient été tellement excédés par la fatigue & la chaleur, que plusieurs de ceux qui furent trouvés morts

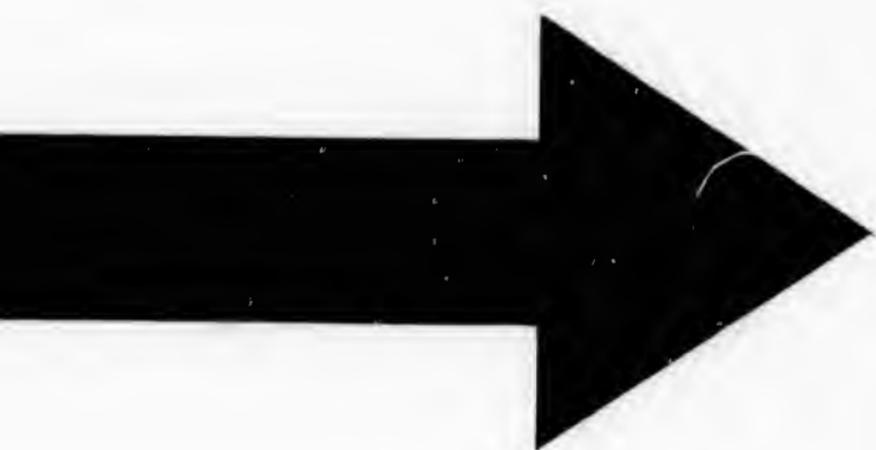
SUR

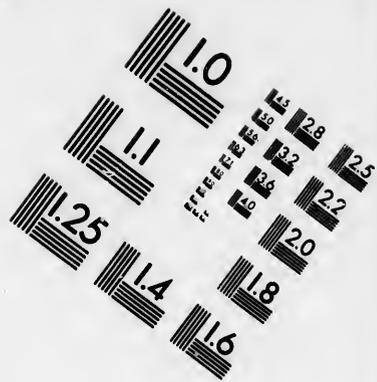
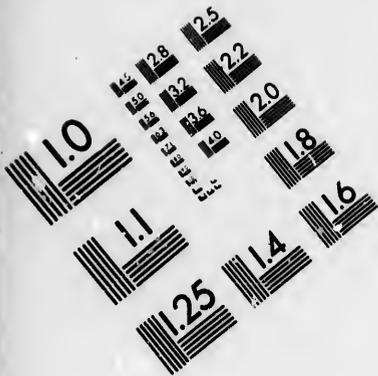
n'avaient
Monkton
Sir Hen
dans leq
au géné
der les b
des Ang
à trois ce
plus imp
commen
vétérans
que les
accomplis
voulait en
de Monr
ses desse
victorieux
travaux; a
fugitif, ren
promettre.
que l'on d
de son hab
née avait
arriver sur l
murmures

n'avaient reçu aucune blessure. Le colonel Monkton fut tué. On dit que dans sa fuite Sir Henry Clinton laissa tomber un sac, dans lequel on trouva une lettre adressée au général Washington, pour recommander les blessés à son humanité. Le nombre des Anglais morts dans le combat s'élevait à trois cens, & cette perte était d'autant plus importante, que Clinton avait fait commencer ses attaques par ses grenadiers vétérans & son infanterie légère; mais loin que les projets de Washington fussent accomplis, sa victoire était incertaine. Il voulait empêcher Clinton de passer au-delà de Monmouth, & de se rembarquer; ses desseins étaient avortés, & quoique victorieux, il ne retirait aucun fruit de ses travaux; au lieu que Clinton, vaincu & fugitif, remplissait tout ce qu'il avait pu se promettre. Washington avait fait tout ce que l'on devait attendre de sa valeur & de son habileté; mais le sort de cette journée avait été compromis avant qu'il pût arriver sur le champ de bataille. De grands murmures s'élevèrent contre le général

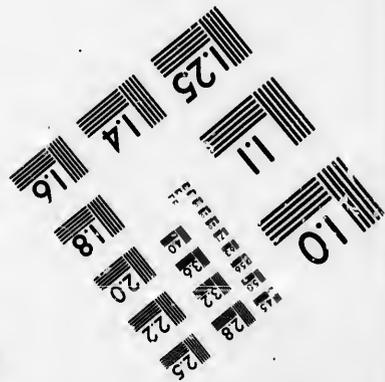
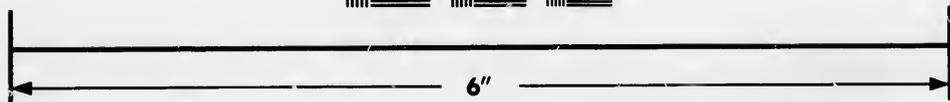
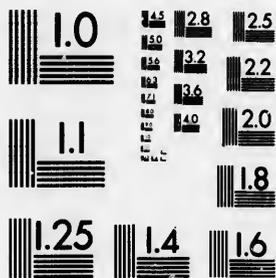
ANNÉE
1778.







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
11
15 12.8
18 12.5
22
20
18
1.8
16

11
10
15 2.8

ANNÉE
1778.

Lée ; on l'accusait même d'avoir contracté des liaisons avec les Anglais pendant qu'il était leur prisonnier ; sa conduite fut examinée par un conseil de guerre , dont la décision , confirmée depuis par un acte du Congrès , le réduisit à quitter le service.

Succès des
Améri-
cains. Elo-
ge de Was-
hington.

LES Américains étaient enfin parvenus à anéantir peu-à-peu ce grand armement , devant lequel les Ministres de Londres avaient annoncé que toutes les troupes de l'Amérique jetteraient bas les armes. Washington avait su se tenir pendant trois ans en face d'ennemis redoutables & persuadés que rien ne pouvait leur résister , sans se laisser engager une seule fois dans une affaire décisive. Souvent vaincu , quelquefois vainqueur , mais toujours supérieur aux évènements , habile à réparer les pertes , & sachant profiter de tous les avantages que lui donnaient la connoissance du terrain & le caractère , l'agilité , l'adresse de ses guerriers ; il avait tenu une conduite capable de déconcerter les plus grands généraux de l'Europe. Les quartiers qu'il avait

S
choi
camp
Mars
de ju
la pr
tant
surpa
Il a f
riers,
de la
les m
qui d
écarte
à crai
LE
Franc
sans d
augme
& leu
la just
les gu
trainen
confid
coloni
la Fra

choisis à Moristown & à Midle-Brook , les camps de Walley - Forge & de White-Marsh , attestent sa supériorité dans l'art de juger les positions militaires. Autant que la prudence est préférable à la colère , autant une valeur discrète & prévoyante surpasse un courage téméraire & farouche. Il a fait voir utilement à tous les guerriers , que si les mouvemens compliqués de la tactique moderne peuvent augmenter les moyens de celui qui attaque , celui qui défend ses propres foyers , peut s'en écarter quelquefois , & n'en est que plus à craindre.

LES hostilités commençaiènt alors entre la France & l'Angleterre. L'homme sage aime sans doute à contempler les révolutions qui augmentent le bonheur de ses semblables , & leur font espérer enfin un asyle pour la justice & la liberté , mais il redoute les guerres & les adversités qu'elles entraînent : la politique se meut par d'autres considérations. En hâtant la séparation des colonies anglaises d'avec leur métropole , la France mettait pour toujours la marine

ANNÉE
1778.

Avantages que la France peut retirer de son alliance avec l'Amérique.

ANNÉE
1778.

anglaise dans la dépendance des autres peuples pour ses armemens. Cette séparation entraînera la chute rapide des manufactures de clincaillerie établies en Angleterre, les forges de ce Royaume ne pouvant fournir la matière première, le fer, à un assez bas prix. Ces avantages doivent indiquer les précautions que la France doit prendre dans la guerre, & diriger utilement ses efforts.

Elle peut espérer de rétablir ses pêcheries, au moyen de son traité. Les productions de l'Amérique septentrionale, en matières crues qui sont nécessaires aux manufactures & au commerce de l'Europe, en grains & en provisions, augmenteront pendant long-tems encore dans la même progression qui a eu lieu jusqu'ici. On peut croire que les productions de l'Amérique suivront dans leur accroissement la mesure de la population, & qu'elles doubleront en vingt années de paix. Les charmes de la vie agricole & pastorale éloigneront encore long-tems les Américains des occupations sédentaires, & concourront à leur faire tirer du dehors toutes les marchandises

manufactures
mêmes u
ans, par
pose la p
navigation
Le seul c
quant à
objets d
grains, d
les Antil
de l'Am
nuire à
portée d
possible
dans les c
en soit,
vue que l
en march
haut que
peuvent
résultent
qu'ils so
leur cultu
établisse
faire de l

manufacturées. Ils ne feront pas par eux-mêmes un grand commerce avant cinquante ans, parce que tout commerce étendu suppose la perfection des manufactures & de la navigation, & ils en sont encore éloignés. Le seul commerce actif qui leur convienne quant à présent, c'est l'importation des objets de consommation première, des grains, des salaisons, du bois à bâtir, dans les Antilles ou sur les côtes méridionales de l'Amérique. Ce commerce, loin de nuire à nos isles à sucre, les mettrait à portée d'augmenter leurs cultures; il est possible qu'il produise un effet différent dans les colonies espagnoles; mais quoiqu'il en soit, la France ne doit pas perdre de vue que les besoins des Anglo-Américains en marchandises d'Europe, montent plus haut que la valeur locale des objets qu'ils peuvent donner en échange. Ces besoins résultent des dépenses actuelles de la guerre qu'ils soutiennent, de l'augmentation de leur culture, de leur population & de leurs établissemens; par conséquent il est nécessaire de leur faire un long crédit sur une

ANNÉE
1778.

ANNÉE
1778.

partie des marchandises qu'ils consomment; mais l'on doit observer que le bénéfice qui se fait sur le retour des objets qu'ils livrent en paiement à un prix très-modéré, compense une partie de ce crédit. Les avances qu'on peut leur faire sont d'ailleurs hypothéquées sur le travail d'un grand nombre d'hommes, & sur des propriétés fertiles, susceptibles d'accroissement dans leurs produits. Ils peuvent donner encore en paiement une partie des métaux qui proviennent de leur commerce avec les colonies étrangères. Il faut aussi remarquer que quelques provinces peuvent fournir en exportations au-delà de ce qu'elles tireraient d'Europe, & que cet excédent pourrait se répartir sur les provinces moins abondantes, au moyen de la circulation établie entre tous les Etats, tant pour les dépenses communes du gouvernement & de la guerre, que pour leur commerce intérieur. Les importations de la Virginie & du Maryland doivent balancer les importations dont ces deux provinces ont besoin. Celles des deux Carolines excèdent de plusieurs millions la

SUR

consom
vinces.
les grain
que l'o
Unis, r
le mém
pour se
puissanc
vingt-de
merce
employe
& fait e
rable.

IL fer
reux qu'a
liance &
les denré
leurs mag
tions à fu
encourage
moment n
les appro
difficulté
le ministè
temps mé

consommation qui se fait dans ces provinces. Le tabac, les munitions navales, les grains, denrées & autres marchandises que l'on peut exporter des treize Etats-Unis, n'excédaient pas en 1776, d'après le mémoire dressé par ordre du Congrès, pour servir au projet d'alliance avec les puissances européennes, la somme de quatrevingt-deux millions tournois ; mais ce commerce offre des bénéfices réels ; peut employer un grand nombre de vaisseaux, & fait espérer un accroissement considérable.

Il serait par conséquent bien malheureux qu'au moment même d'un traité d'alliance & de commerce, la France laissât les denrées de ses alliés s'accumuler dans leurs magasins, & leur donnât des privations à supporter. On aurait pu instruire & encourager les négocians de nos ports au moment même du traité, mais la crainte & les approches de la guerre augmentaient la difficulté des armemens, & obligeaient le ministère à refuser des matelots dans le temps même où il aurait fallu donner aux

ANNÉE
1778.

Ce que la France aurait pu faire aussi-tôt après le traité, & ce que son gouvernement doit se proposer pour la suite.

ANNÉE

1778.

armateurs de grands encouragemens ; il ne s'est point fait d'expéditions proportionnées aux besoins pressans de l'Amérique. Il ferait à désirer que cette négligence fût enfin réparée, & que la France montrât à ces peuples son pouvoir & sa prospérité. Elle doit s'appliquer à augmenter sa navigation ; car en conservant ces nouveaux comptoirs, elle trouve l'occasion d'augmenter par de nouvelles branches de commerce le nombre de ses matelots, & c'est du nombre des navigateurs que dépend absolument la puissance maritime. Si le gouvernement fait profiter du commerce qui lui est ouvert avec l'Amérique septentrionale, ce commerce doit occuper pendant plusieurs générations un plus grand nombre de navires & de mariniens français qu'il n'en peut être employé par les puissances maritimes de l'Europe, dans tout autre commerce, ou dans telle autre liaison qu'elles puissent former. Ce ferait sur-tout pendant la guerre que ce commerce prendrait des racines profondes.

Erreurs &
préjugés

CES assertions paraîtront sans doute bien

SUR

extraord
l'habitue
ils, four
peu lucr
pas mêm
font arm
refusons
les Antill
ces isles
le comp
merce de
tant de m
par le d
matelots ?

CESSEZ
culiers pa
subsister
matelots
la fin de
vez la lib
s'embarqu
Amérique
chaque ar
sur dix n
teur le dr

extraordinaires à ceux que les préjugés & l'habitude entraînent. Comment, diront-ils, fournir des matelots à ce commerce peu lucratif, tandis que nous ne pouvons pas même en accorder aux corsaires qui sont armés dans nos ports, que nous en refusons aux navires en chargement pour les Antilles, lorsqu'ils n'emportent pas dans ces isles des vivres ou des munitions pour le compte du Roi, & qu'enfin le commerce de ces riches colonies, qui intéresse tant de maisons du royaume, est languissant par le défaut de protection & de matelots ?

CESSEZ d'enchaîner l'activité des particuliers par la servitude des classes, laissez subsister cet établissement à l'égard des matelots actuellement classés, & jusqu'à la fin de la guerre seulement, mais conservez la liberté aux nouveaux mariniers qui s'embarqueront pour le commerce de l'Amérique septentrionale, & accordez par chaque armement un ancien matelot classé sur dix novices. Donnez à chaque armateur le droit de patronage sur ses matelots,

ANNÉE
1778.

des Français.

Idées de
l'Auteur.

ANNÉE
1778.

à la charge d'en fournir le dénombrement chaque année ; obligez tout matelot d'avoir un patron , à peine de rester engagé sans terme pour le service du Roi. Demandez ensuite à chaque armateur le cinquième des matelots qui seront sous son patronage. Annoblissez tout négociant qui fera dix ans de suite patron de mille matelots , mais à condition de continuer son commerce. Laissez ensuite faire au peuple : il connaît mieux ses intérêts que vous. Vous aurez bientôt une marine formidable , & qui vous sera garantie par les plus riches particuliers du royaume ; ils sauront indemniser leurs matelots par un service lucratif de celui qu'ils auront été obligés de faire pour l'Etat ; ils feront servir chaque matelot à son tour. Après une campagne de deux ans, le même sujet ne sera pas forcé de se rembarquer pour une nouvelle campagne. Vous ne remplirez vos vaisseaux que d'hommes robustes & sains. Accordez une protection spéciale à tout fils ou petit-fils de négociant annobli qui entrera dans la marine

SUR

royale.
mauvais
gloire &
les mat
les père
Votre m
mes val
trémité
leurs pa
deviendr
se mêler
velle , m
point à
qu'un po
bition :
l'Etat. A
évèneme
vera touj
les puissan
situation
sol , de la
production
la bravour
Alors ces
choses qui

royale. Loin que son origine lui cause une mauvaise honte, qu'il en tire un sujet de gloire & d'illustration; avec quelle ardeur les matelots n'obéiront-ils pas à ceux dont les pères les auront nourris toute leur vie? Votre marine sera bientôt remplie d'hommes valeureux qui défendront jusqu'à l'extrémité la plus héroïque, les fortunes de leurs parens & de leurs amis. — Eh! que deviendra l'ancienne noblesse? & bien elle se mêlera comme elle fait avec la nouvelle, mais d'une manière dont elle n'aura point à rougir, & tous les sujets n'auront qu'un point de ralliement & une seule ambition: l'utilité réciproque, la force de l'Etat. Alors quelques puissances être les évènements politiques, la France conservera toujours la place qui lui est due parmi les puissances de l'univers, en raison de la situation de ses côtes, de la fertilité de son sol, de la variété & de l'excellence de ses productions, de sa grandeur territoriale, de la bravoure & de l'urbanité de ses habitans. Alors ces derniers acquerreraient bientôt les choses qui leur manquent, la connaissance

ANNÉE
1778.

de leurs forces, la confiance dans la patrie, l'énergie, la liberté, les sentimens d'une véritable grandeur, enfin la prospérité qui serait la récompense de leurs vertus. Les vieillards béniraient auprès de leurs foyers l'heureuse révolution dont ils auraient été témoins, ils apprendraient à leurs enfans à jouir de leur bonheur, on n'entendrait plus les gémissemens s'élever de la cabane du pauvre, & accuser les cieux impuissans aux approches du collecteur. On ne verrait plus le courage & le génie réunis à la misère. Déjà les lumières pénètrent de toutes parts: un Roi juste saisit tous les moyens de réparer les anciennes playes du gouvernement, & une douce expérience nous avertit chaque jour que nous pouvons tout espérer de ses soins & de ses bienfaits.

Ce que la déclaration d'indépendance des colonies de l'Amérique fait perdre à l'Angleterre.

LES Anglais tiraient leurs munitions navales de l'Amérique septentrionale, leur fer, vingt-cinq millions de potain, le riz, une grande partie de leur biscuit pour les équipages, la moitié de leurs salaisons. L'Angleterre n'a plus d'objets d'exporta-

SUR
tion, il
sucré qu
currence
TELL
de la pu
sible qu
perde sa
Carthage
croire les
tesquieu,
« Il périr
» gislative
» cutrice.
des homm
nement à
le malheu
constitutio
ties en per
dans l'Am
l'Isle Roya
Ecosse; au
blissement
rables près

* Esp. des L

tion, il ne lui reste que quelques isles à sucre qui soutiendront difficilement la concurrence des Colonies françaises.

ANNÉE
1778.

TELLES sont les vicissitudes de la gloire, de la puissance & des richesses. Il est possible que l'Angleterre périsse & qu'elle perde sa liberté. Rome, Lacédémone & Carthage ont bien péri; &, s'il en faut croire les prédictions du président de Montesquieu, cet empire est près de sa ruine. « Il périra, dit-il, lorsque la puissance législative sera plus corrompue que l'exécutrice. * » Mais il reste à l'Angleterre des hommes éclairés & braves, un gouvernement à la vérité corrompu, mais à qui le malheur est utile, & dont l'excellente constitution peut régénérer toutes les parties en peu de temps; ils possédaient encore dans l'Amérique en 1778, au nord: le Canada, l'Isle Royale, Terre-Neuve & la Nouvelle-Ecosse; au sud: les deux Florides; un établissement, qui pouvait devenir considérables près de l'embouchure du Mississipi;

Réflexions
sur tout ce
qui précède.

* Esp. des L. liv. II. chap. 6.

ANNÉE
1778.

plusieurs isles à sucre dans les Petites-Antilles; celles de la Grenade & de Tabago, qui leur ouvraient un commerce d'une grande ressource sur la côte espagnole, dans le golfe de Paria, & à l'embouchure de l'Orénoque; la riche colonie de la Jamaïque; une vaste étendue de pays à la côte des Mosquitoes, sur laquelle ils prétendent faire de grands établissemens. Ils avaient un commerce florissant dans l'Inde; le Bengale était pour eux une source intarissable de richesses; les directeurs de leur compagnie orientale donnaient des ordres à treize gouvernemens, & ils possédaient Gibraltar & Minorque, Jersey & Guernesey; ils avaient une navigation soutenue au Levant, dans la Baltique & dans tous les ports de l'Europe; enfin des flottes puissantes qui ont balancé jusqu'au moment où j'écris, les forces réunies, les armemens combinés de la France & de l'Espagne, & contenu les vaisseaux neutres de toutes les nations dans le respect & l'asservissement.

Les

su

Les
dans c
combi
dans c
Coloni
à sa g
hair les
de mau
corrom
France.
de Ron
fermeté
tiques.
la conta
puissio
nos gran
mœurs !
Nous
harangue
de la G
de leurs
quence d
de faire b
ainsi dan
Tome

Les récits & les faits que j'ai recueillis dans cette histoire prouvent eux-mêmes combien il reste de grandeur & d'activité dans cette nation : la vigueur & la force des Colonies qu'elle-même a formées ajoutent à sa gloire, en même temps qu'elles font haïr les conseillers. de George III, mépriser de mauvais ministres, & de jeunes lords corrompus par seize années de paix avec la France. C'est ainsi que les jeunes patriciens de Rome changèrent leur courage & leur fermeté pour le luxe & la mollesse asiatiques. Nous avons affaibli nos ennemis par la contagion de nos plaisirs & de nos goûts, puissions-nous dans l'avenir les étonner par nos grands travaux & la supériorité de nos mœurs !

Nous révoquons en doute la plupart des harangues que les historiens de Rome & de la Grece ont placées dans la bouche de leurs héros ; nous les attribuons à l'éloquence des écrivains & au desir qu'ils avaient de faire briller leurs talens ; il n'en est pas ainsi dans cette histoire. Les mêmes dis-

Etonnante
énergie des
sujets bri-
tanniques ;
leur élo-
quence po-
litique.

Les

Tome II. Sec. Part.

B b

ANNÉE
1778.

cours que j'ai transcrits * ont été tenus par les Généraux à leurs soldats, dans les circonstances difficiles, faits dans le Congrès, ou prononcés au parlement de Londres : tels étaient les hommes en Angleterre à l'époque que j'ai voulu célébrer. La bravoure, les sciences & les talens étaient au plus haut degré dans cet empire ; mais la corruption était extrême, & avec elle les peuples perdent bientôt le souvenir du mérite & de la vertu. William Pitt passera peut-être un jour en Angleterre pour le héros fabuleux des écrivains politiques.

Traits de
valeur.

L'ANGLETERRE était remplie d'hommes courageux. J'ai loué l'héroïsme du capitaine Morris à l'attaque de Sullivan ; plus récemment un autre officier de marine a mieux aimé périr que de se rendre après un combat de quatre heures, à ce brave du Couedic, qui n'a pas recueilli les fruits de sa victoire, & qui est mort au milieu des éloges & des regrets de la France.

* Tous ces discours ne peuvent qu'avoir perdu de leur mérite dans mes traductions.

SUR
LES
mers,
fermeté
duite d'
& d'ha
ningham
encore
tique pl
mes que
son voy
vaisseau
le pours
s'était fa
avoir en
était cha
l'avoir co
de la Ro
son bord.
être utile
témoin
lui rendre
DES HO
élevés par
& John A
Docteur F

LES Américains, moins puissans sur les mers, donnaient les mêmes exemples de fermeté, & sans parler de la bonne conduite d'Hopkins, des prodiges de valeur & d'habileté de Paul Jones, de Cunningham & de tant d'autres, ils ont fourni encore des leçons de ce désespoir patriotique plus rare aujourd'hui parmi les hommes que la bravoure. Le capitaine Anderson voyant qu'il ne pouvait échapper au vaisseau le Roëbuck & à deux frégates qui le poursuivaient dans la rade de Lewistown, s'était fait sauter avec son vaisseau, après avoir envoyé à terre une malle dont il était chargé pour le Congrès général, & l'avoir confiée au jeune Armand, Marquis de la Rouërie, qui se trouvait passager sur son bord. Allez, lui dit-il, vous pouvez être utile à mon pays, ne demeurez pas témoin du dernier service que je puisse lui rendre.

DES hommes d'un grand mérite s'étaient élevés parmi eux dans les conseils : Samuel & John Adams, Peyton Randolph, le Docteur Franklin, Henri Drayton, Henri

ANNÉE.
1778.

Patriotisme américain.

Grands hommes en Amérique.

ANNÉE
1778.

Laurens, John Rutledge, président de la Caroline, & un grand nombre d'autres. Dans la chaire, le sage Cooper & l'honnête Duché. * Dans l'armée, Washington, Mongommery, Gates, Putnam, Mifflin & le général Sullivan.

Fermeté
patrioti-
que.

UN des commissaires de la cour de Londres voulait engager un des plus riches habitans de Pensilvanie à se servir de son crédit pour lui procurer des liaisons dans le pays; les promesses & les flatteries ne pouvant rien obtenir, il employa les menaces, & lui dit que le général Clinton enverrait le lendemain un détachement d'Allemands & de Sauvages pour incendier ses habitations, enlever ses troupeaux, & que son fils unique, alors prisonnier des Anglais, serait envoyé en Angleterre pour y être jetté dans un cachot. Le ciel, lui répondit ce ferme républicain, peut permettre qu'une force supérieure détruise

* C'est ce dernier qui a prononcé devant le Congrès, dont il était le Chapelain, l'oraison funebre de Mongommery.

SU
nos vi
des ba
de mor
ront ja
la natu
de la lil
CES
d'unani
rique se
sophes u
Anglo-
peuple,
de tous
conservé
Les écol
les point
même na
se rencor
different
leurs err
BEAUC
que l'indé
assurée,
pas être
l'Angleter

nos villes, dévaste nos compagnes, que des barbares me privent de ma femme & de mon fils ; mais ces violences n'effaceront jamais de mon cœur les sentimens que la nature elle-même y a gravés, l'amour de la liberté & le desir de la vengeance.

ANNÉE
1778.

CEs preuves de constance, de vertu, d'unanimité parmi les habitans de l'Amérique septentrionale, sont pour les Philosophes un grand sujet de réflexion, car les Anglo-Américains ne forment point un peuple, ni une nation, c'est un mélange de tous les peuples, qui ont même conservé jusqu'à leur langage originaire. Les écoles, les églises, les temples, sont les points de réunion où les enfans d'une même nation, les sectaires du même culte se rencontrent & se distinguent de ceux qui différent, soit par leur origine, ou par leurs erreurs religieuses.

La population de l'Amérique septentrionale s'est formée aux dépens de toutes les nations.

BEAUCOUP de personnes pensent encore que l'indépendance de ces peuples n'est pas assurée, & que la révolution ne pourra pas être regardée comme finie, tant que l'Angleterre persistera à y envoyer des

L'indépendance est assurée. Grande vérité politique.

 ANNÉE
1778.

troupes & à ne point reconnaître ces nouveaux gouvernemens. Pour moi je regarde l'indépendance des Américains comme assurée, & sans vouloir m'arrêter à ce qui peut résulter des secours que la France donne aux Etats - Unis, ni contester les moyens qui restent à une puissance dont je connais les ressources; je me fonde sur la grandeur du pays, sa fertilité, sa population, sa défense naturelle par les montagnes & les rivières, la situation des villes, l'épaisseur des forêts; sur la forme des gouvernemens, qui n'attribuant à l'état militaire aucun pouvoir dans l'ordre civil, ne donne à l'effort des armes aucun effet dont puisse résulter la soumission du pays, & qui assure l'indépendance des peuples, tant qu'ils pourront conserver leurs loix. Or les loix ne sont point sujettes aux vicissitudes de la force ou de la faiblesse, elles ne dépendent que de l'opinion des hommes, & tant qu'ils les conservent, les guerres ne sont que des maladies politiques, qui ne changent rien à la liberté des peuples, ni à la nature du gouvernement.

SUR

LES

lents, y
avant
tions p
fera du
reuse,
quelque
soit, q
que les
divisés
que les
l'ambiti
Les pa
dans le
parce q
soient e
cultive
des mé
merce.
oisif. La
à tout
n'ont p
l'oisivet
à des diff
laborieu

LES efforts des Anglo-Américains seront lents , il s'écoulera cent ans peut-être avant qu'ils soient comptés parmi les nations puissantes ; mais leur gouvernement sera durable , & leur constitution vigoureuse , parce qu'il n'est point d'homme , de quelque nation & de quelque caractère qu'il soit , qui n'adore en secret la liberté , & que les pouvoirs y sont en général trop divisés & les élections trop fréquentes , pour que les entreprises de la corruption ou de l'ambition ayent un grand effet parmi eux. Les passions qui engendrent la corruption dans les Etats , y feront peu de progrès , parce qu'il n'y a point d'hommes qui ne soient employés. Le plus grand nombre cultive les terres , les autres s'occupent à des métiers , à la navigation & au commerce. Rien n'est plus rare qu'un homme oisif. La nature libérale attend & provoque à tout instant la main de l'ouvrier. Ils n'ont point encore de temps à donner à l'oisiveté , à cette inutilité qui rend attentif à des différences insensibles pour les hommes laborieux , qui introduit & maintient les

ANNÉE
1778.

Quel peut être l'état futur de l'Amérique septentrionale.

ANNÉE
1778.

distinctions frivoles. On n'y voit point comme dans les villes de l'Europe, des hommes curieux, qui vont chercher des nouvelles dans les places publiques, ou s'amusent à contempler les étrangers qui arrivent sur le port. Tandis que les hommes & les jeunes gens se livrent à la culture, ou chargent & conduisent les vaisseaux, les femmes ne cessent point de filer les laines ou le lin, & de se livrer aux soins de leur ménage.

Si l'on doit compter sur la durée de l'alliance des Américains avec la France & l'Espagne.

JE ne pense pas que leurs alliés aient lieu d'attendre dans la suite des services bien actifs, de la part de ces peuples, qui ont trop de besoins pour eux-mêmes. D'ailleurs, on présume qu'il s'élevera entre eux, dans leurs conseils, beaucoup de discussions sur l'objet de leurs alliances & de leur commerce, lorsqu'ils ne seront plus occupés de la grande affaire de la liberté générale. Quand même les assemblées provinciales & le Congrès général auraient des idées différentes de celles du peuple, il faudrait un grand nombre d'années pour faire passer ces idées parmi le

SUI

commu
le reg
abus qu
procher
& sans
alliance
princip
homme
pour m
monarch
alliance
chaque
sans do
combatt
sonneme
rable de
serait du

ON au
en se m
meront
Tout fa
nature du
tisme, à
a point d
La terre

commun des hommes ; car ils n'ont abhorré le regne de George III qu'à cause des abus qu'ils se croient en droit de nous reprocher. On dit enfin qu'il serait difficile & sans exemple qu'il subsistât une longue alliance entre des gouvernemens dont les principes différent entièrement. Un des hommes les plus célèbres a, dit-on, laissé pour maxime, que les républiques & les monarchies ne pouvaient former qu'une alliance monstrueuse & destructive de chaque côté. Cependant cette maxime, sans doute trop générale, peut être combattue par l'expérience & par le raisonnement ; & l'alliance ancienne & durable de la France avec les liguees Suisses ferait du moins une exception glorieuse.

ON aurait tort de prédire que les hommes en se multipliant dans ces climats, s'armeront bientôt les uns contre les autres. Tout fait espérer la paix. Quand la nature du gouvernement s'oppose au fanatisme, à l'ambition & à la tyrannie, il n'y a point d'occasions de prendre les armes. La terre ne se lasse jamais de dispenser ses

S'il est à croire que les Anglo-Américains se feront la guerre entre eux.

ANNÉE
1778.

biens à ceux qui la cultivent ; son sein fécond ne peut s'épuiser ; plus il y a d'hommes dans une contrée , plus elle devient abondante & heureuse , s'ils sont laborieux. S'ils ne laissent point languir le soc dans une oisiveté qui le rouille , quels sujets de discorde & de jalousie pourraient s'élever entr'eux ?

Cependant un Français très-renommé vient d'affurer à toute l'Europe , dans un livre fameux , que les provinces de l'Amérique septentrionale ne formeront jamais des Etats puissans , & que leur population ne s'élèvera jamais à plus de sept ou huit millions d'hommes. « La population , dit-il , est proportionnée à la fertilité , & les terres de l'Amérique septentrionale ne tarderont pas à s'épuiser ; on remarque déjà de la diminution dans les récoltes. — Plusieurs marchands de Londres m'ont tenu de semblables discours. Ils trouvaient une espece de consolation à se tromper eux-mêmes. En décrivant les possessions que l'Angleterre avait perdue , il leur semblait voir diminuer l'importance de cette perte ;

SU
mais l
croyan
n'ignor
nus &
tenir l
pas en
lui-mêm
ces nor
grais. L
dépouil
lages fo
grais na
desséché
bitumes
& de p
teurs s
des sols
culture
redevien
plus dif
ront ren
tures ,
jusqu'au
lation n
plus act

mais M. Raynal devait-il accorder une croyance aveugle à leurs assertions ? Il n'ignore pas que la plupart des moyens connus & pratiqués en Europe pour entretenir la fécondité des champs , n'ont pas encore été employés en Amérique ; lui-même nous apprend que les terres de ces nouveaux climats produisent sans engrais. Il y a lieu de prévoir que ces terres dépouillées des grands arbres dont les feuillages formaient en se pourrissant leur engrais naturel , & restant à découvert , se dessècheront avec le temps , & que les bitumes se détruiront à force de fermenter & de produire ; mais lorsque les cultivateurs s'appercevront de cette altération des sols primitifs , les travaux de l'agriculture se perfectionneront , & les récoltes redeviendront abondantes. La charrue sera plus difficile à conduire , les bestiaux seront renfermés la nuit dans d'étroites clôtures , & les fumiers entassés s'élèveront jusqu'au toit des étables ; mais la population n'en sera que plus nombreuse & plus active. Telle est la destinée des

ANNÉE
1778.

hommes dans presque toutes les contrées de l'univers, que les champs qui les nourrissent ne sont jamais plus féconds que quand ils sont arrosés de sueurs.

Aussi-tôt que la ratification du traité par le Congrès général fut connue en Angleterre, & que le retour des commissaires eut constaté que l'Amérique ne voulait admettre aucun traité dans lequel la France ne serait point comprise, la plus grande unanimité régna dans le Parlement. Les membres de l'opposition devinrent eux-mêmes les partisans de la guerre. Nous avons été, disaient-ils, les amis des Américains, tant qu'ils ont combattu pour la défense de leurs libertés, mais du moment qu'ils agissent offensivement & s'allient avec la France, nous devenons leurs ennemis. S'ils peuvent oublier leur sang, leurs anciennes amitiés, la terre dont ils sont sortis, leur vieille & juste antipathie contre les Français, s'ils peuvent se réjouir un jour dans le massacre des guerriers, parmi lesquels ils ont combattu, & dont les frères ont plaidé leur cause : alors, disait un orateur.

SUR

du parle
champ
cain & c
je frapp
Si le
toutes le
ruine de
qu'elle p
Consent
ce serai
objet de
qu'elle a
malheur
quand no
paix ne
nous don
tion réu
elle fera
avec joie
d'hui. Si
l'Angiete
qu'il se
splendeu
C'est p
tels disco

du parlement, alors si je me trouvais sur le champ de bataille, vis-à-vis d'un Américain & d'un Français, c'est l'Américain que je frapperais de préférence.

Si le dessein, disaient des citoyens de toutes les classes, a fixé à cette époque la ruine de l'Angleterre, il vaut encore mieux qu'elle périsse par l'épée que par la plume. Consentir en ce moment à aucun traité, ce serait rendre la Grande-Bretagne un objet de pitié aux yeux de cette France qu'elle a autrefois conquise. Nous sommes malheureux dans nos négociations, même quand nous avons la victoire pour nous. La paix ne peut que nous abaisser, la guerre nous donne de l'espérance. Dès que la nation réunie sortira de son assoupissement, elle sera victorieuse, & l'Amérique recevra avec joie l'amitié qu'elle méprise aujourd'hui. Si le jour est arrivé où le soleil de l'Angleterre doit cesser d'éclairer l'horison, qu'il se couche du moins dans toute sa splendeur.

C'est par de telles pensées, c'est par de tels discours, que l'orgueil national exci-

 ANNÉE
1778.

tait le peuple aux combats, & avait
 l'ardeur patriotique qui lui devenait plus
 que jamais nécessaire. Il s'était fait un chan-
 gement inattendu dans le système politique
 de l'Europe. La France, en réunissant ses
 efforts à ceux des Américains, semblait vou-
 loir relever avec splendeur le commerce
 & l'activité de ses peuples. Un ministre
 laborieux dans tous les temps, capable
 dans toutes les affaires, & qui, dans tous
 les emplois, avait eu le talent si rare de
 réunir l'estime & l'affection du public
 aux faveurs de la Cour, donnait aux ports
 & aux arsenaux de ce royaume une splen-
 deur & une puissance jusqu'alors inconnues;
 Tous les regards étaient tournés vers la
 marine, mere du commerce & de l'aïfance,
 amie de la liberté. Cet art tour-à-tour bien-
 faisant & terrible devenait l'objet principal
 de toutes les spéculations, mais combien
 de préjugés, de fausses épargnes, d'abus
 enracinés ne s'opposaient-ils pas à ses
 progrès ?

Campa-
 gne du
 comte

CEPENDANT le comte d'Estaing commen-
 çait cette campagne mémorable, où souvent

SUR

malheure
 la fortun
 énergie s
 l'univers
 soutenus
 ordres du
 s'emparai
 hardi que
 de la Do
 dans les i
 tance avai
 munes à o
 cent mille
 y faire des
 dait au ro
 avions trop
 portait le c
 au commer
 C'était à lu
 néral de co

* Ils avaient
 tingué depuis à
 L'audace de ces
 par terre & pa
 il faut savoir le

malheureux & toujours infatigable, il força la fortune à le couvrir de gloire. La même énergie s'était communiquée d'un bout de l'univers à l'autre. Cinquante sibusniers * soutenus de quelques troupes sous les ordres du gouverneur de la Martinique, s'emparaient par un coup de main aussi hardi que bien concerté des fortifications de la Dominique, entrepôt des Anglais dans les isles du Vent, & dont l'importance avait déterminé la chambre des communes à octroyer, peu d'années auparavant, cent mille livres sterling pour la fortifier & y faire des routes. Le comte d'Estaing rendait au royaume une possession que nous avions trop peu regrettée, & dont la perte portait le coup le plus fatal à la richesse & au commerce des Anglais dans les Antilles. C'était à lui qu'il était réservé comme général de conquérir la Grenade, & comme

ANNÉE
1778.
d'Estaing.
Prise de la
Dominique & de
la Grenade.

* Ils avaient à leur tête ce brave *Vence*, qui s'est distingué depuis à la prise de la Grenade & à Savanah. L'audace de ces aventuriers si précieux dans la guerre, & par terre & par mer, est capable de tout entreprendre, il faut savoir les employer & les récompenser.

 ANNÉE
1778

amiral d'empêcher qu'elle ne fût reprise. La Grenade, la plus fertile & l'une des plus petites des Antilles, & qui, depuis le moment de sa découverte, a été sans cesse le théâtre de toutes les injustices & de toutes les révolutions que peut causer la cupidité; l'une des isles les plus riches par ses productions, & la plus importante peut-être, tant par sa communication facile avec la côte Espagnole de l'Amérique méridionale que par le commerce interlope, mais intarissable & sûr qu'elle ouvre avec cette partie.

Je termine ici cette histoire, qui est celle de la révolution de l'Amérique septentrionale, devenue libre & indépendante; j'écrirai dans la suite l'histoire de la guerre des alliés. Mais les entraves qui s'opposent aux travaux de tout historien contemporain m'arrêteront encore long-temps. J'attendrai pour ordonner qu'on la publie, que quelques hommes ne soient plus, & l'instant où je serai près de mourir moi-même.

Faisons en ce moment des vœux ardens pour le retour de la paix. Victime de la guerre, je fais par une malheureuse expérience

SUR

rience
liers. L
elles de
détresse
son Ro
d'infort
» guerre
» cultur
» grand
» & les
» de réo
» mes l'a
» penda

 † Fénélo

Tome

rience combien elle cause de maux particuliers. Les longues guerres entraînent après elles de terribles désordres & de grandes détresses. De quoi sert-il à un peuple que son Roi soit victorieux, s'il est beaucoup d'infortunés sous son règne? « Lorsque la » guerre met tout en feu, les loix, l'agri- » culture, les arts languissent, a dit un » grand homme, * on tolère la licence, » & les méchants sont employés. On a besoin » de récompenser dans le tumulte des ar- » mes l'audace des scélérats qu'on punirait » pendant la paix. »

ANNÉE
1778.

* Fénelon.



S
7

Ext

LE
confi
Géné
contin
qui ser
fense

Alo
du G
WASH
nimem

En c
Le
Washin
unanim
ral &
améric

Tom

T R A D U C T I O N

L I T T É R A L E .

*Extrait des Actes du Congrès, le 15
Juin 1775.*

LE Rapport du Comité ayant été lu & considéré : RÉSOLU qu'il sera nommé un Général pour commander toutes les forces continentales présentement sur pied, ou qui seront levées dans la suite pour la défense de la liberté américaine.

Alors le Congrès a procédé au choix du Général par scrutin, & GEORGES WASHINGTON, Ecuyer, a été élu unanimement.

Le 16 Juin.

En conséquence de l'ajournement ;
Le Président a informé le Colonel Washington que hier le Congrès a fait unanimement choix de lui pour être Général & Commandant en chef des forces américaines, & l'a requis de déclarer s'il

Tome II. Sec. Part.

C c ij

ANNÉE
1775.

voulait accepter cet emploi. A quoi le Colonel Washington se tenant debout à sa place *, a répondu.

« Monsieur le Président ;

« Je suis vraiment sensible au grand honneur qui m'est fait par cette commission, encore que j'éprouve une grande peine de la persuasion intérieure où je suis que mon habileté & mon expérience militaire ne répondent pas suffisamment à une confiance aussi importante & aussi étendue ; mais puisque le Congrès le desire, je remplirai le devoir du moment, & j'emploierai tout ce qui est en mon pouvoir à son service, & pour soutenir la cause glorieuse de la liberté : je le supplie d'agréer mes sinceres remercimens du témoignage distingué qu'il me donne de son approbation. »

« Mais s'il arrive quelque évènement malheureux & défavorable à ma réputation, je prie chacun des membres de cette assem-

* Il était alors membre du Congrès.

blée de se ressouvenir qu'aujourd'hui je déclare avec la plus grande sincérité, que je ne crois point avoir des qualités égales à celles qu'exige le commandement dont je suis honoré.»

ANNÉE
1777.

« Quant au payement, Monsieur, permettez moi d'assurer au Congrès qu'aucune considération pécuniaire ne pourrait me déterminer à accepter cet emploi difficile, & que je n'ai pas l'intention d'en appliquer le revenu à mon aifance & à mes jouissances domestiques, je ne veux en retirer aucun profit. Je tiendrai un compte exact de mes dépenses, je ne doute pas qu'elles ne soient remboursées, & c'est tout ce que je désire.»



ANNÉE
1775.

HONNEURS PUBLICS

*RENDUS à la mémoire des Généraux qui
sont morts à la tête des armées , en
combattant pour l'indépendance de l'Amé-
rique.*

EPITAPHE DE WARREN,
*GRAVÉE sur son tombeau , dans la ville
de Boston.*

IN honour of
JOSEPH WARREN,
major general of Massachusett's-Bay.
He devoted his life to the liberties
of his country ,
And, in bravely defending them, fell
an Early victim ,
In the battle of Bunkers'hill,
June 17 , 1775.
The Congress of the United-States ,
as an Acknowledgement of his services ,
and distinguished merit ,
Have Erected this monument
to his memory.

RICH

Aâ

« C'ES
» recon
» signale
» que de
» durab
» est gr
» désir

A l'honneur de
JOSEPH WARREN,
Major général de Massachusett's-Bay.
Il a dévoué sa vie aux libertés
De son pays,
Et en les défendant bravement il est tombé
Victime prématurée
Dans la bataille de Bunkershill,
Le 17 Juin 1775.
Le Congrès des Etats-Unis,
En reconnaissance de ses services,
Et de son mérite distingué,
A érigé ce monument
A sa mémoire.

RICHARD MONGOMMERY.

Acte du Congrès du 25 Janvier 1776.

« C'EST non-seulement un juste tribut de la
» reconnoissance publique envers ceux qui se sont
» signalés dans la défense glorieuse de la liberté,
» que de perpétuer leurs noms par des monumens
» durables érigés en leur honneur, mais encore il
» est grandement utile d'inspirer à la postérité le
» désir d'égalier leurs actions. »

ANNÉE
1776.

A LA MÉMOIRE
DE RICHARD MONGOMMERY.

« **P**OUR exprimer le souvenir que les États-Unis
 » entretiennent des services importans & signalés
 » de ce brave général, qui, après une suite de
 » succès obtenus malgré les obstacles les plus diffi-
 » ciles à surmonter, a succombé à l'assaut de Québec,
 » capitale du Canada; & pour transmettre aux
 » âges futurs son patriotisme, sa conduite, la har-
 » diesse de ses entreprises, son incomparable per-
 » sévérance & son mépris des dangers & de la
 » mort, comme des exemples vraiment dignes d'être
 » imités, le Congrès a ordonné que ce monument
 » serait érigé. » *

* Le tombeau de Montgomery a été fait à Paris, & transporté en Amérique par les ordres & aux frais des États-Unis, & sous la direction du docteur Benjamin Franklin; la décoration en est simple & noble; il en a été fait une estampe, gravée par Saint-Aubin, graveur de la bibliothèque du Roi.



SUI

DU

Gravée
en V
Cong

E

He die
Woundsh
N
Brav

Th

In testimo
Have

H

Brig

II

E P I T A P H E

DU GÉNÉRAL MERCER,

*Gravée sur son tombeau, à Fredericksburg
en Virginie, en exécution de l'acte du
Congrès, du 8 Avril 1777.*

SACRED to memory of
HUGH MERCER,
Brigadier général in the army of
The United-States.

He died on the 12 of January 1777, of the
Woundshe received on the 3 d. of the same month
Near Princetown in New-Jersey,
Bravely defending the liberties of
America.

The Congress of the United-States,
In testimony of his virtues, and their gratitude,
Have caused this monument to be erected.

CONSACRÉ à la mémoire de
HUGUES MERCER,
Brigadier général dans les armées
des États-Unis.

Il est mort le 12 Janvier 1777 des

ANNÉE
1776.

Blessures qu'il avait reçues le 3 du même mois
Auprès de Princetown, dans le Nouveau Jersey,
Et défendant bravement les libertés
De l'Amérique.

Le Congrès des Etats-Unis,
En témoignage de ses vertus & de leur reconnaissance,
A ordonné que ce monument serait érigé.



E P I T A P H É

DU GÉNÉRAL WOOSTER,
*Gravée sur son tombeau conformément à
l'acte du Congrès du 17 Juin 1777.*

IN honour of
DAVID WOOSTER,
Brigadier général in the army of
The United-States.
In defending the liberties of America,
And Bravely repelling an inroad,
Of the british forces to Dambury,
In Connecticut.
He received a mortal wound,
On the 27 th day of April, 1777;
And died
On the 2 d day of May following.
The Congress of the United-States,
As an acknowledgement of his merit and services,
Have caused this monument to be erected.

SUR

D

En d
Et
D

En recon
A or

D
Gravée
du su
du 4

FRAN

ANNÉE
1777.

EN l'honneur de
DAVID WOOSTER,
Brigadier général dans l'armée
Des Etats-Unis.

En défendant les libertés de l'Amérique,
Et repoussant bravement une invasion
Des forces britanniques à Dambury,
Dans le Connecticut.

Il a reçu une blessure mortelle,
Le 27 d'Avril 1777;
Et est mort

Le 2 de Mai suivant.

Le Congrès des Etats - Unis;
En reconnaissance de son mérite & de ses services;
A ordonné que ce monument serait érigé.

E P I T A P H E

D U G É N É R A L N A S H ,

*Gravée sur son tombeau dans la Caroline
du sud, conformément à l'acte du Congrès
du 4 Novembre 1775.*

IN honour of
The memory of brigadier général
FRANCIS NASH, who fell in the battle

ANNÉE
1777.

Of Germantown
On the 4th of October 1777,
Bravely contending
For the independance of his country.

EN l'honneur de
La mémoire du brigadier général
FRANÇOIS NASH, qui est tombé à la bataille
De Germantown le 4 Octobre 1777.
En combattant bravement
Pour l'indépendance de son pays.



SUR

DES

QUI ont
commis
entre
l'Amér

MES

LE CHEV. D

ANTOINE - F



L I S T E

DES OFFICIERS FRANÇAIS

QUI ont servi dans les armées américaines avec
commission du Congrès, avant les traités faits
entre la France & les treize Etats - Unis de
l'Amérique.

27 Février 1776.

MESSIEURS,

..... D U G A N, reçoit une gratification pour
ses services dans la cam-
pagne du Canada, & est
recommandé aux géné-
raux de l'armée conti-
nentale pour être em-
ployé selon sa capacité.

19 Mars.

..... A R U N D E L, appointé capitaine d'artil-
lerie sous les ordres du
général Lée.

21 Mars.

LE CHEV. DE SAINT-AULAIRE, employé capitaine d'une
compagnie indépendante
pour servir en Canada.

26 Juin.

ANTOINE - FELIX VIEBERT, recommandé au général
Washington, pour éprou-
ver sa capacité comme
ingénieur.

414 ESSAIS HIST. ET POLIT.

26 Juin.

LOUIS DUBOIS, nommé colonel d'un bataillon nouvellement levé pour l'armée du Canada.

16 Juillet.

LE CHEVAL. DE KERMORVAN, nommé ingénieur au service du Continent, avec soixante dollars ou piastres fortes d'appointemens par mois, & le rang de lieutenant-colonel, retiré avec rang de colonel le 5 Mars 1778, après avoir servi à l'armée de Gates, dans le corps des Riflemen, commandé par Morgan.

20 Juillet.

JACQ.-ANT. DE FRANCHESSEN; chevalier de Saint-Louis, volontaire avec rang de lieutenant-colonel.

23 Juillet.

..... SAINT-MARTIN, nommé ingénieur avec rang de lieutenant-colonel.

29 Juillet.

JEAN-ARTHUR DE VERMONET, breveté capitaine, & le 18 Septembre suivant, breveté major en considération de ses services & de sa capacité, & sur la demande du général Washington.

SU

FIDE

CHRIST

JACQU

MARQU

CHEV. D

JEAN-D

CHRÉTI

JEAN-LO

PIERRE-F

SUR L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE. 315

29 Juillet.

FIDÈLE DORRÉ....., volontaire recommandé par le Congrès au général Washington, pour l'employer selon sa capacité.

Le même jour.

CHRISTOPHE PELLISSIER, nommé ingénieur, avec rang de lieutenant-colonel.

18 Septembre.

JACQUES-PAUL GOVERT, breveté capitaine-lieutenant d'artillerie.

19 Septembre.

MARQUIS DE MALMADY, breveté major.

Même jour.

CHEY. DU PLESSIS MAUDUIT, breveté capitaine d'artillerie, s'est signalé à Germantown & à Redbank, nommé lieutenant-colonel le 20 Novembre 1777, sur la demande de Washington; renré au service de France en 1779.

JEAN-LOUIS IMBERT, employé ingénieur avec rang de capitaine.

CHRÉTIEN DE COLERUS, employé avec rang de major.

JEAN-LOUIS DE VIRNEJOUX, employé avec rang de capitaine.

7 Octobre.

PIERRE-FRANÇOIS DE BOYS, breveté major à la suite de l'armée.

416 ESSAIS HIST. ET POLIT.

5 Novembre.

MAT.-AL. DE LA ROCHEFERMOY, appointé brigadier général des armées continentales, a donné sa démission le 31 Janvier. Mort retiré du service.

21 Mars 1777.

LE COMTE DE MONTFORT, envoyé à Washington pour être employé lieutenant.
DE LA NEUVILLE....., breveté colonel, nommé depuis brigadier général en considération de ses services. Retiré le 4 Décembre 1778.

24 Mars.

.....**DE FANEUIL**, volontaire avec rang de colonel sans appointemens ni rations.

ARM. MARQ. DE LA ROUERIE, breveté colonel d'un corps indépendant.

12 Mai.

LOUIS FLEURY....., nommé ingénieur, avec rang de colonel; le Congrès lui fait présent d'un cheval, pour récompense de sa conduite à Brandiwine, le 11 Septembre 1777, breveté lieutenant-colonel le 26 Novembre même année.

13 Mai.

THOMAS CONWAY....., chevalier de Saint-Louis, appointé brigadier général,

M O T T

C O P P I

M A R Q U

Tome

ral, a commandé une division à Brandi wine & à Germantown; retiré major général en 1779.

26 Mai.

MOTTIN DE LA BALME, breveté lieutenant-colonel de cavalerie, avec appointemens, à compter du mois de Janvier précédent; le 18 Juillet suivant, nommé inspecteur de la cavalerie avec rang de colonel, a donné sa démission le 12 Octobre.

Même jour.

COPPIN DE LA GARDE, recommandé pour quelque emploi dans la division du général Sullivan.

16 Juillet.

MARQUIS DE LA FAYETTE, nommé major-général; nommé au commandement d'une division de l'armée continentale le 1^{er} Décembre. Le Congrès lui fait faire des remerciemens publics le 21 Octobre 1778, & lui fait présenter une épée, au nom des Etats-Unis, à son arrivée en France.

28 Juillet.

..... **DE VALLENAYS**, breveté capitaine de cavalerie avec appointemens.

Même jour.

LE CHEVALIER DU PORTAIL, nommé ingénieur en chef avec rang de colonel; nommé brigadier général le 17 Novembre, élu depuis major-général & chef de corps des ingénieurs des armées continentales.

..... **DE LA RADIÈRE**, nommé ingénieur avec rang de lieut. colonel; nommé colonel le 17 Novembre. Est mort au service.

..... **DE GOUVION**, ingénieur avec rang de major, breveté lieutenant-colonel le 17 Novembre.
 29 Juillet.

BARON DE HOLZENDORF, breveté lieutenant-colonel avec appointemens depuis le 17 Novembre précédent. A donné sa démission le 31 Janvier 1778.

PRUDHOMME DE BORRE, élu brigadier général. A donné sa démission le 14 Septembre 1777.

11 Août.

TRONSON DU COUDRAI, nommé inspecteur général des manufactures militaires, avec rang de major-général; demande à joindre l'armée comme volontaire, avec le simple

CHE

.....

LE C

Nico

brevet de capitaine, le
16 du même mois. Se
noyé dans le Skigkill, le
17 Septembre. Le Con-
grès a fait inhumer son
corps aux frais publics.

11 Août.

CHEVALIER DU FAILLY, breveté lieutenant- colo-
nel, avec appointemens
depuis le 1^{er} Décembre
1776.

Même jour.

..... DES EPINIÈRES, neveu de M. Caron de
Beaumarchais, breveté
capitaine, nommé depuis
major, parti pour reve-
nir en France le 4 Dé-
cembre 1778, mort à
Paris en 1782.

15 Septembre.

LE COMTE DE PULASKI, Polonais ayant servi en
France, & depuis un an
dans l'armée continen-
tale, appointé comman-
dant en chef de la cava-
lerie, avec rang de bri-
gadier général. Tué à
Savanah.

Même jour.

NICOLAS ROGER....., aide-de-camp du général du
Coudray, breveté ma-

... jor, fait lieutenant-colonel le 10 Décembre 1778.

Même jour.

.....DE BEDAUX, breveté capitaine avec appointemens, depuis le 10 Mai précédent. Nommé lieutenant-colonel de la légion de Paulaski le 10 Décembre 1778. Mort.

Même jour.

.....BARON DE KALB, élu major général des armées continentales.

.....DE VRIGNY, capitaine, a donné sa démission le 21 Octobre 1778.

4 Octobre.

CHEVALIER DU BUISSON, breveté major, retiré en 1781.

16 Novembre.

CHEVALIER DE LA COLOMBE, aide-de-camp de M. de la Fayette, breveté capitaine.

17 Novembre.

CHEVALIER DORSET, lieutenant dans les volontaires passés en Amérique à la suite de Tronfon du Coudray. Le Congrès lui accorde une gratification pour s'en retourner.

DE I

DE C

CHEVA

DENI

FERDI

SUR L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE. 421

17 Novembre.

DE LAUMOY, breveté colonel en considération de ses services comme ingénieur.

Même jour.

DE GIMAT, aide-de-camp de M. de la Fayette, obtient le rang de lieutenant-colonel en considération de ses services; promu l'année suivante au rang de colonel, obtient le commandement d'un régiment de Riflemen.

1^{er} Janvier 1778.

CHEVAL. DE VILLEFRANCHE, ingénieur avec rang de major sous les ordres du général du Portail.

2 Janvier.

DENIS DU BONCHET, est breveté major en considération de ses services dans l'armée du nord, & le Congrès lui accorde une gratification pour retourner en France à cause de sa santé.

11 Janvier.

FERDINAND DE BRAHM, ayant servi comme ingénieur dans la Caroline du

Dd iij

sud , est breveté ingénieur avec rang de major au service des Etats-Unis.

18 Février.

..... DE PONTIERE , breveté capitaine de cavalerie.

Même jour.

..... DE PONCEAUX , breveté capitaine.

16 Avril.

Capitaine breveté ingénieur à compter du 1^{er} Décembre 1776 , breveté major le 5 Novembre.

13 Juin.

..... DU CAMBRAY , attaché au corps des ingénieurs commandés par le général du Portail avec le rang de lieutenant-colonel.

15 Juin.

MARQUIS DE VIENNE , major dans les troupes de France , breveté colonel après avoir servi comme volontaire pendant une campagne , prend congé le 27 Octobre pour revenir en France.

.....

.....

.....

.....

SUR L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE. 423

18 Septembre.

BECHET DE ROCHEFONTAINE, breveté ingénieur avec rang de capitaine.

23 Octobre.

..... DE L'ECLISE, employé dans l'armée du nord avec rang de lieutenant-colonel.

27 Octobre.

..... TOUZAR, capitaine d'artillerie au régiment de la Fere, & servant comme volontaire en Amérique, ayant eu le bras emporté en démontant une batterie & en enlevant un canon des ennemis. Le Congrès lui donne le rang de colonel & une pension viagère de 30 dollars par mois.

Le même jour.

..... BRICE, aide-de-camp de M. de la Fayette, breveté lieutenant-colonel.

Le même jour.

..... DE NEVILLE, aide-de-camp de M. de la Fayette, breveté lieutenant-colonel.

Dd iv

5 Novembre.

..... DE POUGIBEAN, volontaire, reçoit une gratification pour son retour en France.

7 Novembre.

CHEVALIER DE CREMIS, breveté lieutenant-colonel, retiré en 1779.



A
B EA
qui ont
m'ont e
naissant
jeune g
premier
des pret
taire, &
profond
Mais p
cision, &
bien voi
toujours
auxquel
qui fût
& la fa
M. d
lance à
de lui pa
où il s'é
m'a priv
aâions q
parlé av
un silen

 A V E R T I S S E M E N T .

BEAUCOUP d'officiers français ou américains qui ont servi avec M. le marquis de la Fayette, m'ont envoyé des mémoires qui prouvent la reconnaissance des uns & l'estime des autres pour ce jeune général. Parmi ceux qui sont relatifs à son premier voyage en Amérique, j'ai trouvé toujours des preuves de son courage & de son savoir militaire, & sur-tout de cette conduite étonnante & profonde qui le rendra remarquable à la postérité. Mais presque tous ces mémoires manquent de précision, & contiennent des détails partiels, qui font bien voir que les officiers particuliers ne sont pas toujours à portée de saisir l'ensemble des évènements auxquels ils assistent. Je n'ai trouvé que celui-ci qui fût digne du public par la clarté, la brièveté & la facilité du style.

M. de la Fayette ayant accordé sa bienveillance à mon ouvrage, j'ai eu quelquefois l'occasion de lui parler des combats ou des affaires politiques, où il s'était distingué, mais l'excès de sa modestie m'a privé de tout éclaircissement de sa part sur les actions qui lui étaient personnelles ; il m'a toujours parlé avec plaisir du mérite des autres, en gardant un silence obstiné sur le sien. Il ne faudrait donc

426 **AVERTISSEMENT.**

pas être surpris , si la partie de l'histoire qui concerne ce jeune seigneur était la moins bien traitée dans mon ouvrage , c'est pour y suppléer que j'ai fait imprimer ce qu'on va lire.

HILLIARD D'AUBERTEUIL.



D U

D E

sept

LES
liberté
lorsqu

* M.
jourd'hui
aux Ang

En 14
comman
comte d
faisait l
d'Angle

Il s'a
où se c
comme

2500
bataille.
comte d

 P R É C I S

H I S T O R I Q U E

*DU premier voyage de M. le Marquis
DE LA FAYETTE, à l'Amérique
septentrionale.*

LES efforts des Américains pour leur liberté étaient à peine connus en Europe, lorsque M. de la Fayette * éprouva le

* M. de la Fayette, né le 6 Septembre 1757, est aujourd'hui le dernier d'un nom depuis long-temps redoutable aux Anglais.

En 1421, Gilbert de la Fayette ayant joint le corps qu'il commandait à un corps d'Ecoffais, à la tête duquel était le comte de Bukan, résolut de lever le siège d'Angers que faisait le duc de Clarence, frere de Henri IV, roi d'Angleterre.

Il s'avança jusqu'à Beaugé, entre la Loire & le Loir, où se donna une bataille, dans laquelle les Français comme les Anglais firent des prodiges de valeur.

2500 hommes des ennemis restèrent sur le champ de bataille. Le duc de Clarence fut tué de la main même du comte de Bukan. Le siège d'Angers fut levé. La Fayette

desir de partager leur fortune ; il communiqua ses dispositions aux agens que cette nouvelle république venait d'envoyer en France, & tout se prépara dans le silence pour le voyage qu'il projettoit.

Dans cet intervalle on apprit les défaites de la campagne de 1776. Le général Howe se trouvait à la tête de 27000 hommes. Washington fuyait avec 2000, & comme un autre Atlas, sembloit soutenir seul le nouveau monde ; les Américains ne trouvaient plus en Europe ni crédit, ni protection : il devint impossible d'avoir

& Bukan entrèrent en Normandie, investirent Alençon, & furent au-devant de Salisbury, qui accourait au secours de la place, & le forcèrent de se retirer.

Le succès de la bataille de Beaugé prépara l'expulsion des Anglais du royaume de France : cette expulsion fut définitive en 1450 & 1458.

Le comte de Bukan reçut en 1421 l'épée de connétable, & la Fayette fut élevé à la dignité de maréchal de France. C'étoit alors le quarante-huitième.

Le maréchal de la Fayette avait épousé Jeanne de Joyeuse. Il continua de servir le roi dans ses armées & dans ses conseils. Il fut appelé à la fameuse conférence tenue à Arras en 1435. Il est mort en 1463.

un bât
qu'enve
Une
excité
il achet
vant pa
se charg
Il est
sans non
hazards
Les
n'empêc
grand ne
faient c
n'empêc
bonheur
dans le
partit su
Arriv
deux gra
en la fin
de ne
reçut le
la grand
l'affaire

un bâtiment pour transporter les officiers qu'envoyaient les agens du Congrès.

Une cause plus florissante eût moins excité l'enthousiasme de M. de la Fayette; il acheta un vaisseau à ses dépens, & relevant par-là le crédit des Américains, il se chargea seul des frais de l'entreprise.

Il est inutile de répéter & les obstacles sans nombre qu'il eut à combattre, & les hazards heureux qui soutinrent son secret.

Les efforts du gouvernement français n'empêcherent pas qu'il ne partît, & le grand nombre des vaisseaux anglais qui croisaient devant tous les ports américains, n'empêcherent pas que par le plus grand bonheur, il n'arrivât au mois d'Avril 1777 dans le port de Charles - Town, d'où il partit sur le champ pour Philadelphie.

Arrivé au Congrès, il ne demanda que deux graces, l'une de commencer à servir en la simple qualité de volontaire, l'autre de ne recevoir aucuns appointemens; il reçut le brevet de major-général, & joignit la grande armée quelques semaines avant l'affaire de Brandiwine.

Il n'est pas inutile d'observer que dès le premier jour M. de la Fayette fut accueilli par le général Washington avec cette politesse franche & affectueuse qui caractérise ce grand homme ; il y répondit avec la même candeur , & depuis cet instant il regarda le quartier général comme sa propre maison. C'est là que se formèrent cette union tendre , cette confiance sans bornes , qui pendant cette révolution ont attaché ces deux amis , qui les ont si étroitement unis pendant toutes les vicissitudes particulières & publiques.

A la bataille de Brandywine , M. de la Fayette fut blessé en ralliant une partie des troupes & les ramenant à la charge ; il arrêta les fuyards au pont de *Chester* , & à l'arrivée du général Washington , il se laissa transporter à Philadelphie , d'où il fut bientôt forcé de partir pour un lieu plus sûr , dans les montagnes.

Après six semaines de repos forcé par la blessure qu'il avait reçue , M. de la Fayette s'empressa de retourner au quartier général : la playe était encore ouverte ;

mais ay
dans u
Jersey
attaque
bre iné
& le fu
d'autan
campag
n'était

En r
affaire
qu'il va
ment d'
division
Marsh
camp d'

Cet
dangere
cains ;
mêmes
ruineux
aussi le
les ; il
général
général

mais ayant désiré de suivre le général Green dans un commandement qu'il eut dans le Jersey, il trouva l'occasion favorable pour attaquer un poste du lord Cornwallis, à nombre inégal; il eut le bonheur de le battre, & le succès de cette heureuse témérité fut d'autant mieux reçu, que pendant cette campagne l'armée du général Washington n'était pas accoutumée aux triomphes.

En rendant compte au Congrès de cette affaire, le général Washington lui manda qu'il va donner au Marquis le commandement d'une division. C'est à la tête de cette division qu'il attendit les ennemis à Wite-Marsh, & qu'il suivit l'armée dans son camp de Valley-Forge.

Cet hiver est peut-être l'époque la plus dangereuse où se soient trouvés les Américains; elle l'était d'autant plus qu'eux-mêmes ignoraient leur mal, & qu'il eût été ruineux de les en avertir. Dans ce moment aussi le Congrès a été divisé par des cabales; il s'était formé un parti contre le général Washington, c'est alors que ce général, aidé de quelques amis, soit

dans l'armée, soit dans le Congrès, dût réunir aux talens de la guerre, ceux des négociations.

Les généraux Green & Knox, M. de la Fayette, le colonel Hamilton, son aide-de-camp, & dans le Congrès le président Laurens & quelques autres, avaient sa plus intime confiance. L'instant d'une crise approchait, lorsque M. de la Fayette se rendit à York-Town, pour recevoir des instructions relatives à l'expédition du Canada.

Il faut avoir été dans les secrets du Congrès & des principaux de l'armée, pour rendre compte de tout ce qui s'est passé à cette époque : il suffira de dire que le peuple en général n'a pas un instant cessé d'être attaché à Washington, & que s'il l'eût perdu, la désolation, quoique trop tardive, aurait été générale ; mais peu de personnes avaient assez de force pour s'opposer à l'intrigue, & assez d'adresse pour frapper dans le vif sans ébranler les fondemens de la révolution.

L'expédition de M. de la Fayette en
Canada

Canad
donne
passer
s'emp
& de
trop f
sans t
à Alb
nomb
seaux
nonce
alloit
le par
grès r
seul l
Burgo
Il e
tant f
Amér
tieres
du no
honn
impo
des e
jours
To

Canada, ayant été peu connue, nous en donnerons ici les détails. Elle consistait à passer sur les glaces du lac Champlain, à s'emparer de Saint-Jean, de l'isle aux Noix & de Montréal; mais comme il n'arrive que trop souvent, on s'était occupé du plan sans trop songer aux moyens. A son arrivée à Albany, M. de la Fayette ne trouva ni le nombre d'hommes, ni la quantité de vaisseaux & de munitions qu'on lui avait annoncé. Le temps pressait, & le dégel alloit arriver dans quelques semaines: il prit le parti d'abandonner le projet, & le Congrès reconnut depuis que ce parti pouvait seul lui éviter le funeste sort du général Burgoyne.

Il est impossible de ne pas arrêter un instant son idée sur la position présente où les Américains se trouvaient alors; les frontières du Canada & l'immense département du nord, défendu par huit ou neuf mille hommes, obligés de se multiplier pour en imposer aux troupes réglées & aux milices des ennemis, ainsi qu'aux incursions toujours renaissantes des sauvages, & d'un au-

tre côté le général Washington à la tête de quatre mille hommes , dont la moitié avait la petite vérole , faisant face à dix-huit mille hommes de troupes réglées qu'il confine dans Philadelphie , & auxquelles il ôte jusqu'à l'idée de marcher à Valley-Forge.

Vers la fin de l'hiver les recrues arrivèrent à l'armée , & vers le mois de Mai elle fut en état de se présenter à l'ennemi. M. de la Fayette étant revenu de la grande armée fut chargé d'un corps séparé , sur la rive gauche du Schuylkill. L'inexactitude des milices placées sur la gauche , le fit entourer par toute l'armée anglaise commandée par les généraux Howe , Clinton & Grant ; il avait avec lui la fleur de l'armée américaine , dont la perte eût entraîné une ruine générale : il se retira du milieu des ennemis sans avoir perdu un seul homme.

Quelques temps après les ennemis évacuèrent Philadelphie , & se retirèrent à New-York à travers les Jerseys.

Tout le monde connaît les détails de la

bataille
Améri
succes
sous le
ralliée
placée
glaise
fut en
donna

L'an
White
détach
avec
Rhod
comm
les or
mand
Franc
config
servic
gneur
fance
baffac
trava
So

bataille de Montmouth , gagnée par les Américains. M. de la Fayette y commanda successivement l'avant-garde en second , sous le général Lée , ensuite les troupes ralliées par le général Washington , & placées pour arrêter l'effort de l'armée anglaise , enfin lorsque celle des Américains fut en bataille , le général Washington en donna la seconde ligne à M. de la Fayette.

L'armée victorieuse s'étant portée à Whiteplains , devant New-York , on en détacha deux mille hommes pour coopérer avec M. d'Estaing dans l'expédition de Rhod-Island ; M. de la Fayette en eut le commandement , & vint se mettre sous les ordres du général Sullivan , qui commandait dans cette partie. Il revint en France après cette expédition. Le Congrès consigna dans ses actes le témoignage des services qu'il avait reçus de ce jeune Seigneur , & lui fit présenter , en reconnaissance , par le docteur Franklin , son ambassadeur à Paris , une épée magnifiquement travaillée.

Son second voyage en Amérique n'est

qu'une suite de travaux & de succès encore plus importans que les premiers ; & il va se dérober une troisieme fois à l'empressement de ses amis , & aux louanges de ses compatriotes , pour braver de nouveaux dangers.

E.
s encore
& il va
mpresse-
s de ses
ouveaux

6

A

12

